

# L'ACTION UNIVERSITAIRE

*Revue Trimestrielle*

## SOMMAIRE

<i>Débuts dans la carrière diplomatique</i> .....	MARCEL CADIEUX.....	291
<i>Un poète canadien, Paul Morin</i> .....	JEAN-ÉTHIER BLAIS.....	303
<i>Stendhal (1783-1842)</i> .....	RENÉ RISTELHUEBER.....	312
<i>Tendances nouvelles de la littérature française</i> ...	GUY SYLVESTRE.....	329
<i>Influences sur la formation de Lamartine</i> .....	ROGER DUHAMEL.....	350
<i>Document</i> .....	BENOIT LACROIX.....	362
<i>Roch Brunet</i> .....	L. ATHANASE FRÉCHETTE..	371
<i>Les Livres</i> .....		373
<i>Echos et Nouvelles</i> .....		380
<i>Tables des matières</i> .....		384

*Rédacteur en chef:* JEAN-PIERRE HOULE

*Comité de Publication:*

MM. ROGER DUHAMEL, *président*, ROBERT CHARBONNEAU,  
DOLLARD DANSEREAU, JEAN-MARIE MORIN, LOUIS-MARCEL RAYMOND

*L'Association Générale des Diplômés*

*exprime sa reconnaissance à*

*Monseigneur Olivier Maurault,*

*recteur de l'Université et à la*

*Commission d'études, pour l'honneur*

*conféré à deux de ses officiers:*

*Me Emile Massicotte*

*et*

*M. Etienne Crevier*



## DÉBUTS DANS LA CARRIÈRE DIPLOMATIQUE

Marcel CADIEUX

Je suis au Ministère des Affaires Extérieures depuis bientôt sept ans et j'ai eu l'occasion de travailler avec nos meilleurs diplomates. J'ai été ainsi en mesure de me former une opinion concernant leurs méthodes de travail et leurs qualités professionnelles. Au surplus, le souvenir des difficultés initiales que rencontre un jeune secrétaire est encore frais à mon esprit; je suis peut-être à cause de cela plus en mesure de faire quelques suggestions quant à la manière de surmonter ces obstacles qu'un vieux diplomate qui aurait commencé sa carrière dans le Ministère presque au sommet et qui n'aurait pas ou plus de souvenirs touchant l'embarras des débutants qui s'initient aux mystères de l'édifice de l'Est.

\* \* \*

Bien entendu, je suppose que le candidat aux Affaires extérieures détient un diplôme universitaire, a fait des études post-universitaires, quelques voyages à l'étranger, des études de langues étrangères, un livre ou deux ou à tout le moins quelques articles de revues ou de journaux. Ce sont là sauf peut-être pour ce qui est des études de langues étrangères les conditions indispensables. Il est bien inutile, à mon avis, de songer aux Affaires extérieures à moins d'avoir réalisé ces conditions. Par hypothèse, notre candidat possède ce que l'avis d'examen de la Commission du Service Civil appelle « les qualités requises ».

En arrivant à Ottawa, ceci va sans doute surprendre, un secrétaire se décourage vite, fait très mauvaise impression à moins qu'il ne possède une connaissance plus que moyenne de l'anglais. Il ne s'agit pas simplement de savoir lire ou de comprendre facilement. Les revues, les films anglais ou américains sont trop répandus à Montréal pour que le jeune troisième secrétaire ne comprenne ou ne lise l'anglais sans difficultés. Seulement et ceci est plus important, le secrétaire

doit pouvoir parler l'anglais avec facilité et correction. Pour ainsi dire, il doit presque penser en anglais. Le secrétaire participe au travail des comités. Durant les conférences internationales, à l'occasion, il exprime le point de vue canadien. A Ottawa, surtout, le plus souvent, il s'exprime en anglais et pour être en mesure de faire son travail efficacement, il importe qu'il possède la langue suffisamment bien pour traduire fidèlement les nuances de sa pensée.

Si le secrétaire parle bien l'anglais, tout probablement il l'écrit correctement. A moins qu'un secrétaire ne puisse préparer des lettres ou des mémoires dans une langue anglaise qui soit non seulement grammaticalement correcte mais châtiée, il est incapable de remplir ses fonctions de façon satisfaisante. Plus, le jeune troisième secrétaire canadien-français qui arrive à Ottawa vaut pratiquement ce que vaut son anglais. Ses connaissances générales, sa culture, la clarté de son esprit ne seront reconnues que s'il peut les manifester dans ses écrits, en langue anglaise. Celà tient au fait que la plupart des communications dans le Ministère sont écrites en anglais; vous pouvez facilement imaginer l'impression que produit un mémoire gauche rempli de fautes d'orthographe ou de style. Au surplus, le fonctionnaire écrit des lettres destinées aux contribuables de langue anglaise, prépare des mémoires pour le Cabinet. Quand il se trouve à l'étranger, il rédige des dépêches sur les conditions politiques. A moins qu'il ne possède bien la langue anglaise, ses lettres, ses mémoires devront être pratiquement refaits par son supérieur ou ses collègues.

Sans doute, le Ministère n'exige pas que le secrétaire canadien-français possède l'anglais aussi bien que sa langue maternelle. Pendant quelque temps, si un jeune secrétaire a par ailleurs les aptitudes nécessaires pour réussir dans la Carrière, il est chargé de travaux de recherches ou de fonctions qui ne l'obligent pas à écrire des documents qui viendraient à la connaissance du grand public. Il a ainsi l'occasion d'apprendre peu à peu à se servir de l'anglais. Il est inévitable cependant que pendant cette période d'initiation linguistique, le secrétaire canadien-français ne soit pas en mesure d'acquérir l'expérience de ses collègues de langue anglaise qui sont immédiatement associés aux fonctions essentielles du Ministère. Pour que leur période d'apprentissage soit réduite au minimum, les candidats dans leur intérêt doivent soigner tout particulièrement leurs études d'anglais. Je mentionne ce point en premier lieu pour bien marquer son importance.



La connaissance de la langue anglaise parlée ou écrite implique naturellement une certaine familiarité avec la culture anglo-saxonne, c'est-à-dire, avec les auteurs et les œuvres principales du patrimoine de l'Angleterre, des États-Unis et du Canada d'expression anglaise. Le secrétaire canadien-français se trouve continuellement en rapport avec des collègues qui sont recrutés dans les différentes parties du pays. Pour se créer des relations et devenir partie intégrante de la grande équipe qu'est le Ministère, il ne lui suffit pas d'être en mesure de s'exprimer dans leur langue. Il est indispensable qu'il puisse discuter avec eux dans leur langue, échanger des impressions concernant les livres, les articles ou les idées qui leur sont familiers; en un mot commercer avec eux.

Si la connaissance de l'anglais est nécessaire au jeune secrétaire canadien-français, le Ministère insiste cependant pour que les canadiens d'expression anglaise qui désirent entrer dans la Carrière possèdent une connaissance approfondie du français. Le secrétaire idéal serait donc parfaitement bilingue et à l'aise dans les deux cultures dont les langues sont le véhicule.

Connaissant l'anglais, le jeune troisième secrétaire canadien-français dispose déjà d'un précieux instrument de travail. Il est cependant insuffisamment équipé pour donner sa mesure et rivaliser sur un pied d'égalité avec ses collègues venant des autres parties du Canada. L'avocat ne se contente pas d'étudier le droit civil ou le droit criminel mais à grands coups de volonté, se familiarise avec la procédure et les formulaires de procédure. Le jeune secrétaire a besoin d'apprendre la procédure administrative et de connaître les rouages du Gouvernement. Une connaissance générale et théorique ne suffit pas. Le bon secrétaire connaît les attributions des divers ministères et commissions; il a une idée de leur organisation. A ce point de vue, certaines universités dans les autres provinces organisent des cours de « public administration » très poussés qui familiarisent les étudiants avec les rouages du Cabinet par exemple, ou la préparation d'un projet de loi et leur permettent de continuer pour ainsi dire, dans l'administration, leurs travaux universitaires. Ces cours supposent une liaison étroite entre l'enseignement universitaire et l'administration. Le secrétaire compétent sait aussi préparer un mémoire pour le chef politique du Ministère, des recommandations pour le Cabinet ou le Conseil des Ministres, dans le style administratif qui est de rigueur pour les documents



officiels. En particulier, le secrétaire tient les minutes des nombreux comités et sous-comités gouvernementaux et interdépartementaux qui fonctionnent à Ottawa. Ce travail exige beaucoup de rapidité et de précision. Et c'est justement en préparant les minutes des réunions auxquelles il a assisté que le secrétaire se rend compte de la nécessité qu'il y a pour lui de bien posséder la langue anglaise. D'ailleurs, la connaissance des divers rouages du gouvernement et de la procédure administrative développent chez lui le sens des possibilités administratives qui manque trop souvent aux jeunes fonctionnaires frais émoulus de nos universités.

Il y a une tendance chez les candidats à négliger un peu les sciences économiques et financières. Ceux qui se destinent à la diplomatie songent naturellement à bien soigner leurs connaissances d'histoire diplomatique et de droit international. Il n'y a certes pas lieu de négliger ces matières mais de nos jours, plus que jamais, les relations internationales sont influencées par des facteurs économiques. Aussi les principes, le vocabulaire, les considérations de la science économique empreignent-ils tous les aspects de l'activité du Ministère. La division économique est l'une des plus importantes. A Ottawa comme à l'étranger un secrétaire possédant une bonne formation comme économiste peut être plus utile et se signaler davantage que s'il a fait des études juridiques même poussées. Pendant longtemps presque tous les Canadiens français au Ministère étaient des avocats. Il faudrait aussi des économistes ou mieux encore des juristes experts en économie politique.

Une fois dans le Ministère, le secrétaire poursuit sans cesse ses études. Il n'a plus à retenir des matières académiques qui ne changent que très peu au cours des années; il est plongé dans des événements actuels, aux prises avec des problèmes qui exigent des solutions immédiates. Pour faire face à sa besogne, le secrétaire se voit constamment obligé de renouveler son information, d'en vérifier l'exactitude. A moins qu'il n'étudie, ne réfléchisse, il est vite dépassé. Les grands chefs du Ministère, j'en puis porter témoignage, sont d'une extraordinaire curiosité intellectuelle.

Généralement, un secrétaire est chargé de préparer la correspondance et d'aviser le gouvernement concernant un organisme international particulier comme l'I.R.O., l'I.C.A.O. ou l'Assemblée générale des Nations Unies ou certains pays ou groupes de pays. Il peut aussi être chargé de donner des avis sur les aspects économiques ou légaux



de nos relations internationales. Il ne lui suffit pas de préparer des réponses aux lettres qui sont déposées sur son bureau. Il doit s'intéresser véritablement aux pays, au travail des organisations qui sont de son ressort, comprendre les problèmes qui se posent, analyser la politique, les tactiques des divers pays qui en sont membres, avoir une idée exacte des intérêts canadiens en la matière, prendre des initiatives pour les avancer. Cela suppose non seulement qu'il lit les articles à ce sujet qui peuvent paraître dans les revues canadiennes mais qu'il est familier avec la littérature générale même étrangère se rapportant à la matière. Une véritable avidité intellectuelle, le souci de ne rien ignorer qui puisse avoir un rapport, de près ou de loin, avec les questions dont il est chargé sont parmi les qualités essentielles du secrétaire.

Cette habitude de recherches, d'étude lui sera précieuse lorsqu'il sera envoyé en poste à l'étranger. Dans une bonne mesure et dans bien des cas son ambassadeur et le gouvernement dépendront de lui pour se former une opinion touchant une situation politique ou économique. Un secrétaire consciencieux cherche à envoyer à son gouvernement autre chose que des comptes rendus de journaux ou de conversations. A moins qu'il ne soit pas capable d'étudier systématiquement certains sujets comme le commerce, l'organisation ferroviaire ou le système d'éducation d'un pays et dégager ainsi des conclusions quant aux conditions générales du pays, l'efficacité de son organisation, etc., il devient un simple reporter sans profondeur ou utilité.

Évidemment le secrétaire aux Affaires extérieures, comme son titre l'indique, sait non seulement écrire, mais il aime écrire. Il éprouve un plaisir à exprimer son opinion sur des questions d'intérêt général, à raconter ses impressions sur les personnalités qu'il rencontre. Aux conférences, le secrétaire qui sait bien s'exprimer expose avec éloquence le point de vue de son gouvernement. En poste, il prépare des rapports intéressants sur les événements dont il est témoin. A Ottawa, s'il a appris à étudier un problème de façon objective et méthodique et s'il sait bien présenter ses arguments, il facilite la solution des problèmes et gagnera ainsi parfois des causes qui lui seront chères. En somme, le secrétaire n'est utile à l'étranger, aux conférences internationales ou à Ottawa que dans la mesure où il peut s'exprimer correctement par écrit. Ceux qui n'aiment pas la composition seraient donc bien avisés de chercher à employer leurs talents dans d'autres professions.



Le secrétaire a bonne santé. Inutile de songer à faire carrière aux Affaires extérieures à moins d'avoir une assez grande puissance de travail et une résistance physique éprouvée. Cela ne tient pas comme vous pourriez penser à première vue, au nombre de cocktails auxquels la profession expose. Je vous reparlerai de cela tout à l'heure. Mais à Ottawa, en particulier, il faut travailler dur et pendant de longues heures. Il n'est pas rare que les secrétaires soient obligés de rester à leur bureau jusqu'à 6.30 et même 7 heures tous les soirs. Après le dîner, la plupart du temps, une bonne moitié des secrétaires reviennent au bureau pour pouvoir élaborer les mémoires un peu plus compliqués, à tête reposée, sans interruptions. Durant les sessions et à la veille des conférences internationales, il leur faut aussi bien souvent sacrifier les fins de semaines et les congés.

Rien n'est plus fatigant que les conférences internationales. Il faut tenir des réunions quotidiennes de la délégation, assister aux longues séances des comités et préparer des rapports sur les décisions prises, consulter les autres délégations et le gouvernement canadien quant aux problèmes qui se posent et après les conférences fournir un compte-rendu détaillé des activités de la délégation et des décisions prises.

Le service oblige à se déplacer d'un continent, d'un climat, d'une altitude à l'autre. Un secrétaire ne peut impunément vivre deux ou trois années à Mexico, deux ou trois années à Rio. Et puis, surtout dans les circonstances actuelles, les membres du service diplomatique, en Europe comme en Asie, même en dépensant des sommes assez considérables, n'arrivent pas à se nourrir aussi bien qu'il est possible de le faire au Canada. Imaginez quelles sont les possibilités alimentaires dans un poste comme Berlin, Varsovie, Prague, Tokyo. Ainsi, il faut non seulement travailler de longues heures dans des conditions difficiles et changeantes mais aussi savoir adapter son régime alimentaire aux conditions locales qui sont très différentes de celles auxquelles on s'est accoutumé. Je ne prétends pas que la carrière tue son homme. Je constate simplement que monsieur Skelton, monsieur Christie, monsieur Beaudry ont dû abandonner la partie alors qu'ils étaient encore relativement jeunes.

Les candidats aux Affaires extérieures voient souvent dans la carrière diplomatique une occasion de parcourir des pays intéressants. Il y a certes du vrai dans ce point de vue. Ne croyez pas pour un ins-



tant que le secrétaire voyage en touriste et qu'il peut à sa guise parcourir les pays où il est envoyé pour son agrément. Son travail et ses obligations le retiennent à son bureau la plupart du temps. Il se présente néanmoins des occasions de circuler et de rencontrer des personnalités du gouvernement ou autres et c'est justement à cause de cela que le secrétaire peut jouer un rôle utile s'il s'intéresse véritablement aux conditions et aux peuples étrangers. Il importe donc qu'il soit observateur, sans préjugés de race ou autres et qu'il aborde les gens avec un esprit ouvert. Cela n'est pas donné à tous. Il est des jeunes qui préfèrent se consacrer à quelques amis éprouvés, vivre dans un coin du pays humanisé par les ancêtres. Le jeune diplomate est appelé à être un spécialiste des relations humaines et il sait accueillir les personnes qu'il rencontre, compatriotes ou autres, avec un intérêt sincère et constamment renouvelé. Le régime, les mœurs des contrées qu'il observe sont pour lui des sujets d'étude passionnants. Pour qu'il les comprenne, rien ne s'interpose entre son esprit et la réalité. L'objectivité la plus absolue lui est de rigueur.

Cet intérêt pour les gens et les régimes différents implique chez le secrétaire une mentalité spéciale qui ressemble un peu à celle du soldat. Le soldat obéit. Il va où on lui dit, revient quand on le lui demande et ne connaît d'autre patrie que son poste. Il en est un peu de même pour le diplomate qui est un spécialiste des négociations, de l'étude des conditions étrangères et de la protection des intérêts canadiens à l'étranger. Il abandonne sa famille, ses amis, sa patrie pour aller où le devoir l'appelle. Les Canadiens français sont plutôt casaniers. Ils sont attachés à la vie familiale. Souvent les exigences du service leur imposent des sacrifices très lourds. Ceux par conséquent qui n'aiment pas changer leurs habitudes ou leurs amis et qui n'aiment pas être bousculés font mieux de songer à faire leur avenir dans un autre métier. Vous n'avez pas aussitôt découvert un groupe de personnes sympathiques, trouvé un logement convenable et assuré votre service d'approvisionnements en livres ou en victuailles ou en renseignements que vous pliez bagage et recommencez ailleurs. A ce point de vue la vie du diplomate qui paraît bien facile comporte une austérité, un renoncement, des sacrifices dont le grand public ne s'avise pas toujours.

Le diplomate est sollicité par des obligations qui semblent inconciliables. D'une part, il se consacre à l'étude des problèmes étrangers. D'autre part, il s'efforce de rester en contact avec les réalités canadiennes.

nes sous peine de ne plus pouvoir exprimer avec les nuances nécessaires les points de vue et les requêtes de son gouvernement. L'antinomie n'est pas facile à résoudre. Le diplomate maintient l'unité dans ses activités par son métier qui s'exerce à peu près de la même façon dans tous les pays et surtout par son attachement aux grands intérêts canadiens qu'il représente et défend constamment à l'étranger.

Le diplomate est à la fois le spécialiste des conditions étrangères et des impératifs de la politique canadienne. Toujours, à Ottawa comme à l'étranger, il coordonne les points de vue, les exigences des divers groupes canadiens et cherche à trouver la formule qui unifie les objectifs à réaliser. Dans cette tâche, il ne peut négliger ou ignorer aucun groupe, aucun besoin canadien. Par profession, il est amené à penser en termes nationaux. La diplomatie suppose et stimule vraiment le dévouement à la cause de l'union nationale.

A l'étranger, évidemment, le secrétaire ne représente plus une province, une culture ou une religion particulières; il représente tout le Canada et se doit tout entier à tous ceux quels qu'ils soient, qui recourent à ses services.

A Ottawa, le Canadien français peut jouer un rôle utile dans l'élaboration et dans l'application d'une politique nationale. Une politique ne peut être nationale à moins qu'elle ne tienne compte des intérêts canadiens-français. D'autre part, une politique canadienne, sauf en de rares occasions ne s'identifie pas à une politique canadienne-française. Aussi le fonctionnaire canadien-français s'applique à exprimer le point de vue canadien-français sur les problèmes internationaux qui se posent au Ministère, mais il ne se borne pas à ce rôle ou alors il se condamne à une opposition perpétuelle et le protestataire systématique n'est pas un bon diplomate. Il exprime volontiers son avis sur les aspects canadiens-français des questions mais il est aussi capable lui-même de se rendre compte des exigences que posent les intérêts des autres parties du pays et de formuler des propositions qui soient vraiment canadiennes dans leur extension. C'est dire qu'il est amené à s'intéresser aux conditions et à l'évolution des idées dans toutes les parties du Canada. A ce point de vue, ses contacts avec ses collègues d'expression anglaise, surtout au début, lui sont indispensables. Si, par exemple, à Montréal l'abbé Groulx ou monsieur Montpetit expriment un avis sur un problème courant, un intellectuel canadien-français peut facilement estimer l'importance de cette intervention et



déterminer quelles conséquences elle pourra avoir quant à la solution du problème. Il importe cependant que le secrétaire canadien-français soit capable d'estimer avec autant d'exactitude, si possible, les effets que peuvent avoir un discours prononcé par le maire ou le chancelier de l'Université de Toronto sur une question particulière.

A représenter à l'étranger tout le Canada, à essayer de comprendre le point de vue des différentes parties du Canada concernant les problèmes courants, au contact quotidien avec les représentants des autres grandes familles spirituelles au Canada, le secrétaire se rend vite compte des grandes possibilités que lui offre une carrière dans l'administration fédérale de contribuer indirectement si l'on veut et même si modestement que ce soit à avancer la cause de l'union nationale.

Les secrétaires apprennent vite s'ils ne le savent déjà que les intérêts canadiens-français sont solidaires de ceux du reste du Canada et même influencés profondément par les événements internationaux.

Il n'est sans doute pas bien nécessaire d'insister sur la nécessité pour le secrétaire d'acquiescer s'il ne les a déjà les qualités de discrétion, de précision, d'aménité qui sont utiles partout mais nulle part plus qu'au Ministère des Affaires extérieures.

Le secrétaire, à cause de ses fonctions, apprend des secrets d'état qu'il garde soigneusement. Quand il est à l'étranger il devient le confident des ambassadeurs et de hautes personnalités. Il doit toujours se conduire avec une loyauté parfaite envers ceux qui lui ont donné leur confiance.

Son utilité comme diplomate dépend aussi pour une bonne partie de la précision avec laquelle il prépare ses comptes-rendus. Il a pour mission d'exposer le point de vue et les désirs de son gouvernement avec une exactitude scrupuleuse et de rendre compte de ses actes et des déclarations qui lui sont faites de la même façon. Autrement, au lieu d'être une glace fidèle, il devient un miroir déformant. Il est impossible de se fier à ses comptes-rendus.

Surtout le jeune secrétaire est de relations faciles. A Ottawa, cela a moins d'importance; mais à l'étranger non seulement le secrétaire pourra accomplir son travail avec plus de succès s'il est d'abord facile et agréable, mais il pourra vivre en bonne harmonie avec ses collègues dans l'ambassade ou la légation. En poste, les diplomates canadiens sont forcément obligés de vivre près les uns les autres. Les caractères difficiles deviennent vite malheureux et rendent la vie des autres im-



possible. Une ambassade fonctionne bien ou mal suivant que le personnel diplomatique vit en bonne harmonie ou non.

Et j'arrive à la fameuse question des cocktails, de la vie sociale. Là-dessus encore, si vous avez des illusions, je suis obligé de vous détromper. Certes le diplomate va à de nombreux cocktails et réceptions mais, c'est le point important à retenir, ces réunions sont pour lui une occasion de travailler. Il rencontre ainsi de nouvelles personnes qui lui permettent d'obtenir des renseignements qui sont indispensables au succès de sa mission. Ces réunions lui donnent l'occasion d'échanger des idées, des renseignements dans une atmosphère agréable. Les cocktails et les réceptions sont un peu pour les diplomates ce que la Bourse est aux hommes d'affaires. Un mot aimable rappelle à tel fonctionnaire que l'on attend toujours la réponse à une communication. En causant avec un collègue d'une autre ambassade il est possible d'obtenir une indication qui éclairera certains aspects d'un problème qui est à l'étude. Il y a donc un juste milieu à tenir entre ceux qui considèrent les réceptions comme le seul but et le principal avantage de la carrière diplomatique et ceux qui prétendent que ces réunions sont des corvées inutiles.

L'aspect social de la vie diplomatique m'amène à vous dire quelques mots de la compagne du jeune secrétaire. L'épouse du diplomate joue peut-être un rôle plus important pour la carrière de son mari que l'épouse de tout autre professionnel. Un médecin, un avocat peuvent faire leur marque et réussir brillamment même si leur épouse se contente d'être la reine de leur foyer et ne s'intéresse guère aux activités mondaines. Il en va différemment pour le diplomate. Son épouse est véritablement une associée. Elle fait un travail qui à maints égards a une importance presque égale à celui de son mari. Il est important, par conséquent, que dans la mesure du possible les diplomates épousent des compatriotes, des personnes qui soient en mesure de représenter avantageusement leur pays à l'étranger. A cause du caractère de la profession, la vie sociale prend une importance qu'elle n'a pas ordinairement et l'épouse accomplie du diplomate se prépare en conséquence. Étant célibataire moi-même vous comprendrez que je ne me sente pas particulièrement bien qualifié pour vous faire un exposé plus détaillé sur le sujet. Je m'empresse donc de passer à un autre point.

Si, d'aventure, certains s'imaginent que la carrière est avantageuse financièrement, qu'ils soient vite désabusés. Le Ministère ne désire pas et n'essaie pas de retenir les secrétaires en leur offrant des avantages matériels considérables. C'est à dessein. Ceux qui s'intéressent véritablement à leur tâche, qui aiment l'étude, le travail intellectuel, ceux qui identifient leur travail et leur plaisir se soucient assez peu de la rémunération. Ils sont un peu dans la situation de l'artiste qui peint pour son plaisir, qui peindrait même s'il n'était pas payé mais qui, naturellement, parce qu'il faut bien vivre, vend à regret quelques-unes de ses toiles. Le secrétaire ne reste pas au Ministère à moins qu'il ne soit pénétré de la conviction que même s'il n'avait pas besoin de travailler pour vivre, il n'aurait d'autre ambition que de se consacrer à son métier. D'ailleurs, c'est seulement s'il tient beaucoup au genre de travail que lui offre le Ministère qu'il acceptera le sacrifice — car c'en est un — de travailler à Ottawa, de s'expatrier, de tirer le diable par la queue toute sa vie. Les compensations matérielles ne sont certes pas à la mesure des sacrifices demandés. Mais, justement pour ceux qui ont la vocation, il n'y a pas de sacrifices...

Et puis, chez les fonctionnaires, à Ottawa, surtout au Ministère des Affaires Extérieures, il existe une sorte de mystique. De jeunes intellectuels, venus de diverses parties du pays, se consacrent au service des intérêts supérieurs de l'État. Ils n'attendent pas de rémunération autre que la satisfaction d'aider au développement, au progrès du pays. Ils aspirent à être les aviseurs des chefs politiques. La conception du grand commis de l'État renaît et propose un idéal de vie austère certes, mais digne et profondément respectable. Ces jeunes fonctionnaires affirment par leur travail qu'il y a autre chose dans la vie que l'argent, la publicité, ou si vous aimez mieux, que la dignité des fonctions, l'intérêt du travail sont des éléments de rémunération qu'il ne faut pas sous-estimer. A condition bien entendu de trouver le travail intéressant et le genre de vie désirable.

\* \* \*

De ce qui précède vous avez pu vous former une idée des obstacles à surmonter, de ce que semblent être les conditions requises pour faire figure honorable dans le service. Ceux qui songent à passer l'examen doivent se demander sincèrement s'ils seraient heureux de vivre dans



les conditions que je vous ai exposées. Il ne s'agit pas de s'entêter à vouloir passer et réussir un examen pour se démontrer qu'on a les aptitudes requises pour entrer aux Affaires extérieures. C'est enfantin. Il faut se dire qu'à moins d'aimer le genre de vie que la Carrière impose, ses misères et ses inconvénients deviendront insupportables. Tel qui fait un misérable diplomate eût réussi brillamment comme avocat ou professeur. Il importe donc que le candidat trouve non pas ce qui intellectuellement lui semble le plus désirable mais ce qu'il peut faire le mieux suivant sa tournure d'esprit, et ses aptitudes naturelles. Le Ministère, par l'examen, peut déterminer avec plus ou moins d'exactitude, plutôt plus que moins, si le candidat a les diplômes et la formation nécessaires pour devenir secrétaire. C'est au candidat lui-même, dans sa conscience, à découvrir s'il peut y réaliser ses aspirations profondes et partant, y réussir. D'ailleurs, après une période d'essai d'un an, le Ministère décide si le jeune troisième secrétaire a l'étoffe du diplomate. En réalité il vient au secours de celui qu'il congédie en lui interdisant de continuer dans une voie qui ne lui convient pas.

---



## UN POÈTE CANADIEN, PAUL MORIN

Jean-Ethier BLAIS

« Le langage paraît condamné à n'agir poétiquement que s'il échappe à sa nature et s'accroît d'une vie étrangère ».

*Thierry Maulnier Introduction à la poésie française, p. 7.*

Il a existé longtemps dans notre littérature, il existe peut-être encore, un cas Paul Morin; l'histoire d'un poète qui a voulu s'intégrer dans le plan universel de la création artistique, qui a voulu oublier son origine pour se confronter dans un dialogue chargé de poésie, avec des mots. Cette attitude qui ne manque de grandeur que parce que la véritable poésie n'en a pas été le terme, cette lutte acharnée d'un écrivain pour faire jaillir la poésie de ce qui n'en est que l'écorce ne saurait manquer de nous troubler et l'on comprend qu'à l'époque de la parution du *Paon d'émail* la lutte se soit engagée. Cependant, la querelle des universalistes et des régionalistes n'est pas la question qui doit nous intéresser, comme n'étant pas du ressort de la critique: seules les grandes œuvres peuvent apporter une solution au problème; ne s'agit-il pas plutôt de se demander: Paul Morin a-t-il créé une grande, une véritable poésie? L'essence de la poésie n'est-elle pas cette *particularité* propre à chaque poète et qui fait qu'on distingue, en dehors des trucs d'école, un Claudel d'un Valéry? On dira que ce particularisme ne fait pas défaut à Paul Morin, qui tranche sur la liste des poètes de son temps.<sup>1</sup> L'exotisme ne peut pas être ce qui distingue un poète d'un autre, comme poète, et c'est sur ce plan que la querelle aurait dû se situer: tout le reste n'est que littérature. L'exotisme ne peut et ne doit d'ailleurs être qu'un décor; celui qui en fait la matière

---

1. Sa langue est plus souple, plus ferme, son français excellent; mais son originalité poétique ne consiste-t-elle pas avant tout dans ce départ des thèmes habituels à nos poètes: le terre natale, la cloche du village, le drapeau fleurdelisé?

d'un poème noue son œuvre à la destinée des œuvres jolies, qui doivent tout à la forme ou à la richesse de l'évasion. Paul Morin, à mon sens, a commis cette faute; il a été le poète de ce qui ne composait pas sa substance, de ce à quoi son âme vraie ne se rattachait pas, il a été le poète de l'Orient alors qu'il aurait dû être le poète de Paul Morin. Sans doute l'amour de l'évasion ne compte pas pour peu dans l'art et la langue des poètes; mais il faut avoir à s'évader de quelque chose. Or Paul Morin ne s'évade pas, il voyage.<sup>2</sup> Il a du métier, certes, mais pour la poésie! Cette consécration solennelle des talents de Paul Morin, n'est-ce pas en même temps la diminution des poètes remplis de force et d'émotion, qui parlent avec de l'amour dans la voix, Albert Lozeau, Jovette Bernier surtout, peut-être la seule voix vraiment personnelle de notre poésie? Paul Morin a-t-il aimé, les Parnassiens ont-ils aimé? Pourtant, seul l'amour est créateur, seul l'amour est poétique. Paul Morin voit, il décrit, il note: aime-t-il? Il est permis, en regard du *Paon d'émail*, d'en douter. Aussi pour connaître le véritable Paul Morin, celui qui s'abandonne un peu, faut-il lire *Poèmes de cendre et d'or*. Sans doute ici la voix se fait-elle plus personnelle, au lieu d'y rencontrer un auteur y trouve-t-on un peu de l'homme, mais là encore, combien se fait-elle littéraire, tout imprégnée de textes:

« Mais je songe surtout au Luxembourg  
Où j'écoutais sa voix, française et fine,  
Me murmurer, dans l'or mourant du jour,  
La tristesse ardente de Jean Racine »<sup>3</sup>

Le Luxembourg, Racine: une petite bibliographie, quoi! Cet assemblage de grands noms, cette façade d'émotion en toc, n'est-ce pas là l'ennemi de la vraie poésie? Ne faut-il pas d'abord être sincère, de cette sincérité qu'étouffent les souvenirs littéraires ou les baisers

2. Histoire de la mythologie en mains, il parcourt l'Europe et l'Asie; chaque paysage lui rappelle Virgile ou Théocrite, chaque groupe humain, « grâce à l'habitude acquise d'interpréter les monuments antiques, il en pénètre le sens » (A. France), et écrit dans un français inconnu de nos lettrés de 1911, craquants de rythmes hygolien, les poèmes de notre renaissance à l'esprit classique. Voilà ce qu'il apporte de vraiment neuf, une forme. « Ce fut en effet, écrit Marcel Dugas, un très grand mérite de donner à notre poésie une forme à peu près parfaite. A cause de cela, Morin est une date. » Marcel Dugas: litt. canadienne: Aperçus, Paris 1929, p. 71.

3. Poèmes de cendre et d'or: Le petit square, p. 101.



de rencontre? Cette « vie étrangère » dont parle Thierry Maulnier, sans laquelle le langage n'est qu'une retentissante cymbale, la trouve-t-on chez Morin? Après avoir lu le *Paon d'émail*, auquel les régionalistes par l'ineptie de leur attitude et le terre à terre de leurs arguments, ont fait une gloire que le recueil ne mérite pas, après avoir lu *Poèmes de cendre et d'or*, je ne me fais pas faute de répondre: non. Il manque à Paul Morin la flamme qui anime les mots et les fait surgir en beauté; il manque à ses vers cette « possibilité d'âme »<sup>4</sup> qui donne à la poésie son prix. Pour rendre justice à Paul Morin, étudions à travers le meilleur de ses deux recueils, sa méthode poétique, ses résultats (progression, rythmes, transposition) et ces quelques instants (d'autant plus beau qu'ils sont plus rares, dirait-on) où Morin atteint à la vraie poésie.

« Un vagabondage poétique », a écrit Marcel Dugas de l'œuvre de Paul Morin:<sup>5</sup>

« D'abord, ne quitte pas la ville où tu es née,  
Quoiqu'il t'en semble, il n'est de refuge plus beau  
Car le fiévreux vouloir d'une île fortunée  
N'est jamais satisfait et nous suit au tombeau »<sup>6</sup>

Que le poète n'a-t-il suivi ce conseil à une jeune fille et n'est-il demeuré lui-même, car ce refuge, n'est-ce pas le symbole de l'âme qui se connaît, s'approfondit, se change par le voyage intérieur? Les domaines inexplorés de l'âme sont multiples et les poètes peu nombreux; c'est par le travail lent et difficile qui consiste à se livrer soi-même qu'on juge le grand poète. Le voyage n'est qu'une fuite de ces pérégrinations toujours nouvelles dans les replis du cœur; il est le signe infaillible d'une faiblesse devant sa propre image qu'on ne peut que réprover. Celui qui ne se connaît pas, quel cœur humain comprendra-t-il? Le but de toute poésie, c'est d'atteindre l'homme par l'homme, de le révéler à lui-même; Paul Morin se fuit, il s'attache à tout ce qui n'est pas lui-même, il le soupèse, en examine les moindres traits. On dirait qu'il craint la figure humaine.

4. Ibid., p. 100.

5. Marcel Dugas: *Littérature canadienne. Aperçus*. Paris 1929, p. 61.

6. *Poèmes de cendre et d'or*: Leçon, p. 33.

« Somptueux verres de Venise,  
 Aiguère, coupe, bocal,  
 Fragiles burettes d'église,  
 Ors frêles du Kanap ducal,  
 Quand le soleil glisse et s'irise  
 A nos flancs de glauque cristal... »<sup>7</sup>

L'évasion c'est quitter pour quelques instants une vie qui nous devient pesante mais qu'on retrouvera tout à l'heure, triste peut-être mais pleine d'une humble poésie d'amour; l'exotisme c'est le souci constant de ne plus vivre soi-même, de se perdre dans les choses, dans les sons, dans les mots. Des mots pour des mots, mais où est la poésie? La méthode poétique de Paul Morin est bien celle-là: aucun regard en arrière, rien qui le retienne à lui-même; il s'abandonne complètement à la nature qu'il peint. Et c'est ici que le métier, l'art prend toute sa valeur; c'est lui qui donnera à l'objet décrit, à cet objet par quoi Paul Morin veut se faire oublier et s'oublier tout à fait, le coloris et l'animation qui donneront l'illusion du mouvement. Comme au théâtre, l'animation, les gestes suggèrent la vie; seul le mouvement procède d'elle. L'exemple-type est cette pièce citée plus haut, où toutes les ressources du métier sont mises en œuvre pour créer un mirage poétique. La méthode est sûre, infaillible: un objet éclatant, du temps, de la patience, de la nouveauté. N'est-ce pas là le procédé parnassien par excellence? Paul Morin enserme l'objet dans un tissu de descriptions, d'attitudes, de mots qui en deviennent inséparables, énumérations, rapprochements. Les six vers de *Verrerie* nous livrent cette tactique verbale. Il vole, notre passant lyrique, c'est qu'il veut surtout voir, se brûler au rayon, non pas comprendre, non pas aimer; jouir, palper avec les mains, entourer de son regard. La fine pointe de l'esprit, *cet instant* d'équilibre où le poète peint vraiment, où il trouve en lui-même le mot rempli de sens qui donnera vie à une âme étrangère, la méthode Morin lui refuse de l'utiliser jamais, puisque seul l'objet doit exister. Inévitable triomphe de la forme sur le fond, du métier sur la sincérité, de la versification sur la poésie. Mais parfois, Morin quitte cette froide attitude pour chanter l'amitié par exemple ou le

7. Ibidem: *Verrerie*, p. 225.

8. Marcel Dugas: op. cit., p. 54-55.



désespoir du poète devant la triste vie quotidienne. Mais son approche reste toujours la même : le sentiment cède le pas au mot :

« Plantos veut que mes vers, en propres liasses,  
 Momies aux blandelettes sans ni benjoin,  
 Dorment. A toi, centuples d'être loin,  
 Si loin des tabellionnesques paperasses. »<sup>9</sup>

Et l'amour ?

« Tu es belle comme ces éphèbes qu'on voit,  
 Blonds et sans sexe, avec à la main, une palure.  
 Ou bien un tympanon doré, dans les missels  
 Précieux qu'enlumina le Frère Angélique;  
 Et tu as le mystère de ces jouvencels  
 Graves et souriants que, pour la basilique  
 DePise, Gozzoli dessinait en rêvant. »<sup>10</sup>

On le voit ; approche par l'extérieur, avec la froideur des mots que leur richesse même ne parvient pas à rendre chauds. Savoir toucher le cœur, voilà l'essentiel et qui fait défaut à la méthode de Morin et de tout le Parnasse.

Comme styliste, Morin est remarquable. La beauté de l'expression, il la possède et son œuvre en garde comme un vernis qui ne manquera pas de lui conserver des admirateurs. Tous les trucs, il les utilise, parfois sans discrétion, mais toujours avec succès. Le changement de rythme où se suspend la grâce de l'évocation :

« Fleurs de rêve,  
 des pavots blancs comme du lait  
 ondulaient  
 en silence et sans trêve.  
 Le vent avait blessé ses ailes dans les branches  
 et dormait dans le cœur des violettes blanches. »<sup>11</sup>

Encore le rythme qui prend des allures de chanson, rappelant étrangement « c ».

9. Paul Morin: Poèmes de cendre et d'or: Triple hommage, p. 123.

10. Idem: ibid. Suite amoureuse, p. 189.

11. Poèmes: Le paon blanc, p. 88.

« Ah! le douloureux silence  
des tragiques nuits de France!  
Nuits de Seulis, nuits d'Arras,  
dans vos flammes et votre sang,  
que de femmes tordent leurs bras  
en pensant...  
en pensant au vieillard ou à l'adolescent,  
au bien-aimé, à l'Absent! »<sup>12</sup>

Il faut admettre que le rythme chez Morin possède une étrange force de signification; le poème cité plus haut(10) révèle peut-être plus au point de vue psychologique que les plus sublimes élans. Il y a dans ces vers (où la méthode d'approche est reléguée à l'arrière-plan) une tristesse et une passion qui sourdent des mots comme une veine qui s'ouvre et d'où gicle le sang. La reprise du thème « en passant » qui glisse sur les lèvres comme un doux refrain ou un nom aimé, n'est-ce pas là l'aiguille du métier, cet endroit précis où le métier, ce mécanisme de la pensée et des doigts, devient un art véritable? Pour une fois, le cœur y est et prend la gouverne du navire. Morin, comme Mallarmé, avait lu tous les livres et c'est son esprit qui en était triste. Trop plein de réminiscences littéraires, il ne se sauve que par ces rythmes tantôt tristes et doux, mélodieux, tantôt rudes et sauvages:

« Tours de Dieu! Poètes!  
Phares divins,  
qui résistez à la dure tempête  
comme la falaise aux embruns,  
comme la cime aux insultes des airs,  
ô maîtres des éclairs  
et digues des éternités »!<sup>13</sup>

tantôt lents et voluptueux:

« C'est que je sais qu'un jour, prochain et merveilleux,  
— En mourrai-je? je sentirai, tendre et docile,  
Ton jeune corps frémir dans mes bras amoureux ».<sup>14</sup>

12. Ibid: Nuits de mai, p. 141.

13. Ibid: Tours de Dieu! p. 91.

14. Poèmes: Suite amoureuse, p. 193.



Le procédé de transposition n'est pas mené avec moins de bonheur; par les souvenirs, les objets sont changés, les chambres deviennent des temples lumineux (Enfin, c'est l'amicale...), des cœurs se connaissent avant que de se voir (Ah! j'ai longtemps rêvé de nous), les beaux jours de France ne retrouvent tout leur charme que dans cette rose qui s'effeuille en Orient (La rose au jardin smyrniote). Mais il existe une étrange correspondance, que les Parnassiens ne veulent sans doute pas admettre, entre le fond et la forme. Comme la forme épouse les contours de l'objet, comme la beauté de l'âme transparait dans les yeux, dans l'attitude ou dans la physionomie, qui révèle les yeux de la vie, de même en poésie la forme se fait plus belle pour la pensée plus radieuse. Les poèmes de Paul Morin en sont un manifeste exemple où les poèmes les plus chargés de sens sont écrits avec le rythme le plus pur, le plus souple, le plus près de la musique. On ne citerait que le poème intitulé « *Attente* » que tout serait dit. Mais les poèmes d'amour de Morin, où tout n'est pas dit, mais où quelque chose est perçu, les poèmes où sa colère se déverse sur le matérialisme qui l'entoure, le premier poème intitulé « *Réveil* » en sont des exemples qui ne peuvent mentir. « Comprendre, c'est créer », a dit Pascal. N'est-ce pas vrai aussi en matière de poésie; celui qui comprend, qui aime, crée; celui qui entoure et qui ne veut que voir, subit. C'est toute la différence, transposée, entre le poète et l'artifex. Que l'homme y mette son âme et la vie vient; qu'il se la réserve et c'est l'immobilité.

« Flammes tragiques, clairs rayons  
Et sanglots d'humaine détresse,  
Il y a, dans ce livre étroit,  
Toute la Beauté, tout le Rêve,  
Et tout l'Amour... »<sup>15</sup>

Shelley est un modèle sans faute, âme immaculée, qui s'est livrée sans défaillance. Là, et non sans la pureté de son vers, se trouve (et Morin lui-même s'en rend compte) la grandeur de son chant.

Il serait malhonnête de demander à Paul Morin, comme à tout poète du reste, de nombreux moments ruisselants de poésie. Ce qu'on attend de lui, c'est cette atmosphère sans quoi la poésie n'existe pas et, de temps à autre, ce vers ou cette strophe, qui viennent jalonner de

---

15. Ibid: Sur un exemplaire de Shelley; p. 195.

lumière crue, la route poétique de clair-obscur. Les cas de poésie à jet continu sont rares: les grands mystiques et Rimbaud, peut-être. L'école à laquelle appartenait Paul Morin n'avait dans ses codes rigides, rien qui pût susciter un bouleversement de l'âme ni un élan de poésie fulgurant. D'habitude, la poésie de Morin demeure sèche, réduite à l'armature des mots. Mais parfois, un éclair jaillit, une trouée s'effectue dans cet édifice et un vers voit le jour:

« Ses vers divins, ses vers ailés  
Comme un vol de colombes folles »...<sup>16</sup>

C'est ici la pureté de Shelley qu'on découvre dans un vers, cette blancheur légère et vraiment immaculée que seul une élévation de colombes peut représenter adéquatement.

Creusant dans l'eau mouvante un sillage sanglant,  
Des hélices d'acier mutilent les sirènes. »<sup>17</sup>

Tout un monde s'écroule: pour le poète du *Paon d'email*, n'est-ce pas le monde qu'il a chanté: cette douceur de vivre en Grèce, le charme des têtes siréniques qui surnagent, les proues tendues de velours; la plainte demeure après la fin du vers; il ne reste que des ruines.

« Je tiens ceci d'un rossignol... »<sup>18</sup>

Deux vers pleins de douceur, de charme, de sincérité, d'enfance  
Un Morin qui s'ignore et merveilleux.

Pourquoi sentir le besoin d'affirmer que Paul Morin, en publiant le *Paon d'email* a renouvelé la littérature poétique au Canada? Rien de plus faux. Garneau, le premier de nos romantiques, avait célébré les pays étrangers, Fréchette a chanté la France comme Morin qua-

16. Poèmes: Shelley, p. 194.

17. Ibid; Sa Mer, p. 253.

18. Ibid: Conte funèbre, p. 137.



rante ans plus tard, Lenoir est un exotique avant le mot. Du reste, il est hasardeux de créer des nouveautés: « Le mot même de nouveauté n'a dans le domaine littéraire qu'une valeur tout à fait précaire, ce qu'on appelle renouvellement pouvant n'être qu'un soudain retour en faveur de formes permanentes, momentanément délaissées. »<sup>19</sup> Rien de plus vrai! ne sommes-nous pas tous les jours dupes de pareilles supercheries? Un écrivain qui écrirait aujourd'hui comme Bossuet obtiendrait un grand succès de nouveauté. Le livre de Monsieur Paul Morin arrivé au bon moment, a surpris. Les vers y étaient bien faits, les tableaux éclataient comme des trompettes, l'exotisme y était à l'honneur. De plus, il s'est heurté à un acharnement encore plus vicieux et sadique que sans conséquence, sauf publicitaire, de la part des critiques régionalistes canadiens. Rien ne peut rendre la fougue avec laquelle la lutte s'est engagée, continuée et enfin a agonisé il y a quelques années. Toute la jeunesse a brandi le drapeau de la liberté contre Mgr Camille Roy, représentant des vieilles traditions. Que diable allait faire ce brave cuisinier de nos lettres féminines dans cette galère? Nul ne le saura jamais. Le succès du livre lui est dû. Une chose certaine, c'est que pour l'une des premières fois, toute l'opinion canadienne a pris parti dans une querelle littéraire: d'où son importance.<sup>20</sup>

---

19. Maulnier: op. cit., p. 60-61.

20. Morin a ajouté à notre poésie le..... d'une parole parfaite; on avait avant lui découvert au Canada le secret d'un chant véritable. Son rôle est purement extérieur: il a apporté à notre langage poétique, avec la science grammaticale d'un..., l'éblouissement devant le monde antique d'un faucon démasqué à qui le soleil se révèle après la nuit.

---

## STENDHAL

1783 - 1842

René RISTELHUEDER

Le 5 juillet 1814, alors que Louis XVIII avait à peine réintégré son bon royaume de France dans les fourgons des Alliés vainqueurs de Napoléon, un de ses Ministres, le Comte Beugnot, adressait à son collègue des Affaires Étrangères, le Prince de Talleyrand, une lettre recommandant à sa bienveillance particulière, pour le nommer à un consulat d'Italie, « un jeune homme d'une heureuse maturité, fort éclairé et d'opinions mesurées. »

L'intéressant jeune homme sur qui était ainsi attirée l'attention du gouvernement de la Monarchie n'était autre qu'Henri Beyle, dit Stendhal. Quels titres pouvait-il donc invoquer à la faveur royale ?

Né à Grenoble dans un milieu appartenant à la grande bourgeoisie, mais très impressionné dès sa petite enfance par la Révolution, il avait opposé une opiniâtre résistance aux idées de sa famille, jugées étroites et mesquines. Fort en mathématiques, il pouvait prétendre à l'école Polytechnique. C'est avec cette intention que son père l'envoya à Paris. Il y partit avec joie, mais bien résolu à ne jamais se présenter à la fameuse école.

Sous le patronage d'un parent, le futur Comte Daru, il s'engagea à dix sept ans dans l'armée d'Italie. Au sixième régiment de dragons, il se montra aussi brave que fantaisiste, quittant parfois son poste pour explorer l'Italie dont il subit aussitôt le charme et ce fut une empreinte définitive. Milan, son Corso, son Opéra, ses cafés, ses théâtres, son ciel léger, son ardeur de vivre et la violence de ses passions, tout cela le séduisit infiniment. Il fallut cependant revenir à Paris qu'il quitta bientôt pour accompagner une actrice à Marseille où, rêvant de fonder une banque, il fut employé dans une épicerie.

En 1806, la guerre avec la Prusse le vit de nouveau dans l'armée, à titre d'intendant cette fois. La protection de Daru facilitant son avancement, il devint inspecteur des bâtiments de la Couronne et se fit alors appeler M. de Beyle. Cette légère entorse à ses convictions démo-



cratiques consacrait à ses yeux son succès. La période des revers le vit rester fidèlement aux côtés de l'Empereur qu'il suivit lors de ses dernières campagnes, notamment dans la retraite de Russie, où il se distingua.

Aussi peut-on s'étonner à bon droit de voir ce loyal serviteur de Napoléon s'empresser à l'entrée des Alliés d'offrir ses services à la royauté dès la chute de son Empereur. On s'étonne moins qu'il ait dû attendre seize ans pour voir aboutir sa requête jusqu'à la chute de la Restauration.

Candidat évincé, il était libre, et la liberté lui était chère. Comment allait-il en user ? Rien ne le retenait en France. De son père, seule la succession l'intéressait. Alors, même sans consulat, il décida de retourner dans cette Italie dont il avait gardé la nostalgie au point d'y revenir plusieurs fois entre deux campagnes.

Milan l'attirait. Une dizaine d'années, il y mena la vie dont il rêvait, laissant les jours couler à sa guise, échappant à toute obligation et fuyant l'ennui. Ne vivant que pour lui-même et pour son seul plaisir, c'était un virtuose de l'égoïsme. Dilettante pour les uns, bohème pour les autres, pour lui-même jouisseur et pour tous cynique, ainsi était-il jugé. Malheureusement, faire le bel esprit et poursuivre des aventures sentimentales ne nourrissait pas son homme. Milan était peu coûteux et l'argent français y faisait prime, mais il n'en recevait guère. D'autant moins qu'en mourant, son père lui procura une dernière déception : il était ruiné.

Il lui fallut donc se résigner à travailler. Non qu'il fût paresseux. Il avait toujours aimé écrire, mais jusque là l'idée ne lui était pas venue de tirer parti de ses goûts littéraires. Se mettant résolument à la besogne coup sur coup et sous des pseudonymes divers, il fit paraître une étude sur la peinture italienne, des biographies de musiciens, un livre sur « Rome, Naples et Florence ». Tout ceci au milieu d'une vie sociale intense. Il voyait beaucoup de monde, pensait tout haut, critiquant sans réserve les idées monarchistes, le despotisme autrichien, l'influence du clergé, bref tout ce qui choquait ses doctrines libérales et son esprit affranchi. Bien naturellement, il fréquentait de préférence ceux qui, partageant ses tendances, supportaient avec impatience le joug de Vienne. Mais la police autrichienne veillait. Elle trouva bientôt encombrant cet étranger aux allures désinvoltes, trop bien vu des milieux libéraux et le soupçonna de comploter. Beyle se sentit suspect. Quelque

chose se tramait contre lui. Un beau jour de 1821, il jugea prudent de quitter cette ville qu'il adorait, mais où prolonger son séjour devenait nuisible à sa sécurité.

Après un assez court voyage en Angleterre, il se fixa à Paris, non sans quelque hésitation, tant il était devenu cosmopolite. Ce fut une révélation: il était parisien sans le savoir. Il y prit aussitôt ses habitudes, fréquentant les cafés comme les salons. Très vite un cercle d'amis, voire d'admirateurs, se forma autour de lui. Son esprit, ses réparties, ses insolences mêmes amusaient un monde friand d'anecdotes et de bons mots. Il brillait à côté de Mérimée, de Delacroix et de bien d'autres, se faisait des amis parmi les libéraux, tout en continuant d'écrire sous les pseudonymes les plus divers, dont il avait la manie.

Il n'en restait pas moins attaché à l'Italie comme à son premier amour. Deux fois encore, il voulut la revoir pour faire le pèlerinage des villes qui lui étaient chères, Gênes, Milan, Rome, Naples et aussi Florence où assez curieusement, il rencontra Lamartine qui y était alors Chargé d'Affaires. Son confrère ès lettres le reçut fort cordialement, tandis que sa femme lui fit quelque peu grise mine. Mais la police autrichienne, dont les fiches étaient bien tenues, ne l'avait pas oublié. Comme il se trouvait à Milan en janvier 1828, elle l'invita un peu brusquement à quitter la Lombardie.

Incident sans importance, semblait-il, sa vie ayant désormais pour centre Paris où il commençait à publier sans relâche en adoptant d'une façon plus habituelle le pseudonyme de Stendhal. Son livre « De l'Amour » n'eut au début aucun succès. Il travaillait également à un grand roman « Le Rouge et le Noir », dont le héros reflétait étrangement ses propres sentiments. Il collaborait enfin à des journaux anglais qui traduisaient ses articles. Bref, pour vivre comme il l'entendait, il se donnait infiniment de mal. Cette liberté qui lui était chère, comportait, elle aussi, des chaînes dont le poids commençait à lui peser. Jusque là, pour ne rien lui sacrifier, il avait écarté l'idée de se soumettre à un emploi régulier. Mais il n'était plus jeune, l'avenir s'ouvrait incertain devant lui. Pourquoi ne pas solliciter une situation qui lui permettrait de vivre sans soucis matériels tout en n'entravant pas son activité littéraire? Dans une bibliothèque, aux Archives, il pourrait réaliser ce rêve. Malheureusement, il était noté comme libéral et de



plus en plus la Restauration évoluait dans un sens contraire à ses idées. Aussi la patience s'imposait.

La Révolution de Juillet 1830 survint à point pour le tirer d'affaire en portant au pouvoir ses amis libéraux. Le Comte Molé, pour lequel il n'était pas un inconnu, ayant pris la direction des Affaires Étrangères, le moment était venu de renouveler la requête formulée sans succès seize ans auparavant. On ne saurait contester à Stendhal une rare ténacité dans ses ambitions. Dès le 25 Août, il s'adressait au Ministre pour solliciter un des Consulats généraux de Naples, Gènes, Livourne, ou si ces postes étaient jugés trop importants, les fonctions de secrétaire à Naples ou à Rome. A l'appui de sa demande, il rappelait qu'il avait déjà 47 ans et comptait quatorze ans et sept mois de service sous l'Empire presque tous passés à l'étranger. De plus, il avait séjourné une dizaine d'années en Italie et écrivait aussi bien l'anglais que l'italien.

Stendhal, — on peut désormais l'appeler d'un pseudonyme devenu usuel — avait donné au parti libéral des gages évidents d'attachement. Il était un homme de lettres, non pas célèbre mais déjà apprécié d'une élite qui avait foi dans son avenir. Il comptait parmi ces loyaux serviteurs de l'Empire auxquels on tenait à rendre justice. Enfin, il avait de l'Italie une vaste expérience. Sa requête méritait considération. Toutefois, aucun consulat ne se trouvant disponible dans la Péninsule, c'est celui de Trieste, non loin de Venise et poste d'observation intéressant, qui lui fut attribué dès le 25 Septembre 1830, avec des appointements annuels de 15.000 francs. C'était presque la fortune.

Dans un petit livre précisément intitulé « *Stendhal diplomate* »<sup>1</sup>, un de ses admirateurs, Louis Farges, fait sienne l'affirmation d'un ami de l'écrivain d'après lequel celui-ci aurait joué un certain rôle lors du Conclave ouvert en 1829 à la mort de Pie VIII. Le gouvernement de Charles X n'aurait eu, prétend-il qu'une médiocre confiance dans son ambassadeur à Rome, qui n'était autre que Chateaubriand. Aussi un « familier de la Cour » — mais on ne sait lequel — aurait songé à recourir à l'expérience italienne de Stendhal pour lui demander son

---

1. Stendhal diplomate, par Louis Farges, archéviste aux Affaires Étrangères. Plon. 1892.

opinion sur les candidats au trône de Saint-Pierre et leurs dispositions envers la France. C'est dans ces conditions que le futur consul aurait remis à ce sujet une note — qui, elle non plus, n'a pu être retrouvée — préconisant le choix du Cardinal de Gregorio, plus proche de la France par son esprit libéral que les austrophiles et les ultramontains.

En soit, le fait n'est pas invraisemblable. Les gouvernements ne sont que trop tentés d'accorder plus de crédit à des informateurs officieux qu'à leurs représentants officiels. Le procédé n'a rien de nouveau. Mais dans ce cas particulier, on peut s'étonner de voir l'entourage de Charles X solliciter l'avis d'un écrivain faisant notoirement partie de l'opposition. L'idée d'attribuer à l'auteur de « Le Rouge et le Noir » le rôle d'un expert en matière de catholicisme et de placer en quelque sorte sous son patronage l'élection d'un Souverain Pontife ne manque pas de piquant. Mais il y a plus. D'après Farges, les conclusions de Stendhal auraient été adoptées avec empressement. Or les instructions remises aux Cardinaux français et publiées en annexe dans son livre le contredisent. En dépit de leur prudence et des considérations générales dont elles se parent, celles-ci donnent nettement la préférence au Cardinal Castiglione, déjà candidat de la France lors du précédent Conclave, tandis que le favori de Stendhal n'est mentionné qu'à son défaut. Après une lutte assez vive, le premier avait été élu, et la façon dont Chateaubriand s'en félicita semble bien indiquer que l'accord s'était fait sur son nom. Le rôle attribué à Stendhal en cette circonstance paraît relever de la fantaisie.

Mieux vaut dater de sa nomination à Trieste le début de son activité au Ministère des Affaires Étrangères. Parti sans tarder pour rejoindre son poste, et n'ayant pu résister à l'imprudent plaisir de s'arrêter en cours de route dans sa ville favorite de Milan, il arrivait à Trieste à la fin de novembre.

Le métier consulaire lui plut. Il le trouva « bon, honnête, agréable en soi et même tout paternel », ce qui peut sembler étonnant, ce port étant connu comme un actif centre de contrebande. Quant au pays lui-même, c'était déjà l'Orient avec son pittoresque bigarré. Une affaire de service l'ayant amené jusqu'à Fiume, il se sentit aux avant-postes de la civilisation.

Il avait à cœur de remplir ses fonctions avec la dignité désirable. Par un souci de gravité, l'habitué des bruyantes tables des cafés parisiens s'imposa le sacrifice de prendre ses repas seul, et des repas d'une



douzaine de plats, toujours par égard pour son rang. Le brillant causeur, célèbre par ses mots d'esprit, se fit un devoir d'éviter toute plaisanterie, ce qui lui coûtait plus encore. Pour splendide qu'il fût, cet isolement ne tarda pas à lui peser. Il regrettait la joyeuse société de ses amis de Paris. A Trieste, personne à qui parler. « Manque absolu de communication de la pensée », notait-il. Il en était réduit à lire « la Gazette de France » de la première à la dernière ligne. Et même il ajoutait : « N'ayant plus rien à lire, j'écris. C'est le même genre de plaisir, mais avec plus d'intensité. Le poêle me gêne beaucoup. Froid aux pieds et mal à la tête. »

Le climat, était également une déception. Il ne faisait peut-être pas très froid mais, comme dans les pays réputés chauds, on gelait l'hiver faute de chauffage dans des maisons construites en prévision d'un été perpétuel. Le terrible vent de l'Adriatique, le Bora, aggravait la rigueur de la saison, causant à l'infortuné consul de pénibles douleurs.

Aussi ne fut-il pas long à se morfondre. Peu de jours après son installation, il écrivait à un ami que, bien qu'on fût charmant pour lui, il se mourait d'ennui.

Le gouvernement autrichien ne lui laissa pas le loisir de s'ennuyer plus longtemps. Sa police continuant de veiller, Stendhal n'était pas passé inaperçu à Milan. Le Préfet de police s'y était empressé d'adresser à M. de Metternich un rapport circonstancié rappelant qu'expulsé de Lombardie en 1828 pour ses relations suspectes, auteur de livres exposant sous divers pseudonymes des idées dangereuses pour la sécurité de l'État, le personnage qui se dirigeait vers Trieste pour y remplir les fonctions de consul de France ne méritait aucune confiance.

Gardien attitré de l'ordre en Europe, Metternich ne se souciait nullement de voir, sous le couvert de fonctions consulaires, opérer un individu suspect de libéralisme, surtout aux portes d'une Italie en ébullition. Il n'hésita pas à refuser l'*exequatur* au nouveau consul et fit adresser à Paris une protestation contre ce choix. Celui-ci était, il faut le reconnaître, au moins singulier. Et Stendhal lui-même avait-il donc oublié ses démêlés avec la police autrichienne ?

Toujours est-il que dès la fin de Décembre, à peine plus d'un mois après son arrivée, il était avisé de la mesure prise contre lui. Ce fut sans trop de surprise et sans nul regret. L'essentiel était d'obtenir un autre poste, mais dans un pays chaud en raison de sa santé, et si possible, en Italie. L'attente ne fut pas trop longue. Dans les premiers jours de

Mars, son Ministre lui faisait savoir que, « pour le bien du service », il avait été transféré à Civita-Vecchia.

« De Trieste à Civita-Vecchia, la chute est sensible », remarquait Stendhal. En effet, à commencer par celle de ses appointements qui tombaient de quinze à dix mille francs. Mais n'avait-il pas insisté pour obtenir une résidence en Italie ? Elle lui était accordée, et à proximité de Rome. De quoi pouvait-il se plaindre ? Il devait au contraire se réjouir qu'un malentendu entre le titulaire du poste, le baron de Vaux, et les autorités pontificales eût rendu le consulat de Civita-Vecchia vacant au moment précis où son maintien à Trieste devenait impossible.

Lorsque, au printemps de 1831, Stendhal traversa la Péninsule, l'effervescence y était grande. Dans la partie dominée par Vienne, agitation libérale et hostilité contre l'Autriche se confondaient. Dans les autres régions, des tendances libérales se manifestaient également, accompagnées de la crainte d'une répression autrichienne et de l'espoir d'un soutien français. A Florence, le comte de Sarreau, délégué de Vienne, faisait la loi. Modène était mécontente. Mais c'est dans les États de l'Église que se manifestait la situation la plus troublée depuis la mort de Pie VIII, fin de Novembre 1830. L'élection de Grégoire XVI avait ramené un certain calme à Rome même, mais l'insurrection éclatait en Romagne, à Bologne, gagnant le port d'Ancône et débordant même sur le Grand Duché de Modène. Naturellement, les troupes autrichiennes étant intervenues pour rétablir l'ordre, tel que l'entendait Metternich, leur répression n'avait fait qu'exaspérer la rancœur de la population contre Vienne.

Simple agent commercial, écrivait Stendhal, et encore peu au courant des usages de son Département, il ignorait s'il était fondé à lui envoyer des informations de nature politique. Vu la gravité des circonstances, il estimait cependant que tel était son devoir. Sans doute espérait-il également attirer l'attention sur des aptitudes dont il comptait que l'on ferait un meilleur emploi.

En cours de route, il note donc avec soin ce qu'il voit, ce qu'il entend, expédiant force renseignements sur l'état de l'opinion. Sur les différents partis et les dispositions des principales personnalités. Il souligne la diffusion des idées libérales et l'animosité contre les « Tedeschi », non sans relever en même temps la déception causée par



ce que beaucoup de patriotes-italiens considéraient comme la carence de la France. Attendant d'elle un appui, ils lui attribuaient leur échec.

C'est dans ces ciconstances que Stendhal prit possession de son poste, le 17 Avril 1831. Le Gouvernement Pontifical lui accorderait-il l'*exequatur*? On pouvait se le demander. Si le nouveau consul n'avait pas été expulsé de son territoire comme de celui de l'Autriche, ses écrits ne pouvaient guère le rendre « *persona gratissima* » auprès du Vatican. Là encore, en désignant le père spirituel de Julien Sorel pour exercer des fonctions dans les États de l'Église, la Monarchie de Juillet témoignait d'une singulière légèreté qui aurait pu l'exposer à de nouveaux désagréments. Il n'en fut rien cependant. Le Vatican fit preuve de largeur d'esprit, se réservant de juger le nouveau consul non d'après ses livres mais d'après ses actes. Comme l'écrivait plus tard l'Ambassadeur à Rome, Stendhal avait été « mal choisi pour les convenances locales de sa place », mais il n'allait pas commettre d'imprudences.

Qu'était donc Civita-Vecchia? Le consulat de France n'y passait pas pour négligeable. Un de ses titulaires avait été un des amis de Mme Récamier, Mr. Dumorey, dont la fille, Mme Salvage de Faveroles, se fixa près de Rome où elle vit souvent Chateaubriand. Mais c'était un bien petit centre en vérité. Un peu au nord de Rome, un point d'une certaine importance pour la raison qu'il était le seul des États Pontificaux sur la côte méditerranéenne. Mais on n'y comptait guère que 7000 habitants, parmi lesquels quelque 4000 manœuvres et pêcheurs. Résidence fort peu agréable en somme. Ville morne, sans caractère, population très ignorante; presque personne à voir. « Le catholicisme y coulait à pleins bords », ce qui n'avait rien de surprenant, mais ne constituait pas un élément propre à mettre Stendhal à son aise. Quant aux libéraux, on en comptait tout juste quatre, et mieux valait ne pas trop les fréquenter, de précédentes expériences ayant enseigné la prudence.

Le travail consistait en une besogne administrative sans intérêt: visa de passeports, expéditions de bateaux français, démarches à la douane, etc... A cette routine était depuis longtemps rompu un levantin de Constantinople, Lysimaque Caftanjoglou, qui se faisait appeler Tavernier du nom de sa mère, fille d'un ancien consul de France. Depuis quelque temps déjà chancelier du consulat, il avait eu maille à partir avec le baron de Vaux qui avait vivement recommandé à Stendhal



de ne pas le conserver. En dépit de cet avis, celui-ci non seulement le garda, mais s'empressa de le gratifier d'appointements qu'il n'avait encore jamais touchés. S'il n'eut pas à s'en repentir aussitôt, il ne tarda pas à s'apercevoir que son auxiliaire était un être ambitieux, fielleux, prêt à toutes les bassesses comme à toutes les intrigues.

En vieux serviteur expérimenté, Lysimaque se considérait comme le maître au bureau et n'attira à son chef que des ennuis par sa déloyauté et sa jalousie. Les longs démêlés de Stendhal avec son chancelier contribuèrent à lui rendre odieux son séjour à Civita-Vecchia. La tenue fantaisiste de sa comptabilité lui attira de sévères observations dont il fit retomber la responsabilité sur son chancelier et celui-ci se vengea en dénonçant son chef. Lysimaque voulut démissionner. Stendhal l'en empêcha, mais exigea des excuses, espérant une réconciliation qui ne fut jamais sincère. Et la lutte continua entre le chef et son subordonné intelligent et sournois et qui avait su se ménager des appuis.

Au moins Stendhal se consolait-il à la pensée qu'il continuerait à remplir le rôle d'informateur politique armorié en cours de voyage. Sous ses ordres, se trouvaient une dizaine de vice-consuls répartis dans différentes villes, dont celle d'Ancône était la plus importante. Il leur adressa une vigoureuse circulaire pour réveiller leur zèle, leur enjoignant de lui communiquer d'urgence toutes informations qui parviendraient à leur connaissance. Tel un chef de bureau de renseignements, il leur demandait de classer leurs informations en trois catégories: Ce qu'ils avaient vu par eux-mêmes, ce qui passait pour certain et enfin les simples bruits.

D'après un de ses plus récents biographes, M. Paul Hazard, on aurait trouvé à Paris que le consul Beyle avait une fâcheuse tendance à se donner des airs d'ambassadeur. Invité à modérer son zèle, il se serait résigné à ne plus rien faire, ou à peu près. Ce n'est pas ce qui ressort des longs extraits de sa correspondance publiés par Louis Farges, tout au moins pour ce qui est des premières années. On y voit Stendhal suivre de très près l'évolution de la situation politique, entrant dans de menus détails sur les dispositions particulières de chaque localité, de chaque classe de la population. Il ne se fait pas faute d'exercer son esprit critique aux dépens de l'Administration pontificale dont il relève les faiblesses, les travers et parfois les abus avec une évidente satisfaction. Ses observations générales sont émail-



lées de traits pittoresques, d'anecdotes et même de racontars dans lesquels il se complaît au point de ne pas négliger ceux qui concernent « Gaëtanino », le valet de chambre du Pape. Ces longs rapports où les actes du gouvernement papal étaient passés au crible d'une sévère censure attendaient le départ d'un bateau français pour Marseille afin d'être expédiés par une voie directe et sûre.

Que l'administration du Vatican fût parfaite, nul ne songerait à le soutenir. C'est même pour quoi on s'accorde à penser que le Saint-Siège a gagné en prestige depuis qu'il n'a plus à exercer une autorité temporelle. Dans le maniement des affaires terrestres, le Vatican commettait inévitablement des erreurs. Peut-être même en commettait-il beaucoup à une époque difficile où les États de l'Église se trouvaient entraînés par le courant qui poussait toute la Péninsule à réclamer de larges réformes. L'intervention des Puissances attirant l'attention de Grégoire XVI sur la nécessité de certaines concessions aux désirs populaires en est une preuve. Le comte de Saint-Aulaire, Ambassadeur de France à Rome, fut en effet chargé d'élever une protestation contre la répression exercée par les troupes autrichiennes en Romagne et même de prier le Vatican d'agir de façon que ses sujets aient moins de motifs de plaintes.

Stendhal n'avait pas grande illusion sur les résultats de cette démarche. L'autorité pontificale n'avait pour ainsi dire pas d'armée. Son trésor était à peu près vide. Enfin, son attitude hésitante allait tour à tour des promesses à la répression. Elle se débattait au milieu de difficultés de toutes sortes, aggravées par des rivalités de personnes. Pour Stendhal, il y avait certainement accord tacite entre Rome et Vienne, — car Vienne « avait du canon ». Au contraire, la pression exercée par la France et la Grande-Bretagne en vue de l'octroi de réformes les faisait mal voir des souvenirs romains. D'ailleurs, concluait-il sceptiquement, le gouvernement pontifical n'avait pas plus l'autorité nécessaire pour imposer des réformes que le peuple la maturité suffisante pour en profiter. On allait donc au désordre.

Il est de fait que le mécontentement s'aggrava au point que, de nouveau, on vit les forces autrichiennes entrer à Bologne. Cette fois, sur l'initiative de l'énergique Casimir Périer, le gouvernement français abandonna la politique de non-intervention chère à Louis-Philippe. A la fin de Février 1832, une escadre française entrait dans l'Adri-



atique, ayant à son bord un petit corps expéditionnaire qui fut débarqué à Ancône sans incident.

Stendhal s'en réjouit vivement. Cet acte de fermeté avait produit grand effet et redonnait à la France aux yeux des libéraux le prestige qu'elle commençait à perdre. De plus la présence de troupes françaises dans la région lui fournit une agréable diversion à ses fonctions. On se souvint qu'il avait été intendant de l'armée sous l'Empire, et, en attendant la venue d'un trésorier militaire, il fut appelé quelque temps à Ancône pour y être chargé du service financier du corps expéditionnaire, tâche dont il s'acquitta parfaitement. L'Ambassadeur rendit hommage au « talent et à la sagesse » avec lesquels M. Beyle avait accompli sa mission. Celui-ci qui, depuis un an, languissait dans son poste en lançant des appels désespérés à ses amis parisiens mit cet éloge à profit pour demander un congé. Il dut l'attendre quelque temps; enfin, à l'automne, il partait tout joyeux pour la France.

A Paris, il reprit ses anciennes habitudes, revit ses vieux amis, retrouva son esprit et sa vivacité et, si longtemps condamné au silence, pérorait sans tarir au milieu de son cercle d'admirateurs. Mais il fallut bien reprendre le triste chemin du retour et rompre de nouveau des liens dont il sentait davantage le prix à mesure qu'approchait le moment de les briser. Au moins la chance lui fit-elle rencontrer pour compagnons Musset et George Sand qui partaient faire en Italie un voyage devenu célèbre. S'il amusait *Lui*, il agaçait *Elle*. Ses sarcasmes continuels versaient une douche d'eau froide sur l'enthousiasme de Sand pour le pays vers lequel elle se dirigeait. Aussi ne fut-elle pas fâchée de voir ce gros balourd poursuivre son voyage par une autre voie.

Civita-Vecchia n'avait, hélas, pas changé pendant cette trop courte absence. C'était toujours un tombeau propice au seul sommeil. Stendhal y retrouva son aigre collaborateur Lysimaque, gardien vigilant des cadets de chancellerie et des formulaires de douane. Il essayait sa verve en dénigrant l'administration pontificale, mais c'était là un sujet bien rebattu déjà. Il soulageait son ennui en se plaignant auprès de ses heureux amis de Paris au cours de longues lettres qu'il signait : « le Consul l'Ennuyé, le Baron Dormant ». Et puis, anniversaire redoutable, il avait atteint la cinquantaine. Déjà, pensait-il, déjà la vieillesse. Pour lui en effet, c'était une vieillesse prématurée. Toutes sortes de douleurs le tracassaient : la goutte surtout, mais aussi



la gravelle et des maux d'estomac. A tous ses ennuis, il lui fallut ajouter celui de suivre un régime sévère, ce qui lui coûtait fort.

L'archéologie était une distraction possible. Il la tenta et signala au gouvernement français plusieurs pièces intéressantes dont il proposait l'acquisition. Il collectionna des médailles. Bien faible dérivatif que tout cela. Alors voyager, oublier cette mortelle résidence. Il alla jusqu'à Naples. Mais Rome était plus près qui l'attirait. Il s'y rendit, et de plus en plus souvent, s'y installant bientôt quinze jours par mois jusqu'au moment où il finit par s'y fixer. Après tout, Lysimaque suffisait fort bien pour la besogne administrative. En effet; mais l'envieux personnage ne manqua pas d'écrire à ses supérieurs: « Vous n'ignorez pas que je supporte seul la charge du Consulat ». Quant à l'information politique à laquelle Stendhal ne voulait pas renoncer, Rome n'offrait-il pas un champ d'observation plus vaste que tout autre? De clandestine au début, son installation à Rome prit un caractère public. Indulgent, l'Ambassadeur fermait les yeux. Stendhal n'était pas un consul comme un autre et il dépérissait si visiblement à Civita-Vecchia qu'il fallait le prendre en pitié. D'ailleurs, le comte de Saint-Aulaire avait plaisir à converser avec ce curieux homme qui l'amusait par ses réparties et lui était souvent fort utile par sa profonde connaissance de l'opinion italienne, sa finesse d'observation et l'étendue des relations qu'il entretenait dans tous les milieux, même les plus modestes.

Acceptée par son chef, cette liberté d'allure irritait d'autres personnes qui le dénoncèrent. Qui? Lysimaque à n'en pas douter, mais aussi des Français de passage qui, « furieux d'avoir cinquante-deux sous à payer pour un visa de passeport », s'étaient plaints que « le Consul ne fût jamais là, comme si pour pareille affaire la signature du chancelier n'était pas tout aussi bonne que celle du chef ». Bref, le Ministère rappela au volage Consul que l'article 35 de l'Ordonnance du 20 Août 1833 faisait aux agents une obligation de résider d'une façon permanente dans la localité où ils exerçaient leurs fonctions. Il lui fallait donc « se tenir à son poste. Or que faire dans ce poste? » Se quereller avec son chancelier? Son bel enthousiasme était éteint. L'air important, les bavardages qui se colportent, tout cela qui lui paraissait maintenant l'essentiel du métier, il l'avait en horreur. L'idée qui lui vint alors de se marier témoigne à quel degré de désespérance ce célibataire professionnel en était arrivé. Il n'y réussit d'ailleurs pas, sa

présumée belle famille ayant été mise en garde contre son anticléricalisme.

Cependant, il aurait eu bien besoin de quelqu'un pour le soigner, sa santé lui causant des préoccupations croissantes. A tous ses maux s'ajoutait la malaria qui l'abattait extrêmement. A tel point qu'au moment où eut lieu un grand événement qui aurait dû le faire figurer au premier rang des assistants, il était malade. La goutte et la fièvre le retenaient au fond de son lit quand le Pape vint à Civita-Vecchia faire sa visite officielle. Il dut se faire remplacer par Lysimaque qui n'était pas peu fier de recevoir les honneurs destinés à son chef.

Malgré son état chancelant, il ne fut cependant pas atteint par l'épidémie de choléra qui désolait alors l'Europe et que favorisait l'absence d'hygiène des villes italiennes. Il fit même à cette occasion fort belle contenance. C'est à ce moment qu'il éprouva la grande satisfaction de recevoir la Croix de la Légion d'honneur à laquelle il tenait extrêmement, en raison de la fidélité aux souvenirs napoléoniens. Il avait d'ailleurs été proposé vingt ans auparavant au cours de la campagne de Russie! Malheureusement sa joie fut troublée par la déception de se voir décoré à titre d'homme de lettres par le Ministère de l'Instruction publique et non comme Consul par celui des Affaires Étrangères, ce qui lui eût causé infiniment plus de plaisir.

Pour passer le temps, il se plongeait dans l'étude de la Renaissance italienne dont les violences le comblaient d'aise. Bien que ne se trouvant pas dans une ambiance favorable à son épanouissement intellectuel, il s'était remis à écrire, mais en cachette en quelque sorte, pour ne pas porter atteinte à sa dignité de Consul. C'est ainsi qu'il composa la « Vie d'Henri Brulard » qui parfois rappelle la sienne.

Enfin, en Mai 1836, il obtenait de nouveau la permission de quitter son poste. Ce congé, qui était de six semaines, allait durer trois ans. Ses amis du Ministère lui en facilitèrent la prolongation en lui confiant quelque apparence de travail afin de justifier le demi-traitement qui lui était versé.

De Mai 1836 à Juin 1839, Stendhal reprit donc la vie parisienne, fréquentant assidûment le théâtre qui était une de ses passions, les salons et les milieux littéraires. Son esprit retrouvait ainsi l'excitant dont il avait besoin. Aussi se mit-il de nouveau à produire avec abondance. De cette époque datent les « Mémoires d'un touriste » et surtout l'une de ses deux œuvres capitales, « La Chartreuse de Parme »



qu'il écrivit tout d'un jet. Mais, hélas, son protecteur attitré, le comte Molé, ayant quitté le pouvoir, son successeur n'était pas disposé à lui témoigner la même indulgence.

Consul, il lui fallait rejoindre son Consulat. Triste nécessité. Retrouver Civita-Vecchia, son bureau avec Lysimaque, noter les signes de déclin des États de l'Église, tout cela lui apparaissait singulièrement morose. Cependant, au cours de ses trois années d'absence, le développement de la navigation à vapeur avait donné au port, et par contre-coup à son Consulat, une importance accrue. Stendhal faisait de son mieux pour accomplir les gestes de son métier, envoyant de longs rapports sur la vente de la morue ou la récolte des foins. De temps à autre, il se rendait à Rome, ayant cependant soin de n'y pas séjourner trop longtemps, le nouvel Ambassadeur le marquis de Latour-Maubourg, paraissant peu enclin à laisser impunément enfreindre les réglemens.

Il eut à ce moment à subir ce qu'il considéra comme une cruelle humiliation. Il lui fallut remettre la Croix de la Légion d'honneur — cette Croix qu'il avait eu lui-même tant de mal à obtenir — à son odieux collaborateur Lysimaque, qui avait réussi à se faire naturaliser peu auparavant grâce à ses flagorneries. Il éprouva, il est vrai, quelque consolation à la lecture d'un article fort élogieux de Balzac sur « la Chartreuse de Parme ». Peut-être pouvait-il enfin entrevoir le moment où justice serait rendue à son talent. Mais qu'était-ce cela à côté de l'aggravation des maux dont il souffrait ? Sa tendance à l'apoplexie augmentait. A certains moments, son élocution devenait difficile et il ne parvenait plus à trouver ses mots. Décidément, son cas était sérieux ; il lui fallait consulter quelque sommité médicale.

En automne 1841, il obtenait encore un congé. Quatre mois après, il tombait foudroyé par une attaque en sortant du Ministère des Affaires Étrangères, qui se trouvait alors rue des Capucines.

Dire que le lieu de sa mort marque mieux que tout acte de sa vie son lien avec la diplomatie serait d'une ironie macabre. On ne peut cependant contester que le passage de Stendhal dans la Carrière n'a joué dans son œuvre aucun rôle essentiel, ni même important comme chez tant d'autres écrivains diplomates. Toute son activité littéraire peut très bien se concevoir en dehors de ses fonctions officielles dont elle ne porte nullement l'empreinte.



Sans doute, bien que cette ambition n'ait été réalisée que seize ans plus tard, Stendhal, dès 1814, sollicitait déjà un Consulat en Italie. Mais dans ce désir entraient beaucoup moins d'attrait pour la Carrière que d'espoir d'obtenir dans son pays préféré une situation lui procurant à la fois le moyen de vivre et le loisir de continuer une existence de dilettante. Sans doute aussi son œuvre est-elle profondément marquée par l'Italie. Mais il y avait déjà résidé longtemps avant d'y être nommé Consul ; ce n'est pas cette qualité qui la lui a fait connaître.

M. Farges veut voir en Stendhal un diplomate accompli. Il souligne son esprit d'observation, la lucidité et la profondeur de ses vues. Ces qualités ne sont-elles pas celles-là même du romancier et Stendhal les possédait au plus haut point ? Son souci d'observation l'a poussé à ne pas se contenter d'étudier l'état d'esprit de certains cercles de la société seulement. Il a tenu à se rendre compte de l'opinion du petit bourgeois, voire du petit peuple. Par là, il devançait hardiment son époque et rompait avec les traditions dans lesquelles la diplomatie s'est trop longtemps enlisée en ne voulant voir la situation internationale que par les yeux des classes privilégiées. C'est ce qu'il a fort bien relevé en disant de ses collègues : « Ces Messieurs ne fréquentent que l'excellentissime compagnie... Le malheur de nos agents est de vivre isolés. » Lui, au contraire, avait tenu à frayer avec tous les milieux, voyant les personnes de la société comme les gens du peuple qui parlent plus facilement quand on sait leur inspirer confiance. Il se plaisait à dire qu'il avait « appris mille choses en voiturin ». Son mérite est de s'être rendu compte que là se trouvent souvent les premiers indices des réactions vraiment nationales qui s'imposent par la suite aux autres couches de la population. Une longue fréquentation du peuple italien dans son entier lui en avait donné cette parfaite connaissance qu'il a mise à profit dans ses ouvrages comme dans sa correspondance officielle.

A l'expérience des hommes, nécessaire à l'écrivain et au diplomate, Stendhal ajoutait une autre qualité indispensable dans la Carrière : la faculté d'adaptation. Evoluer dans un milieu étranger demande une souplesse d'esprit, seule garantie de compréhension à l'égard de façons de vivre, de sentir et de penser différentes de celles dont on a l'habitude et dont il convient de rendre compte impartialement, sans en être choqué. A ce point de vue, Stendhal a témoigné de l'esprit objec-



tif et en quelque sorte cosmopolite, qui doit caractériser les agents des services extérieurs.

C'est déjà beaucoup. Mais là se bornent ses aptitudes diplomatiques. Simple Consul, et dans un poste secondaire, on ne peut dire qu'il y ait pu prouver son talent à représenter la France. Encore moins a-t-il eu l'occasion de négocier. Or, à côté de la tâche d'observateur, ce sont là les deux fonctions essentielles du diplomate.

Si la carrière de Stendhal s'est étendue sur une période de onze années, elle a été interrompue par plusieurs congés, dont un de trois ans. Enfin, à la suite d'une assez courte euphorie, il a rempli ses fonctions avec une répugnance non dissimulée, cherchant à s'y soustraire le plus souvent possible. Bref, c'était un Consul sans vocation.

Combien il est différent de Chateaubriand et de Lamartine, ne serait-ce que par son orientation politique et la nature de son talent. Alors que ceux-ci avaient fait leurs premières armes sous les drapeaux de l'Ancien Régime, lui s'est trouvé dans le parti opposé et a fidèlement suivi les Aigles impériales. La chute de la Restauration, qui avait provoqué la démission de Chateaubriand et de Lamartine, le fit au contraire entrer aux Affaires Étrangères. Tandis que le lyrisme de ses deux aînés a marqué le début de l'épanouissement du romantisme, lui, par sa lucidité froide, sa pénétration psychologique, son esprit d'analyse, s'est révélé le précurseur du réalisme. Ayant débuté relativement jeunes dans la Carrière, Chateaubriand et Lamartine y ont, l'un et l'autre, atteint le sommet. Stendhal y fut admis tardivement et n'occupe jamais qu'une situation assez modeste. Les séjours à l'étranger des deux premiers, les fonctions qu'ils y ont remplies, les relations qu'ils y ont nouées en enrichissant leur expérience, en élargissant leur vision du monde ont influencé leur œuvre littéraire. Stendhal au contraire s'est trouvé isolé dans la petite ville de Civita-Vecchia et privé de l'excitation intellectuelle dont il avait besoin pour écrire. Il n'était pas de ceux que la solitude incite à se recueillir et à travailler. Son esprit éminemment sociable n'était mis en mouvement que par le contact avec d'autres esprits; il lui fallait le choc des idées pour produire des étincelles.

Aussi, sauf la « Vie d'Henri Brulard, » n'a-t-il rien écrit dans son poste consulaire. Ses premières œuvres datent de son séjour à Milan; ses plus importantes, et surtout ses deux grands romans, ont été publiés à Paris au milieu du tourbillon de la vie brillante qu'il aimait.

Ce jugement ne cherche en rien à rabaisser le talent de Stendhal. Il vise seulement à assigner à celui-ci son rang dans le groupe des écrivains diplomates. A cet égard, l'auteur de « La Chartreuse de Parme » constitue un cas beaucoup moins intéressant que celui d'autres de ses collègues. Au lieu de synthétiser comme eux le produit d'une double activité, il offre l'exemple, assez fréquent d'un homme de lettres ayant trouvé un refuge dans l'administration.

---



## TENDANCES NOUVELLES DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE<sup>1</sup>

Guy SYLVESTRE

S'il est impossible de découvrir chez les poètes de la jeune génération un idéal commun, la soumission à une discipline commune, que nous pouvions observer chez les surréalistes entre les deux guerres, plusieurs romanciers de la jeune génération se réclament aujourd'hui de l'existentialisme ou manifestent des tendances connexes, bien qu'il existe comme toujours des isolés qui, en dehors de toute école, perpétuent les traditions réaliste ou romantique, moraliste ou poétique, du roman français. Malgré les protestations de nombreux critiques et d'une partie considérable de la société littéraire, l'existentialisme a connu depuis trois ans une vogue que le goût du nouveau et du scandaleux ne suffit pas à expliquer. Le succès rapide et étendu des existentialistes, l'accueil enthousiaste qu'une grande partie de la jeunesse a ménagé à leurs œuvres, s'expliquent encore par le besoin que toute société ressent fortement de découvrir de nouvelles valeurs à la suite d'un profond bouleversement social, par les relations étroites que Sartre a cherché, dans un manifeste retentissant, à établir entre existentialisme, littérature engagée et résistance, par le contexte érotique, trivial et désespéré, accordé à la sensibilité tourmentée de notre temps, dont ces romanciers et dramaturges ont entouré leur système, et enfin par les dons littéraires indéniables que ces œuvres manifestent. En plus de leur valeur littéraire absolue, les œuvres dites existentialistes ont une portée symptomatique qu'il importait de ne pas passer sous silence ici. Quel que soit le jugement que nous serons amenés à porter sur cette école philosophico-littéraire, il serait injuste d'en nier l'importance et l'intérêt et de lui refuser la place qu'elle mérite dans l'évolution culturelle de la France.

Le coryphée, ou le prophète, de ce mouvement nouveau qui a provoqué de si profonds remous dans la conscience française et remis

---

1. Voir livraison d'avril 1948.

en question toutes nos valeurs humaines, est le philosophe, romancier, dramaturge, critique et journaliste Jean-Paul Sartre, dont les principaux satellites sont Simone de Beauvoir et Maurice Merleau-Ponty. Il faut dire tout de suite que l'existentialisme est un mouvement philosophique au moins séculaire et fort complexe qui se divise en deux courants, dont l'un chrétien, va de Kierkegaard à Scheler et Gabriel Marcel, et l'autre, athée, de Heidegger à Sartre et Lévinas. Si l'on ajoute à ces noms ceux de Soloviev et de Chestov, de Husserl et de Jaspers, de Barth et de Berdiaeff, de Lavelle et de Unamuno, on réduit le sartrisme à ses proportions véritables; le mérite de Jean-Paul Sartre est, en plus d'avoir approfondi et renouvelé certaines notions existentialistes, d'avoir incarné cette attitude intellectuelle dans des œuvres romanesques ou dramatiques, d'avoir fait descendre la conscience dans les contingences de la vie contemporaine et d'avoir ainsi assuré à la phénoménologie un mode d'expression qui lui permette d'atteindre un vaste public. Ce n'est pas ici le lieu d'étudier l'existentialisme en lui-même, d'exposer et de commenter l'ontologie phénoménologique de *l'Être et le Néant*; qu'il me suffise d'indiquer quelques postulats de cette philosophie qui pourront nous aider à saisir le sens de l'œuvre proprement littéraire de Jean-Paul Sartre,

Alors que la philosophie traditionnelle, dans sa diversité même, cherchait à découvrir et à définir par-delà les phénomènes, la nature ou l'essence des choses qu'elle exprimait dans un concept général ou universel, Jean-Paul Sartre, ayant nié l'existence de Dieu et ayant par voie de conséquence reconnu l'absolue subjectivité de toutes les valeurs, pose au point de départ de sa philosophie la primauté de l'existence sur l'essence chez l'homme, ce qui signifie que l'homme existe d'abord, se rencontre, surgit dans le monde et ne se définit qu'ensuite. L'homme se fait tel qu'il se conçoit et tel qu'il se veut, il est une conscience qui se projette dans l'avenir et n'est rien d'autre que ce qu'il devient par ses seules forces. Il n'y a pas de nature humaine, il n'y a que des hommes qui se réalisent eux-mêmes en s'engageant dans le monde, se définissent par rapport aux situations dans lesquelles ils ont à se créer. Puisqu'il n'y a pas de Dieu, « chacun de nous fait l'absolu en respirant, en mangeant, en dormant ou en agissant d'une façon quelconque ». Entièrement responsable de lui-même, il éprouve une sensation de délaissement ou d'angoisse en se découvrant libre, c'est-à-dire condamné à se choisir lui-même puisqu'il n'est que la somme des réalisations de



son propre choix. Mais, cette liberté n'est pas la gratuité gidienne, car se découvrant conscience libre, l'homme se découvre simultanément conscience libre dans le monde et, de même qu'il est entièrement responsable de lui-même, il est aussi responsable des autres qui sont donnés en même temps que lui-même et dont il ne peut se dégager. Il n'y a pas de nature humaine, mais il y a une condition humaine et ce que les hommes ont en commun, ce n'est pas une somme de qualités intrinsèques, mais un ensemble de limites extérieures. C'est en se situant par rapport à ces limites, en s'y soumettant, en cherchant à leur échapper ou à les dépasser, que l'homme se définit. Contrairement aux choses qui sont figées dans leur nature, l'homme est la poursuite de ses buts, et c'est en ne s'enfermant pas en lui-même mais en se faisant toujours de plus en plus présent dans un univers humain que l'homme crée ce que l'auteur de *l'Etre et le Néant* appelle un humanisme existentialiste. Comme le dit Sartre lui-même, sa philosophie n'est pas autre chose qu'un « effort pour tirer toutes les conséquences d'une position athée cohérente ». Ces thèmes de la contingence de l'existence humaine, de la liberté créatrice de l'homme et de l'engagement dans le monde, alliés à la sensation d'un corps périssable, au désespoir d'une humanité veuve de Dieu et à un érotisme sordide et inéluctable, constituent l'expérience fondamentale de l'auteur qui la rendra sensible en l'attribuant à ses personnages de roman. *La Nausée*, *le Mur*, *les Mouches*, *Huis clos*, *les Chemins de la liberté* et les œuvres postérieures de Sartre ne sont toutefois pas des romans ou des pièces à thèse; ces récits et ces tragédies n'ont, en effet, pas pour objet d'établir une idée, mais de nous montrer des consciences humaines éprouvant ces sensations dans leur vie même. Chez l'auteur des *Mouches*, c'est moins le roman ou le drame qui se fait philosophie, que la philosophie elle-même qui, se détournant des concepts abstraits, s'abaisse à l'existence concrète, au vécu contingent; l'essai philosophique d'une part, le roman et le drame d'autre part, ne sont que deux manières, l'une théorique, l'autre créatrice, d'exprimer les mêmes expériences vécues, physiques ou conscientes. C'est en ce sens que l'on a pu parler de roman métaphysique ou de roman ontologique, mais il faut noter qu'il ne s'agit pas d'une métaphysique ou d'une ontologie abstraites, mais d'une phénoménologie qui, comme le signale Merleau-Ponty, se refuse à toute conceptualisation pour n'être qu'une méditation sans cesse continuée sur une existence toujours présente, et ne cherche pas à constituer le réel, mais



seulement à le décrire. Ce problème des relations de la littérature et de la métaphysique, qui se pose à propos des œuvres littéraires de Sartre, se pose de la même manière à propos de celles de Simone de Beauvoir, et vous me permettrez, avant d'analyser les romans et les drames de l'un et de l'autre, d'exposer ici les vues de la romancière sur ce problème, ce qui d'ailleurs aidera à mieux comprendre le sens de ces deux œuvres.

Après avoir noté que, dans sa jeunesse, elle se sentait écartelée en découvrant dans les romans un monde concret, temporel, contingent, tandis que les traités de philosophie l'emportaient par-delà les apparences terrestres dans la sérénité d'un monde intemporel, Simone de Beauvoir dit que certains romanciers modernes ont cherché à abattre les barrières que le monde a toujours élevées entre la littérature et la philosophie. Alors que la philosophie traditionnelle livrait au lecteur une reconstruction intellectuelle de l'expérience, et que le romancier cherchait à décrire cette même expérience sur le plan imaginaire, l'auteur des *Bouches inutiles* nous dit qu'il est possible d'exprimer dans un roman vivant cette expérience unique en mariant le monde de la conscience à celui des phénomènes sensibles, comme l'ont prouvé, par exemple, un Dostoïewsky ou un Kafka. De même que le romancier peut montrer l'homme jaloux, avare, poltron, orgueilleux ou luxurieux, — le roman est alors psychologique ou moral, — il peut également le montrer dans sa « dimension métaphysique: angoisse, révolte, volonté de puissance, crainte de la mort, fuite, soif d'absolu ». — le roman est alors métaphysique ou ontologique. Tous les êtres ne vivent pas sur le même plan et, si la passion amoureuse ou la passion des biens de ce monde peuvent faire naître des drames que le roman peut évoquer, l'angoisse d'un homme qui cherche le sens de la vie, qui cherche à conquérir sa liberté, est aussi un drame vivant, vécu, dont le romancier peut faire l'objet de son œuvre. La métaphysique existentialiste est moins un système qu'une aventure de l'esprit qui découvre sa condition dans le monde, et Simone de Beauvoir nous dit qu'elle ne veut pas faire de la métaphysique comme en font les professeurs, mais être métaphysique, c'est-à-dire « se poser dans sa totalité en face de la totalité du monde », car « l'homme est toujours engagé tout entier dans le monde tout entier ». Les romans existentialistes ne sont donc pas des exploitations littéraires de notions d'abord établies sur le plan métaphysique ou intellectuel, mais la manifestation d'un « as-



pect de l'expérience métaphysique qui ne peut se manifester autrement : son caractère singulier, subjectif, dramatique ». Cette position me paraît parfaitement légitime et justifiée d'ailleurs par l'œuvre de Sartre et de Simone de Beauvoir, pourvu qu'elle ne nie pas la légitimité du roman psychologique, du roman poétique ou du roman théologique qui, eux aussi, expriment des expériences humaines. Il suffit que le romancier soit assez maître de son art pour ne pas tomber dans le didactisme et pour évoquer d'une manière sensible et vivante les expériences vécues d'un homme qui se débat dans son existence quotidienne contre les problèmes fondamentaux dont la solution oriente toute une vie. Le roman existentialiste contemporain est véritablement vivant parce qu'il fait vivre devant nous des êtres de chair et de sang, qui cherchent leur âme au milieu d'un monde pourri dont les objets, les événements et *les autres* posent à leur conscience des problèmes qu'ils sentent, pensent et vivent à la fois.

Jean-Paul Sartre est incontestablement le plus grand romancier et dramaturge que sa génération ait encore révélé, non seulement à cause de ses dons littéraires qui sont très grands — mais d'autres en ont d'égaux, — mais parce qu'il a su créer un univers d'une intensité remarquable, où se retrouvent partout ses idées, ses sensations et ses obsessions, ce qui donne à son œuvre un accent de vérité indéniable et en fait une sorte de bloc solide et homogène. On sent que toute cette œuvre a été écrite sous le poids de la nécessité et que Sartre ne pouvait pas ne pas écrire cette œuvre et ne pouvait pas l'écrire autre qu'elle est; on ne trouvera dans toute cette œuvre imposante aucun jeu littéraire, l'auteur écrivant sous l'impérieux besoin de se délivrer de ses obsessions, d'extérioriser sa vision du monde. Cette œuvre dans laquelle l'auteur est tout entier engagé est de celles qui nous obligent à prendre position devant elles, parce qu'elles ne sont pas un pur divertissement ou un amusant exercice, mais remettent en question toutes nos valeurs, nous proposent une conception de la vie qu'il nous faut admettre ou rejeter. Cette impression de nécessité s'imposait à nous dès *la Nausée* et jusqu'à ses dernières œuvres, Jean-Paul Sartre est resté fidèle à lui même. L'absurdité d'une existence contingente vouée à la mort et dont nous devons tirer notre parti, ce sentiment de superfluité que nous éprouvons en prenant conscience de notre impuissance dans ce monde qui nous écrase, cette horreur que nous ressentons de posséder un corps si embarrassant et qui contraint



l'homme à des actes répugnants : telle est *la Nausée*, dont le héros se sent « de trop pour l'éternité ». *Le Mur*, recueil de nouvelles où se retrouvent les mêmes obsessions, nous fait éprouver avec l'auteur que le refuge dans le rêve et le suicide ne sont pas des solutions au problème de l'existence humaine. La même atmosphère désespérée se retrouve dans *Huis clos*, tragédie d'une intensité dramatique et d'une concision qui en font un chef-d'œuvre authentique, où chacun des trois personnages trouve son châtiment dans les autres — « L'enfer, c'est les autres », nous dit l'auteur — qu'ils ont fait souffrir par leur lâcheté, leur luxure ou leur crime. Dépourvu de tout sens du péché, ce monde trouve son châtiment dans sa faute même et la tragédie donne une impression terrible de justice immanente. L'homme est-il donc acculé à une impasse, n'y a-t-il pas une valeur qui donne à l'existence son prix ? Jean-Paul Sartre tente d'échapper au désespoir en posant la liberté humaine qui peut réaliser l'absolu dès ici-bas et c'est cette liberté authentique que *les Mouches*, *les Chemins de la liberté* et *Morts sans sépulture* ont pour objet de nous révéler au milieu de ses contre-façons. Les deux fausses libertés sont incarnées dans les deux premiers romans de la suite des *Chemins de la liberté*, qui nous montrent, au milieu d'autres personnages, le professeur Mathieu Delarue qui jouit de cette fausse liberté qui consiste à n'être engagé à l'égard de personne, à être toujours disponible, indifférent, et le militant Brunet qui ne s'engage que pour entrer dans des cadres, adhérer à un programme d'action déterminée qui le prive de sa liberté. Au moment où s'achève *le Sursis*, le deuxième roman de cette suite, Mathieu est, comme Oreste au début des *Mouches*, libéré de son passé, sans lien aucun, et a découvert cette liberté qu'il cherchait depuis si longtemps : « Cette liberté, je l'ai cherchée bien loin, se dit-il un jour sur le Pont-Neuf ; elle était si proche que je ne pouvais la voir, que je ne peux pas la toucher, elle n'était que moi. Je suis ma liberté. » C'est par la liberté qu'il pourra échapper à l'existence absurde dans laquelle l'Antoine Roquentin de *la Nausée* était enlgué. *Les Mouches* et *Morts sans sépulture* nous permettent vraisemblablement d'entrevoir la suite de l'expérience de Mathieu ; nous y voyons Oreste d'une part et un groupe de résistants d'autre part, s'engager dans le monde, accepter le poids de toutes les responsabilités humaines, élargir leur conscience et leur volonté à la largeur du monde, et trouver un amer bonheur dans la réalisation du moindre mal possible au sein de l'absurde condition



humaine. Il est vraisemblable que le dernier tome des *Chemins de la liberté* nous montrera Mathieu s'engageant à l'égard de tous *les autres* en préservant toutefois sa liberté individuelle et en conservant sa lucidité au milieu de la nuit où les hommes souffrent de leurs propres sordidités et de celles des autres, au sein de cet enfer auquel ils ne peuvent échapper.

Jusqu'ici les personnages de Sartre n'ont pas découvert leur véritable liberté parce qu'ils n'ont pas découvert celle des autres, parce qu'ils n'ont pas considéré les autres autrement que comme des choses que l'on utilise, parce qu'ils n'ont pas compris qu'ils sont avec tous les autres engagés dans une vaste entreprise commune où chacun a un rôle à jouer pour conjurer les dangers qui menacent la condition humaine. Comme l'annonce la conclusion de *l'Être et le Néant* et comme l'indiquent *les Mouches* et *Morts sans sépulture*, l'auteur cherche à créer un humanisme athée, terrestre, dont la pierre angulaire serait la liberté absolue s'épanouissant en amour de tous les hommes condamnés à une existence sans issue. Ce qui est absent jusqu'ici de l'œuvre de Sartre, ce qui la rend si angoissante et si désespérante, c'est l'absence du pur visage de l'amour; ses personnages principaux ne réussissent pas à sortir d'eux-mêmes, ils sont englués dans leurs passions dévorantes, esclaves de leur luxure, de leur égoïsme ou de leur cupidité. Appliquant au roman la méthode de la phénoménologie qui consiste à décrire, à voir faire et sentir et non à interpréter, Jean-Paul Sartre a conservé partout dans son œuvre la plus entière objectivité, la plus absolue impassibilité devant les horreurs physiques et morales de ses personnages hantés par la chair, dégoûtés de vivre, ayant la nausée devant leur corps, la nature et la société. Il est évident toutefois que l'auteur n'a pu écrire une telle œuvre que pour se libérer de ses obsessions, se décharger de cet immense dégoût que la vie lui inspire. Il serait donc injuste de considérer cette œuvre comme l'expression adéquate de la conception sartrienne de la vie, l'auteur prétendant nous révéler dans ses œuvres prochaines l'endroit de l'envers que nous ont offert ses premières œuvres. Ce que je redoute, c'est que l'auteur ne puisse atteindre dans la suite de son œuvre à ce ton de vérité et de sincérité qui donne à ses œuvres accomplies leur densité et leur puissance, c'est que la fin des *Chemins de la liberté* apparaisse davantage comme une construction de l'esprit que comme l'expression d'une expérience vécue. L'auteur a manifesté une telle aisance dans l'évocation d'un monde



universellement pourri qu'il pourrait bien ne pas réussir à en sortir autrement que par un système conceptuel. De toute manière, il est évident que la première partie de l'œuvre de Sartre est née du besoin qu'avait l'auteur de se délivrer de cette nausée que le monde lui inspire et que cette peinture d'un monde sordide ne nous est pas proposée comme une image complète de ce qu'est la condition humaine, mais seulement comme celle de la misère dans laquelle l'homme s'engluie lorsqu'il renonce à la grandeur, ce qui donne une portée morale à une œuvre profondément sordide. Si l'auteur avait mis aux prises les forces du bien et celles du mal agissant simultanément dans le monde humain, son œuvre aurait eu une plus grande profondeur, un caractère plus tragique et une vérité plus large. Quoi qu'il en soit, Jean-Paul Sartre s'est révélé jusqu'ici le plus puissant et le plus lucide témoin d'un monde en perdition, d'une humanité menacée de pourrir dans son goût de la sensualité animale, sa complaisance dans tout ce qui satisfait ses appétits périssables et sa peur devant la vie héroïque. Si *les Mouches* et *Morts sans sépulture* indiquent nettement la naissance d'une morale toute naturelle et purement terrestre qui n'est pas dépourvue d'une âpre grandeur, *la Nausée*, *le Mur* et ce que nous connaissons des *Chemins de la liberté* nous laissent, avec un profond désespoir, un goût de mort dans la bouche et la hantise du néant auquel est irrémédiablement vouée une humanité qui, à la suite de Nietzsche, a proclamé la mort de Dieu et n'a pu trouver en elle-même le chemin du salut. Cette condition humaine est un baignoire auquel l'humanité est condamnée à perpétuité et dans lequel Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir et, nous le verrons, Albert Camus, naturalisant la communion des saints, cherchent à créer une sorte de communion des maudits de la terre. C'est ce que cherche aussi un Roger Caillois dans *la Communion des forts*, et c'est cette tragique tentative de constituer un humanisme sans Dieu qui a inspiré au Père de Lubac un beau et grand livre: *le Drame de l'humanisme athée*.

L'œuvre de Simone de Beauvoir révèle des postulats identiques, fait vivre à ses personnages des expériences analogues, mais ne trahit pas des obsessions aussi fortes que celles de Sartre. « Cette présence ou cette absence au fond du ciel ne concerne pas l'homme », a-t-elle écrit, et une vie humaine n'est à ses yeux qu'une « absurdité responsable d'elle-même » et viciée par une pourriture congénitale. Si sa vision du monde n'est pas moins désespérée que celle de l'auteur de *la*



*Nausée*, elle est toutefois moins amère parce qu'on n'y trouve pas à un même degré la hantise de la luxure, de la cupidité et de la vilénie, et aussi parce que son style est plus lumineux et plus net que le style pâteux et gluant de Sartre. Il y a aussi chez Simone de Beauvoir une certaine mélancolie qui adoucit ses pages les plus tristes, alors que Sartre restait toujours impassible, même devant les spectacles les plus répugnants. De *l'Invitée* aux *Bouches inutiles*, il y a une évolution qui rappelle celle de Sartre de *la Nausée* aux *Morts sans sépulture*, et qui exprime le même besoin de découvrir au milieu de l'existence absurde la liberté engageante. Dans *l'Invitée*, nous voyons un couple heureux accepter l'intimité d'une jeune fille, d'une invitée et l'on sait combien les romanciers ont exploité ce thème de l'éternel triangle. Mais Simone de Beauvoir l'a entièrement renouvelé ici en insérant dans le drame sentimental ce qu'elle appelle une « dimension métaphysique ». Jouissant jusque là d'un bonheur sans mélange, la femme découvre, en présence de l'invitée, l'existence d'une autre conscience qui, toujours présente pour la juger, menace sa liberté, dont elle prend alors conscience en refusant de se laisser réduire à l'image que l'invitée se fait d'elle. Le roman, qui ne se dénoue pas, est la description de cette expérience de la double découverte de la conscience d'autrui et de la liberté personnelle.

Un deuxième roman, *le Sang des autres*, écrit une expérience qui est l'envers de la première: alors que l'héroïne de *l'Invitée* découvrait sa liberté menacée par la conscience de l'autre, le héros du *Sang des autres* découvre qu'il est lui-même une menace pour la liberté des autres, est obsédé par la sensation que ses actes et ses abstentions ont nécessairement des répercussions dans la conscience d'autrui et limitent la liberté des autres. Vivant sous l'occupation nazie, il constate: « J'ai appris dans cette guerre que le sang qu'on épargne est aussi inexpiable que le sang qu'on fait verser. » Il n'y a donc pas d'inaction possible — agir ou ne pas agir ne sont que deux manières d'agir — et l'homme est inéluctablement engagé, responsable d'autrui. C'est cette même expérience de la découverte de la condition essentiellement engagée de l'homme qui est évoquée dans *les Bouches inutiles*, drame en deux actes et huit tableaux, où l'auteur manifeste, comme dans ses romans, une maîtrise remarquable de l'art du dialogue, en même temps que de profondes préoccupations morales. Le drame est ici à la fois personnel, politique et métaphysique, les trois plans se superposant



dans la conscience de Jean-Pierre, le héros de ce drame historique.

Dans une ville flamande assiégée au secours de laquelle le roi de France ne peut venir avant quelques mois, les vivres diminuent et, afin de pouvoir tenir jusqu'à l'arrivée du libérateur, le conseil songe à sacrifier « les bouches inutiles », c'est-à-dire les femmes, les vieillards et les enfants. Cette décision va être prise lorsqu'un citoyen qui, jusque là, avait toujours refusé de s'engager pour ne pas aliéner sa liberté, refusant d'épouser sa maîtresse enceinte et d'accepter la charge de préfet aux vivres, intervient et proteste que « si un seul homme peut être regardé comme un déchet, cent mille hommes ne sont qu'un tas d'ordures ». Le conseil se rallie à lui et décrète alors une sortie générale à laquelle prendront part, avec les hommes, les femmes, les vieillards et les enfants; de cette manière, il n'y a plus de bouches inutiles, personne n'est sacrifié, mais tous peuvent être solidaires les uns des autres; s'aimer, c'est lutter ensemble. *Les Bouches inutiles* est, on le voit, un sujet profondément dramatique et pose sur le plan existentiel le problème éternel de la fin et des moyens. Comme celui des romans, le dialogue est parfois trop abstrait et les personnages reprennent trop souvent à leur compte les idées que l'auteur avait exposées dans *Pyrhus et Cinéas*, un essai remarquable sur le problème de l'action et de la liberté qui est central dans l'œuvre de Simone de Beauvoir, comme dans celle de Sartre, la condition humaine conservant, chez elle comme chez lui, son ambiguïté fondamentale, son absurdité essentielle, et l'homme ne pouvant trouver sa grandeur propre que dans la préservation et l'exploitation de sa liberté et de celle de tous les autres, quels que puissent être les résultats, heureux ou malheureux, de son action libre. Ayant nié Dieu et toute valeur objective extérieure à l'homme, Simone de Beauvoir ne peut trouver à l'activité humaine d'autre fin qu'immanente et cherche à dépasser l'absurdité de l'existence en exaltant, comme Sartre, la liberté créatrice de l'homme, dans laquelle elle voit la seule ressource possible contre l'asservissement de l'individu à tout ce qui n'est pas lui. L'homme est la fin de l'homme ou, comme dit Francis Ponge, « l'homme est l'avenir de l'homme ». Si elle n'a pas l'ampleur et la densité de celle de Sartre, l'œuvre de Simone de Beauvoir est une des plus imposantes de la jeune génération et une de celles qui posent à la conscience humaine les plus graves problèmes.

On trouve chez Albert Camus, malgré des positions philosophiques différentes, la même expérience de l'absurdité de l'existence, le même



refus de Dieu et des valeurs objectives, le même désir d'étreindre dans son ambiguïté la condition humaine, la même tentative de découvrir à l'homme des raisons de vivre et de le libérer du désespoir au sein d'un univers qui lui est ennemi, et aussi le même recours à la phénoménologie pour découvrir et exprimer la réalité humaine. Comme Jean-Paul Sartre, Albert Camus s'est exprimé par le quadruple truchement de l'essai, du roman, du théâtre et du journalisme; s'il s'est imposé à l'attention de la France entière comme un des meilleurs journalistes de notre temps et s'il a connu avec *Caligula* un des plus grands succès dramatiques des dernières années, Camus n'a pas atteint avec *le Mythe de Sisyphe* et *l'Étranger* à la même ampleur que Jean-Paul Sartre dans *l'Être et le Néant* et *les Chemins de la liberté*. Son œuvre est toutefois une des plus représentatives de notre temps et nous présente une somme d'expériences humaines qui posent des problèmes de valeurs devant lesquels nous devons prendre position.

Les premiers recueils d'Albert Camus nous révélaient un méditerranéen qui cherchait à étreindre à la fois *l'Envers et l'endroit* du monde, se refusant à choisir entre les divers plaisirs offerts à ses sens, et qui célébrait les *Noces* de l'homme et de la terre. Camus affirmait vouloir étreindre dans toute sa complexité le monde périssable, ne vivre que « près des corps et par le corps », ne pas chercher d'autres vérités que celles qu'il peut toucher de la main et, conscient de l'absurdité de l'existence, vouloir conserver jusqu'à la fin sa lucidité et son goût de vivre. Dans *le Mythe de Sisyphe*, il a voulu non pas nous proposer comme Sartre une philosophie de l'absurde, mais simplement décrire une sensibilité absurde qu'il trouve éparse dans le siècle et chercher à tirer toutes les conséquences logiques de cette attitude sans tenter d'en sortir ni par l'évasion ni par le suicide. Il ne s'agit pas ici de dépasser l'absurdité en découvrant une valeur qui donne un sens à la vie, mais bien d'illustrer par des exemples le comportement de l'homme qui accepte l'absurdité de l'existence et s'y établit à demeure. Camus nous dit toutefois que ses exemples ne sont pas nécessairement des modèles à suivre et qu'il n'a voulu que décrire, « à l'état pur, un mal de l'esprit »; il ajoute que le point de vue qu'il a adopté ici n'épuise pas les sujets qu'il aborde et il serait donc illégitime de considérer cet essai comme une exposition complète de la conception que l'auteur se fait de l'existence humaine. Albert Camus a atteint toutefois à un tel degré de vérité et de sincérité dans ses descriptions de sensibilités absurdes qu'il



faut voir dans son essai, ses tragédies et son roman l'expression d'expériences personnelles. Comme celle de Sartre et celle de Simone de Beauvoir, l'œuvre d'Albert Camus est profondément accordée à la sensibilité d'un temps fécond en horreurs et en bassesses.

« Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux, affirme l'auteur du *Mythe de Sisyphe*: c'est le suicide. Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie. Le reste, si le monde a trois dimensions, si l'esprit a neuf ou douze catégories, vient ensuite. » Le sens de la vie est donc la préoccupation fondamentale d'Albert Camus et cela donne aux expériences qu'il nous décrit une réelle gravité. Jusqu'ici les philosophes ont toujours cherché à répondre oui ou non à cette question et légitimer leur réponse par des arguments logiques; l'originalité de Camus consiste à rejeter le oui et le non et à faire la part de ceux qui, sans conclure, interrogent toujours. Il voit dans l'attachement à la vie quelque chose de plus fort que toutes les misères et qui ne se justifie pas par l'intelligence. « Le jugement du corps vaut bien celui de l'esprit, dit-il, et le corps recule devant l'anéantissement. Nous prenons l'habitude de vivre avant de prendre celle de penser. Dans cette course qui nous précipite tous les jours un peu plus vers la mort, le corps garde toujours cette avance irréparable. » On voit que, s'il se distingue des existentialistes par certaines de ses idées, Camus se rapproche d'eux par sa tendance à ne considérer les problèmes qu'en termes d'existence concrète. Aux yeux de Camus, l'absurdité n'est pas tant dans le monde ou dans l'homme que dans leur relation: elle est le lien qui les scelle l'un à l'autre, et l'absurde résulte de la présence commune de l'homme et du monde. « L'absurde est essentiellement un divorce. Il n'est ni dans l'un ni dans l'autre des éléments comparés. Il naît de leur confrontation. » L'absurde est toutefois inéluctable, nul ne peut y échapper et le péché des existentialistes est aux yeux de Camus d'avoir tenté d'en sortir. Le chaos, le hasard, l'absurde existent et il s'agit pour l'homme d'en faire son royaume. Il n'y a pour y parvenir qu'une méthode, qui est de « s'obstiner », d'accepter pleinement cette vie qui n'a pas de sens. Il ne s'agit pas de vivre le mieux, mais le plus et le plus grand homme est celui qui a vécu le plus grand nombre d'expériences. Camus substitue une éthique de la quantité à l'éthique de la qualité traditionnelle. La faiblesse de cette pensée est de rester entièrement subjective et l'obstination ne saurait être une mé-



thode en elle-même, car il faut s'obstiner contre quelque chose et pour quelque chose. Mais Camus veut que l'homme s'obstine pour s'obstiner et c'est ici qu'il renouvelle *le Mythe de Sisyphe*.

« Les dieux avaient condamné Sisyphe à rouler sans cesse un rocher jusqu'au sommet d'une montagne d'où la pierre retombait par son propre poids. Ils avaient pensé avec quelque raison qu'il n'est pas de punition plus terrible que le travail inutile et sans espoir. » Ce supplice lui avait été mérité par son mépris des dieux, sa haine de la mort et sa passion pour la vie. Lorsqu'il voit la pierre dévaler vers la plaine d'où il faudra la remonter vers les sommets, Sisyphe prend conscience de la vanité de ses efforts et c'est à cette minute tragique qu'il intéresse Camus; il lui faudra à son tour descendre vers la plaine, retrouver son fardeau et remonter vers les sommets. « Sisyphe, nous dit Camus, enseigne la fidélité supérieure qui nie les dieux et soulève les rochers. » Cette lutte contre son destin suffit à remplir un cœur d'homme et Camus termine son essai en nous disant qu'il faut « imaginer Sisyphe heureux. » Ici encore nous retrouvons une laïcisation de la foi qui soulève les montagnes et le baigne qu'est la vie aux yeux de Sartre; mais alors que ce dernier nous proposait de dépasser l'absurdité par la liberté, Camus nous invite à nous satisfaire de notre condition absurde, de l'accepter aveuglément. Si quantité de grands esprits ont eu le sentiment de l'absurde, qui est inéluctable, leur grandeur a consisté précisément à dépasser l'absurdité pour trouver un ordre qui, satisfaisant le besoin d'unité de l'esprit, donne à l'homme une ou des raisons de vivre. L'attitude de Camus est, en définitive, une démission de l'esprit.

*L'Étranger* n'est pas un roman à thèse, mais il illustre le sentiment de l'absurde décrit dans *le Mythe de Sisyphe*. C'est l'histoire d'un médiocre employé qui perd sa mère, en reste insensible, commence le lendemain une liaison irrégulière, n'aime pas sa maîtresse mais est prêt à l'épouser si elle le désire, n'est pas intéressé à aller à Paris mais s'y rendra si son patron le veut, tue un Arabe dans un moment d'égarément sous le soleil troublant d'Afrique et est condamné à mort à la suite d'un procès où l'avocat de la République base son plaidoyer sur la conduite indigne du criminel au lendemain de la mort de sa mère et sur une lettre qu'il a écrite à la sœur de la victime au nom d'un autre qui lui avait demandé de la menacer si elle ne revenait pas à lui. Tout le roman est la description objective, froide, de la vie médiocre de cet employé, de son procès et des mois vécus en prison. Partout est pré-



sent un sentiment obsédant d'absurdité, de hasard, d'indifférence, que contribue à augmenter la discontinuité de sa composition. Albert Camus n'a cependant pas réussi à créer un personnage vivant et l'œuvre n'est ni émouvante, ni convaincante, ce qui n'est d'ailleurs pas l'intention de l'auteur qui, en vertu de sa méthode et de sa théorie, ne peut chercher autre chose que décrire, faire voir et sentir. *L'Étranger* est, comparativement aux romans de Sartre et de Simone de Beauvoir, un échec; mais on y retrouve, avec des thèmes communs, la glorification de l'absurde, le spectacle d'une humanité sordide, et cette absence de pudeur en face de la bassesse humaine qui est un trait caractéristique du roman de notre époque. Le roman de Camus est un témoignage intéressant sur la misère d'un monde sans Dieu, d'une humanité sans idéal, d'une vie complaisante pour tout ce qui est mortel en nous.

Son théâtre est nettement supérieur, ses personnages sont chargés de tragédie, tandis que *L'Étranger* ne nous offrait que le spectacle déroutant d'un médiocre indifférent à tout. *Le Malentendu*, drame sombre chargé de haine et de crimes, nous montre que la haine divise et que le crime détruit celui qui le commet comme celui qui en est la victime. Ce drame est comme *Huis clos* un enfer et le style en est si concis, le dialogue si dense, l'action si serrée qu'il atteint à la même puissance dramatique que le chef-d'œuvre de Sartre. La puissance d'émotion de cette tragédie est accrue du fait que les spectateurs comprennent tout du malentendu qui fera du fils la victime de sa mère et de sa sœur, alors que le fils ignore totalement le destin qui l'attend. Il y a ici un dédoublement du sens du dialogue pour le spectateur et pour le personnage qui est le résultat d'un grand art.

*Caligula* n'est pas moins sombre que le *Malentendu*, mais cette deuxième tragédie de Camus est à la fois plus spectaculaire et plus lourde de sens. Caligula est l'incarnation du pouvoir absolu mis au service d'une liberté sans limites; sachant que les hommes ne sont pas heureux et qu'ils meurent, ce qui lui paraît inconciliable avec sa logique, l'empereur décide de mettre fin à ce mensonge de chaque instant qu'est la vie de ses sujets et de faire vivre ces derniers dans la vérité et le bonheur, c'est-à-dire de les supprimer. Puisque la vie est injuste, il pousse la justice à sa limite extrême: les hommes sont toujours libres aux dépens de quelqu'un, c'est pourquoi il décide de les anéantir. Mais c'est lui qui sera assassiné, car il n'y a pas de logique absolue et les patriciens se voient obligés de faire disparaître l'empereur pour que



les hommes puissent continuer à vivre leur vie absurde à laquelle ils refusent de renoncer, ce qui nous ramène au *Mythe de Sisyphe*. L'absurdité de l'existence, son ambiguïté congénitale sont des constantes pour Camus qui, comme Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, est le témoin d'une époque qui a vu des hommes mourir de faim dans un monde d'abondance, un conquérant cruel disposer de la vie de millions d'individus, des héros fusillés à cause du courage qu'ils avaient manifesté en luttant pour la libération d'un pays conquis. S'ils nous donnent une image inadéquate de la vie humaine, ces trois grands écrivains français de la jeune génération nous révèlent, en même temps que le désespoir d'un monde athée, les conditions absurdes dans lesquelles leurs compatriotes ont eu à vivre au cours des années noires. S'ils ne sont pas des maîtres à suivre, ils sont des témoins lucides et émouvants d'une époque qui cherche la lumière du sein des ténèbres qui enveloppent le monde traqué par les puissances de mort les plus grandes qui aient jamais menacé l'avenir de l'humanité civilisée. Si le succès de ces écrivains révèle que notre époque se complaît volontiers dans les évocations d'une humanité pourrie, il révèle encore qu'un public de plus en plus large s'intéresse aux problèmes les plus graves que pose à l'esprit la destinée humaine.

Francis Ponge, d'autre part, réagissant contre le goût des idées et des théories, accorde toute son attention aux choses, et aux choses les plus humbles. Dans *le Parti pris des choses*, un recueil de proses étonnantes, il décrit avec minutie les objets les plus familiers auxquels nous ne portons toutefois à peu près jamais attention. Ses sujets sont la bougie ou la cigarette, le pain ou l'orange, le papillon ou la crevette, la pluie ou l'arbre, l'huître ou le galet. Il ne décrit toutefois pas les choses par l'extérieur seulement; on dirait qu'il les respire, les flaire, les rumine, pour en saisir le sens. Il ne s'agit toutefois pas ici d'un sens abstrait; comme Sartre, Ponge est matérialiste et au lieu de s'efforcer à sortir des choses, à les spiritualiser ou les humaniser, il pénètre en elles, se réfugie en elles. Il possède le don du raccourci et évite tout cliché; il renouvelle véritablement notre vision des choses en quelques paragraphes qui nous en révèlent tous les aspects. Pour vous donner une idée de ces proses remarquables, permettez-moi de vous citer deux brefs passages sur l'eau et la pluie, qui ont le mérite d'illustrer l'art de Ponge en même temps que de souligner son goût pour tout ce qui rampe, colle à la terre, obéit à la loi de la gravité. « Elle est blanche



et brillante, informe et fraîche, passive et obstinée dans son seul vice: contournant, transperçant, érodant, filtrant. A l'intérieur d'elle-même ce vice aussi joue: elle s'effondra sans cesse, renonce à chaque instant à toute forme, ne tend qu'à s'humilier, se couche à plat ventre sur le sol, quasi cadavre, comme les moines de certains ordres. Toujours plus bas: telle semble être sa devise: le contraire d'excelsior. » Telle est bien l'eau; et voici la pluie: « Selon la surface entière d'un petit toit de zinc que ce regard surplombe, elle ruisselle en nappe très mince, moirée à cause des courants très variés par les imperceptibles ondulations et bosses de la couverture. De la gouttière attenante où elle coule avec la contention d'un ruisseau creux sans grande pente, elle choit tout à coup en un filet parfaitement vertical, assez grossièrement tressé, jusqu'au sol où elle se brise et rejaillit en aiguillettes brillantes. »

Le projet de Ponge est donc la réhabilitation des choses que les théories ou le langage cachent trop souvent en prétendant les faire connaître. On pourrait appliquer à ces proses ce qu'il dit des escargots: « Saints, ils font œuvre d'art de leur vie, — œuvre d'art de leur perfectionnement. Leur sécrétion même se produit de telle manière qu'elle se meut en forme. Rien d'extérieur à eux, à leur nécessité, à leur besoin n'est leur œuvre. Rien de disproportionné — d'autre part — à leur être physique. Rien qui ne lui soit nécessaire, obligatoire. » C'est à la manière de l'escargot que Francis Ponge a secrété ses proses qui, si elles sont des réussites de précision et de style, ne nous élèvent jamais au-dessus de la matérialité des choses, qui constituent l'habitat naturel de l'homme.

L'existentialisme et la phénoménologie ne sont toutefois pas les seules tendances qui se distinguent dans la jeune génération française et tous les écrivains ne sont pas matérialistes et désespérés. Si un Georges Bataille s'est fait, lui aussi, dans un essai pathétique, *l'Expérience intérieure*, le théoricien de l'humanisme athée et si un Maurice Blanchot a cherché à élucider l'absurdité et l'ambiguïté qu'il découvre dans le langage humain; un Père de Lubac a, dans *Proudhon et le christianisme* et dans *le Drame de l'humanisme athée*, analysé du point de vue chrétien, avec une pénétration et une charité remarquables, ce mouvement philosophique et social qui va de Proudhon à Nietzsche et qui cherche en vain à constituer une théorie du salut humain basé sur les seules valeurs terrestres; un Brice Parain a, dans un essai sur la nature et les fonctions du langage et dans un roman, *la Mort de*



Jean Madec, élucidé et résolu les antinomies que Blanchot n'a pas réussi à surmonter, en rattachant le problème de la parole à ceux du silence et de la liberté; un Luc Estang a évoqué dans *le Passage du Seigneur*, un des livres les plus humains et les plus émouvants des dernières années, la découverte qu'il a faite de la foi, de l'espérance et de la charité, au milieu du même monde pourri et désespérant dont nous trouvons une image si pathétique dans les œuvres existentialistes. Le dialogue existentialiste s'est enfin poursuivi entre Sartre et un grand écrivain et philosophe de la génération précédente, Gabriel Marcel qui, parti des mêmes expériences que les existentialistes athées, travaille depuis un quart de siècle à constituer un existentialisme chrétien dont la foi, l'espérance et la charité constituent la pierre angulaire, l'Incarnation étant considérée comme la réalité fondamentale de la condition humaine. Avant de revenir à la littérature créatrice, il faut signaler encore *les Sandales d'Empédocle* de Claude-Edmonde Magny, qui est probablement l'ouvrage de critique le plus important des dernières années et qui étudie avec une pénétration peu commune des œuvres aussi difficiles que celles de Kafka et de Sartre, cherchant dans une œuvre non pas des qualités de style ou des idées à comparer à des critères absolus, mais l'expression d'un drame intérieur, d'une vie spirituelle qui se crée ses propres moyens d'expression. Au nombre des jeunes critiques qui s'imposent encore à notre attention, il faut mentionner Claude Mauriac, qui à la suite du pénétrant essai qu'il a consacré avant la guerre à un écrivain extraordinaire dont nous n'entendons plus parler: Marcel Jouhandeau, a étudié d'une façon toute personnelle les œuvres de Balzac, de Malraux et de Cocteau; Gaétan Picon, auteur d'un essai remarquable sur Bernanos et de chroniques supérieures sur les écrivains représentatifs de notre temps; et Bertrand d'Astorg qui, dans son *Introduction au monde de la terreur*, a indiqué comment Sade, Blake et Saint-Just ont été des précurseurs de la sensibilité tourmentée de notre temps.

De même que Patrice de la Tour du Pin perpétue la tradition du rêve alors que Pierre Emmanuel engage la poésie dans toutes les horreurs de notre temps, Elsa Triolet a conservé le goût de la légende au milieu d'une époque riche en expériences brutales. Alors que son mari Louis Aragon s'est révélé avec *les Voyageurs de l'Impériale* et *Aurélien*, un des plus grands romanciers de Paris dont il a évoqué la poésie en racontant l'histoire d'un couple qui aspire à un amour qui reste inac-



cessible, Elsa Triolet a évoqué, elle aussi, dans ses nouvelles et ses romans cette société légère et charmante de l'entre-deux-guerres qu'un conflit sanglant est venu distraire de son rêve. Dans ses nouvelles, *Mille regrets*, *le Premier accroc coûte 200 francs*, Elsa Triolet a mêlé à des nouvelles qui s'inspirent de l'héroïsme de la résistance, des récits qui ressuscitent des êtres jouisseurs, désœuvrés de l'entre-deux-guerres, que mine l'ennui de vivre et qui promènent de ville en ville et de pays en pays leur désœuvrement. Dans *le Cheval Blanc*, qui est une sorte de conte merveilleux, Elsa Triolet a raconté dans un style facile, avec une pointe d'ironie et de tendresse, la vie d'un éternel jeune homme dont la beauté fait succomber toutes les femmes, dont la vie n'est qu'un sport, un perpétuel divertissement, et qui deviendra subitement un héros et mourra courageusement pour la patrie attaquée. Autour de ce héros de roman, l'auteur a, comme au cinéma, multiplié les tableaux de la vie facile de l'entre-deux-guerres. *Personne ne m'aime* n'est pas sans analogie avec *le Cheval Blanc* et réunit tous les thèmes de l'auteur en les approfondissant davantage. Une femme a souffert toute sa vie de ne pas être aimée comme elle l'eût désiré par les hommes de son choix et se suicide de désespoir, ne pouvant supporter de n'être aimée par personne. Son amie intime et son amant se révèlent héroïques sous l'occupation en participant à la résistance et, voulant rester fidèles à l'idéal de l'héroïne, ne voient que dans l'amour de tous les Français la possibilité de vaincre l'envahisseur. Tous les récits et romans d'Elsa Triolet nous proposent l'antithèse d'un monde qui ne vit que pour les plaisirs et d'un autre où les hommes, acceptant leurs responsabilités, trouvent leur grandeur dans la solidarité et l'amour. Comme celle des existentialistes, mais d'une autre manière, l'œuvre d'Elsa Triolet est inspirée par les contradictions de notre époque et révèle, mais sur un ton léger, le besoin de sortir d'un monde pourri et de trouver à l'homme des raisons de vivre.

La littérature inspirée par la résistance est plus qu'abondante, mais cette aventure nationale n'a peut-être pas inspiré de plus grand livre que *le Sacrifice du matin* du général Guillaïn de Bénouville, prisonnier puis héros de la résistance, dont le grand roman respire du début à la fin l'héroïsme physique et moral le plus authentique, la générosité de cœur et d'esprit la plus admirable, et la foi profonde et infrangible en l'avenir de la civilisation et en la dignité de l'homme. Cette somme de toutes les expériences de la résistance dépasse les plans politique,



militaire et national pour atteindre au plan supérieur de la grandeur personnelle qui est, en même temps que la victoire des armes, la préoccupation fondamentale de son héros. Il y a dans *le Sacrifice du matin* un ton de générosité et de gravité qui nous rendait si cher le grand Saint Exupéry, et Guillain de Bénouville se révèle avec ce roman un des romanciers catholiques les plus puissants de la jeune génération.

Il est également un grand nombre de jeunes romanciers qui cherchent à renouveler, en dehors des préoccupations nées du conflit sanglant dont nous sortons, des sujets éternels de la littérature universelle. Au nombre des réussites littéraires les plus remarquables des dernières années, il faut mentionner *les Amitiés particulières* de Roger Peyrefitte, un roman d'analyse qui évoque le drame de l'adolescence, cette époque troublée où l'homme, n'ayant pas encore perdu son innocence, découvre les graves mystères de la vie. Par la clarté de l'écriture et l'équilibre de la composition, ce roman s'inscrit dans la tradition classique qui va de madame de La Fayette à Jacques de Lacretelle et, grâce encore à l'harmonie intérieure qui est partout présente, ce roman est une des réussites artistiques les plus achevées des dernières années.

Julien Gracq, d'autre part, cherche à renouveler le roman romantique à la manière de Gérard de Nerval et de Villiers de l'Isle-Adam; ses personnages sont des êtres d'une beauté devant laquelle le jugement capitule, des êtres fabuleux qui errent dans les châteaux et au bord de la mer qui baigne les côtes de Bretagne; les paysages sont des états d'âme, adoucis toujours par une lumière diffuse qui laisse à la nature son mystère. Des amours subits et entiers, des pressentiments tragiques et le goût de la mort donnent encore à ces œuvres un caractère nettement romantique, avoué d'ailleurs par leur titre même: *Château d'Argol* et *le Beau ténébreux*. Tout est dans cet univers innervé à l'infini, en communication mystérieuse et les êtres aspirent à se laisser dissoudre dans le grand tout impénétrable et fascinant. Le mérite de Julien Gracq est de donner partout l'impression de la sincérité, ce qui sauve partiellement une œuvre qui repose trop sur des poncifs et des sentiments qui depuis plus d'un siècle ont été exploités à satiété. Un siècle et demi plus tard, Julien Gracq nous ramène à la Bretagne de Chateaubriand, mais le mal du siècle a beaucoup évolué depuis les premiers jours du romantisme, et cette œuvre laisse une impression d'irréalité et d'anachronisme à une époque où l'homme est tourmenté



davantage par les misères de sa condition et la volonté d'en sortir, que par les rêves ou les aspirations morbides d'un certain romantisme suranné.

La littérature est toujours aussi vivante et aussi complexe en France et ce tableau sommaire des tendances nouvelles que manifestent les œuvres les plus représentatives des dernières années établit nettement que la patrie de Jeanne d'Arc et de Montaigne, de Pascal et de Voltaire ne se laisse pas réduire à une mesure commune. Bien qu'il soit facile de découvrir dans presque toute la littérature récente des constantes, les écoles de pensée et d'écriture et les isolés restent aussi nombreux que toujours et conservent à la culture française de notre temps son caractère pluraliste traditionnel. Sur le plan religieux comme sur le plan philosophique, sur le plan social comme sur le plan politique, sur le plan esthétique comme sur le plan moral, la littérature française des années d'occupation et des deux dernières années de vie libre reste aussi irréductible que toujours à des valeurs uniques ou à une discipline commune. Il y a autant de différences sur tous ces plans entre Pierre Emmanuel et Michel Leiris, entre Jean-Paul Sartre et Guillaïn de Bénouville, entre Georges Bataille et le Père de Lubac, qu'il y en avait entre Ronsard et Corneille, entre Descartes et Bergson, ou entre Claudel et Valéry. A toutes les époques toutefois, un puissant mouvement nouveau a rallié quelques-uns des plus grands esprits de la France et, à la suite du réalisme, du symbolisme et du surréalisme, c'est l'existentialisme qui a opéré, ces dernières années, la fusion la plus dense et la plus étendue des forces vives de la jeune génération littéraire et philosophique en France. Ce mouvement ne peut être toutefois considéré comme une école littéraire au même sens que le romantisme ou le symbolisme; plus qu'une théorie esthétique, il est une attitude devant la vie, une conception du monde, un humanisme nouveau. Il n'a pas le monopole des désillusions engendrées par notre temps non plus que celui du sentiment de l'absurde, qui étaient déjà évidents dans l'œuvre d'un Malraux ou d'un Queneau, d'un Anouilh ou d'un Céline, et qui se retrouvent tant chez des écrivains catholiques comme Pierre Emmanuel ou Luc Estang, que chez des romanciers comme Elsa Triolet ou Albert Camus. Presque toute la littérature des dernières années a fait une consommation terrible d'horreurs et de sordidités, de violences et de bassesses, qu'une conscience lucide pouvait découvrir éparses dans le siècle; mais, si elle a été obsédée par cette misère



physique et morale de l'homme abandonné à son destin terrestre, elle s'y est moins complue qu'elle n'a cherché à la dépasser en découvrant des raisons de vivre au sein de cette condition humaine désespérante. Le travail, souvent invisible, accompli par la grâce dans les âmes a été moins aperçu, mais quelques œuvres importantes des dernières années nous laissent espérer que le christianisme inspirera encore dans l'après-guerre des écrivains qui assureront la relève de Péguy et de Bernanos. Quoi qu'il en soit, il nous faut reconnaître que, chrétiens ou athées, la plupart des écrivains les plus importants de la jeune génération sont profondément conscients du désespoir auquel est acculée une humanité qui a proclamé trop souvent la mort de Dieu, et de la nécessité de fonder, à la lumière des principes éternels ou des expériences récentes, un humanisme renouvelé qui tienne compte des conditions concrètes dans lesquelles l'humanité cherche son salut et le bonheur. De même que la grande époque classique a réalisé un équilibre humain harmonieux à la suite des années tourmentées de la Fronde, il faut espérer que, libérée des cauchemars qui bouleversent la conscience française si profondément marquée par les expériences de la défaite, de l'occupation et de la résistance, la génération qui monte atteindra à un équilibre nouveau qui, sans nier les forces maléfiques qui attirent l'homme vers sa perte, proposera à l'homme l'endroit et l'envers de son image à la fois et réalisera un humanisme authentique à la lumière duquel l'homme, conscient de sa condition charnelle, se découvrira une âme insatiable de foi, d'espérance et d'amour.

---

## INFLUENCES SUR LA FORMATION DE LAMARTINE

Roger DUHAMEL

*professeur à la Faculté des Lettres*

De tous les poètes romantiques, Lamartine est le plus profondément atteint par le message mennaisien. Tout le prépare à comprendre ce langage fervent et à y découvrir une signification conforme à ses aspirations plus ou moins conscientes. A ce rêveur qui cherche Dieu dans la nature et impatient d'un culte trop exigeant, Lamennais apporte comme une justification de sa rébellion intérieure. « Ce déisme, note André Rousseaux, qui est essentiellement un sentiment religieux de la nature, intense et diffus, est la vraie religion qui vit au fond du cœur de Lamartine. Il n'est qu'enveloppé, non chassé, selon la remarque de Lanson, par le catholicisme auquel Lamartine s'est converti entre 1820 et 1832. Parlons net: la dévotion de Lamartine est plus réelle devant un paysage que devant un tabernacle »<sup>1</sup>. Une telle religion, sans arêtes solides, demeure forcément dans la dépendance de la vie affective du sujet. Le bonheur pourra l'exalter jusqu'à l'adoration de Dieu, cependant que l'épreuve le rompra et le jettera dans les pires blasphèmes. Du 'sentimentalisme religieux, rien davantage.

C'est la crise religieuse d'une époque. Lamartine n'en est pas la seule victime, il en demeure le représentant le plus éloquent, le témoin le plus significatif. « La crise spirituelle qui a suivi la révolution de 1830 est capitale dans l'histoire intellectuelle et littéraire du XIXe siècle. Tandis qu'on va poindre déjà une attente mystique des temps nouveaux, qui va continuer de sourdre sous le matérialisme de l'époque Louis-Philippe pour éclater finalement en 1848, une vague de scepticisme déferle sur les ruines du fragile catholicisme romantique dont *Le Génie du christianisme* et les premières œuvres du jeune Victor

---

1. André Rousseaux, *Le monde classique*. Albin Michel, Paris 1941, pp. 156-7



Hugo ont été les assises et les témoignages. C'est une époque d'effervescence religieuse, de crises de consciences, de drames spirituels, comme ceux de Lamennais et de Sainte-Beuve. En marge de ces extrêmes, ou de religions nouvelles comme le saint-simonisme, la masse est profondément déchristianisée. Elle est pénétrée par les idées du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est un fait auquel il faut toujours prendre garde quand on étudie la vie des idées: les influences mettent longtemps à cheminer et à se répandre dans le grand public. Ce n'est pas au temps de Voltaire que la France est le plus voltairienne, c'est cinquante ans après sa mort »<sup>2</sup>. Il y a donc lieu d'examiner les influences diverses, voire contradictoires, qui se sont exercées sur le jeune Lamartine, et tenter de comprendre par là que le poète des *Méditations* est aussi le chantre de *Jocelyn*.

La première de ces influences, c'est celle de Mme Lamartine mère, une figure admirable et attachante, le type même de la femme supérieure et éclairée, ornée des plus belles vertus de l'esprit et du cœur. C'est une mère sensible et tendre, qui apparaît parfois en filigrane dans l'œuvre poétique de son fils. Elle est instruite et entretient autour d'elle une atmosphère très saine de culture et de curiosité intellectuelle. Aucun climat ne peut être plus favorable à l'éclosion d'un talent juvénile. Elle se flatte de ressembler physiquement à Mme Récamier et s'efforce d'écrire aussi bien que Mme de Sévigné. Comme tout le monde, elle s'est enchantée du *Génie*, devenu la bible de toute une génération. En politique, sans siéger au plafond comme le fera plus tard son fils, elle fait preuve de modération et de sagesse. « Nous nous contentons d'être fidèlement attachés aux Bourbons, sans perdre pour eux notre sang-froid, notre justice et notre âme »<sup>3</sup>. A la Restauration, peu de gens possèdent autant de sérénité et de pondération.

Il y a chez elle beaucoup de résignation religieuse. Accède-t-elle jusqu'au bonheur? Ou, si l'on préfère, trouve-t-elle dans cette résignation la source d'un bonheur véritable? Ce qui l'intéresse sans doute davantage, c'est la joie qu'on peut dispenser en ce monde à ses proches, tout en assurant sa félicité éternelle. Elle semble l'indiquer en

---

2. Ibid., op. cit., pp 154-5.

3. Alphonse de Lamartine, *Le manuscrit de ma mère*. Hachette, Paris 1907, p. 210.

inscrivait dans son journal: « Je viens de m'apercevoir que quelques-uns de mes cheveux devenaient blancs. Quel avertissement de l'éternité! Le temps s'en va: qu'ai-je fait de ma jeunesse? Mes jours à présent doivent compter double, pour mon salut, et pour le bonheur que je puis donner à ce qui m'entoure »<sup>4</sup>.

La mère s'astreint à la lourde tâche de l'éducation de ses enfants. Le poète ne laisse pas de lui causer certaines inquiétudes, car elle devine sa nature insoumise, elle le sait d'une sensibilité frémissante. Cet enfant de sa chair, elle pressent qu'il n'aura pas un destin commun, appelé à faire de grandes choses. Est-ce à lui qu'elle pense, quand elle note: « Acceptons le génie, si Dieu le donne, mais souhaitons le bon sens à nos enfants »<sup>5</sup>. C'est une idée voisine de celle que développe Lamennais dans son avant-propos à sa traduction de *la Divine Comédie*).

Mme de Lamartine ne néglige rien pour former son fils. Sans chercher une influence directe sur lui et lui imposer une surveillance tatillonne, elle éloigne certains ouvrages qu'elle ne juge pas aptes à alimenter convenablement son cerveau et son cœur. Sans doute n'est-elle pas assez naïve pour ne pas aussitôt songer qu'il pourra se les procurer ailleurs — ce qu'il fera en effet —, mais elle aura mis tout en œuvre pour atteindre au but qu'elle s'est fixé. Elle souffre aussi de l'oisiveté érigée en système dans l'aristocratie française: elle l'estime trop favorable à la pratique de dérèglements coupables. « Ses passions commencent à se développer, écrit-elle de son fils; je crains que sa jeunesse et sa vie ne soient bien orageuses; il est agité, mélancolique; il ne sait ce qu'il désire. Ah! s'il pouvait connaître le seul bien capable de le contenter »<sup>6</sup>. Quel est-il, ce « seul bien »? On peut sans peine imaginer qu'il est fait allusion à la foi religieuse, à cette foi qu'avec sa perspicacité coutumière, Mme de Lamartine entrevoit chez son fils chancelante et peut-être même déjà éteinte. La plume de la mère s'est pudiquement refusée à enregistrer cet aveu.

De son côté, Lamartine n'a jamais dissimulé l'apport immense de sa mère dans la période de sa formation. Une femme d'une foi aussi

4. Ibid., op. cit., p. 133.

5. Ibid. op. cit., p. 122.

6. Ibid., op. cit., 152-3.



robuste, d'un bon sens aussi solide, d'une affection aussi clairvoyante a dû être un réconfort précieux dans les années indécises où le poète se cherche lui-même, dans le tremblement et l'angoisse d'un cœur tourmenté. Sa sensibilité éprouve le besoin d'un étai pour soutenir sa faiblesse. « Mon éducation était toute dans les yeux plus ou moins sereins et dans le sourire plus ou moins ouvert de ma mère. Les rênes de mon cœur étaient dans le sien. Ma pensée, toujours en communication avec celle de ma mère se développait, pour ainsi dire, dans la sienne. Les autres mères ne portent que neuf mois leur enfant dans leur sein : je puis dire que la mienne m'a porté douze ans... J'ai vécu de sa vie morale »<sup>7</sup>.

C'est à elle qu'il devra deux des grands thèmes des *Méditations*, Dieu et la nature, — l'amour et la mort lui appartenant en propre. Cette nature, Mme de Lamartine la trouve dans l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre, qu'elle a connu et pour qui elle conserve une grande amitié. C'est cette découverte de la nature qui lui permet, pour le bénéfice de ses enfants rassemblés autour d'elle, d'en dégager un enseignement religieux. « S'il ne sortait pas des systèmes irréprochables de la nature, il en sortait un immense sentiment de la Providence, et une religieuse bénédiction de nos esprits à cet océan infini des sagesse et des miséricordes de Dieu »<sup>8</sup>. Par la suite, le poète pourra bien errer au hasard de ses émotions et leur emprunter les éléments de sa croyance du moment : il conserve néanmoins un certain fonds de convictions religieuses qu'il doit à ces heures lointaines où une mère attentive associait dans un même hymne de reconnaissance la beauté de la nature créée et la magnificence du Créateur.

L'œuvre poétique de Lamartine renferme surtout des poèmes d'inspiration religieuse. La nature ailée de son génie dépasse vite ce qui n'est que terrestre pour s'élever à ce qui ne passe pas. S'il voit dans la nature la manifestation de l'admirable prodigalité de Dieu, il découvre sa trace dans les élans de l'amour humain. Il demeure fortement marqué par les premières impressions de son enfance, auprès d'une mère dont l'existence quotidienne franchit tout naturellement le passage du geste routinier à la prière. « La perpétuelle effusion d'amour,

7. Lamartine, *Oeuvres complètes*. Chez l'auteur, 1860, t. XXIX, pp. 75-6.

8. *Ibid.*, op. cit., p. 91.

d'adoration et de reconnaissance qui s'échappait de son âme, était sa seule et naturelle prédication. La prière, mais la prière rapide, lyrique, ailée, était associée aux moindres actes de notre journée. Notre vie était entre les mains de cette femme un *sursum corda* perpétuel »<sup>9</sup>. Ne nous étonnons plus ensuite que Lamartine, au milieu des plus sombres orages, ait réussi à conserver intactes certaines tendances très pures de son âme.

La chaleur du nid n'a qu'un temps. L'enfant est successivement placé dans une pension de Lyon et au collège des Jésuites de Bugey. Ses compagnons, surtout ceux auxquels il s'attache, n'ont pas reçu la même éducation ou, s'ils l'ont reçue, s'en sont vite affranchis. Aymon de Virieu est sceptique, Louis de Vignet est libre-penseur; avec Benassis, Alphonse de Lamartine se rend au grenier dévorer les livres dangereux et interdits. Voltaire ne tarde pas à exercer ses méfaits sur cette cire toute friable, sur cette âme capable des plus grands emportements. La rencontre de Voltaire est capitale dans la vie spirituelle de Lamartine. Le catholicisme maternel cède la place à un vague théisme, dému- ni de toute assise théologique. Cet enthousiasme voltairien se trahit jusque dans sa façon d'écrire; il veut alors imiter des tragédies comme *Alzire* et *Zaïre*. L'écrivain du siècle précédent trouve un disciple de sa pensée et de son style, qui lui rend hommage dans son *Ressouvenir du Lac Léman*:

Voltaire! quel que soit le nom dont on le nomme;  
C'est un cycle vivant, c'est un siècle fait homme;  
Pour fixer de plus haut le jour de la raison,  
Son œil d'aigle et de lynx choisit ton horizon;  
Heureux si, sur ces monts où Dieu luit davantage,  
Il eût vu plus de ciel à travers le nuage!

Si Lamartine célèbre la raison de Voltaire et son empire sur le domaine de la pensée, il lui reproche d'avoir borné son horizon, de n'avoir pas aperçu « plus de ciel à travers le nuage ». C'est que déjà Rousseau a passé là; c'est que les effusions lyriques de Rousseau sont plus propres à émouvoir le jeune Lamartine que les sarcasmes grinçants de Voltaire. L'*Émile* le transporte, tandis que la prose brûlante des *Confessions* lui ouvre des avenues insoupçonnées dans le domaine du sentiment et

9. Ibid., op. cit., p. 87.



du cœur. On imagine un peu l'impression puissante que produit chez le garçon de vingt ans la lecture passionnée de *la Nouvelle Héloïse*. L'amour n'est-il pas tout contenu dans ces lettres, existe-t-il une autre ambition digne d'un homme bien né que de rechercher un sentiment aussi fort et aussi absolu ? En septembre 1810, Lamartine écrit à son ami Virieu : « Grands dieux ! quel livre ! Je suis étonné que le feu n'y prenne pas... C'est le meilleur livre que nous puissions lire, c'est celui qui est le plus capable d'inspirer des sentiments nobles et vrais... Je voudrais être, pendant que je le lis, amoureux comme Saint-Preux »<sup>10</sup>. Et même après l'avoir lu, tant est grande, à cet âge, la séduction d'un livre tendrement chéri, qui soulève la grille du jardin inconnu des amours secrètement désirées.

C'est encore le *Ressouvenir du Lac Léman* qui nous renseigne sur le culte de Lamartine pour Rousseau :

Je vois d'ici verdier les pentes de Clarens,  
Des rêves de Rousseau fantastiques royaumes,  
Plus réels, plus peuplés de ses vivants fantômes  
Que si vingt nations, sans gloire et sans amour,  
Avaient creusé mille ans leurs lits dans ce séjour :  
Tant l'idée est puissante à créer sa patrie !  
Voilà ces prés, ces eaux, ces rocs de Meillerie...

Par la suite, Lamartine reniera Rousseau, surtout après avoir reçu le choc de Lamennais, il ne nous convaincra pas toutefois qu'il n'en a pas conservé une très forte empreinte. Voltaire et Rousseau, s'opposant à l'influence maternelle, qu'y a-t-il de plus contradictoire ? La vie se chargera d'ajouter d'autres facteurs qui feront de Lamartine l'homme qu'il deviendra. Mais de ces deux courants opposés, aucun ne se tarira à jamais ; selon les années, l'un prédominera sur l'autre sans jamais parvenir à l'effacer.

Le jeune homme d'une sensibilité délicate, voire féminine à plusieurs égards, subira jusqu'à l'exaltation l'envoûtement des voyages où l'on imagine se recréer, par la seule magie d'un décor mofidié, une personnalité nouvelle et toujours agrandie. Les exemples de la mère s'obscurciront dans cette tête enfiévrée de tout ce qu'elle ignore encore et de tout ce qu'elle soupçonne confusément ; même les lectures pas-

10. Ibid., *Correspondance*. Hachette et Furne, Paris 1873, t. I, p. 206.

sionnées de Voltaire et de Rousseau céderont le pas à des expériences moins livresques.

Pour découvrir les enchantements de l'Italie et ses mirages voluptueux, Lamartine ne dispose pas que de ses yeux. Il a auparavant trouvé chez Evariste-Désiré de Parny, une espèce de Tibulle français spécialisé dans les poésies galantes, une excitation sensuelle à ses premiers émois. Il prendra même un certain temps à se dégager de cette influence littéraire et beaucoup de ses vers épouseront les rythmes et les coupes de ce pauvre Parny. Avec Goethe, il est assurément sur un terrain plus solide. Lamartine ne serait pas l'un des parfaits témoins du romantisme s'il ne s'échauffait pas à la lecture de *Werther*. Il fait part de son enthousiasme à son confident Virieu : « Voici l'automne ; c'est le temps où je deviens amoureux, mélancolique, rêveur, ennuyé de la vie ; c'est le temps où je lis *Werther*, et où je suis souvent tenté d'imiter cet aimable et malheureux héros de roman »<sup>11</sup>. La tentation est si forte qu'il y succombe, une belle fille de Mâcon lui révélant les réalités de l'amour. La famille s'alarme de cette jeune liaison et croit sage, pour le distraire et lui faciliter l'oubli, d'expédier Alphonse en Italie. Il oubliera l'aimée, il n'oubliera pas l'amour.

Dans la péninsule, il lit d'abord avec avidité les *Lettres de Jacopo Ortis*, de l'écrivain Ugo Foscolo. Cet ouvrage est une réplique politique de *Werther* ; le héros de Foscolo exprime les souffrances morales d'un patriote italien déçu, tout comme le héros de Goethe nous montre la sensibilité exagérément délicate et morbide d'un intellectuel allemand qui recourt, lui aussi, au suicide. Ces deux romans reposent sur un même fonds de mélancolie tout à fait romantique. En fait, Jacopo Ortis a bel et bien existé ; c'était un jeune étudiant de Padoue qui s'est suicidé dans les circonstances qu'évoque Foscolo, hanté, comme plusieurs jeunes patriotes italiens de l'époque, par l'idée de suicide, mise en honneur par Caton et plusieurs héros de Plutarque<sup>12</sup>.

C'est à Naples où il loge chez M. Daresté de la Chavanne, directeur de la Manufacture des Tabacs, que Lamartine séduit l'une des jeunes cigarières, Graziella Mucchitiello, fille d'un pêcheur de la côte. Plusieurs détails de cette idylle font défaut, Lamartine s'est employé

11. Ibid., op. cit., p. 276.

12. cf. *The Encyclopaedia Britannica*, 11e édit., New-York 1910, t. X, p. 730.



à transporter la réalité à des fins artistiques. Il dit vrai sans aucun doute quand, au milieu de cette intrigue, il écrit à un ami: « J'ai eu la sottise de me laisser aller avec une petite fille qui est jolie comme un ange et bête comme une oie. Je ne sais comment m'en dépêtrer. Il faudrait lui trouver une petite place: case-la-moi donc quelque part, car je ne sais plus qu'en faire »<sup>13</sup>. C'est bien l'irritation et l'impatience du jeune mâle bondissant, prompt à abandonner ses proies, une fois repu. La petite Graziella ne peut retenir longtemps l'attention du jeune homme raffiné, elle qui porte « une robe négligée, de grosse étoffe brune à longs poils, fermant jusqu'au menton, sans galons ni broderies, et un foulard bleu noué autour du cou; les pieds traînaient demi-nus dans des souliers noirs éculés »<sup>14</sup>.

L'artiste veille. De cette aventure sans lendemain, il voudra faire œuvre d'art et ce sera *Graziella*, un roman où il ne se refuse à aucun procédé de stylisation. Le niveau général se relève: la jeune enfant n'est plus une plieuse de cigarettes, c'est une corailleuse, elle n'est plus en service, elle vit dans sa famille, elle est plus convenablement vêtue et elle s'émeut à écouter son amant lui dire, d'une voix mouillée, les proses de *Paul et Virginie*. Malgré ce souci de transformation, Lamartine ne parvient pas à nous empoigner; son roman à demi autobiographique nous laisse de glace. La simple réalité toute nue nous retiendrait encore davantage, même si cette idylle ne possède aucun signe d'originalité.

Il arrive souvent aux poètes de s'imaginer, beaucoup plus tard, qu'une femme a pris jadis dans la vie de leur cœur une place immense, alors qu'il ne s'est alors agi que d'une passade, sans racines profondes dans la sensibilité. Quand Lamartine évoque le souvenir très frais de la petite Napolitaine fruste et sans apprêts, ne s'attendrit-il pas surtout sur sa propre jeunesse? N'est-ce pas déjà un brouillon du *Lac* qu'il écrit en faisant allusion à leurs promenades d'amoureux dans la baie de Naples:

Combien de fois, près du rivage,  
Où Nisida dort sur les mers,  
La beauté crédule ou volage

13. E. Deschanel, *Lamartine*, 2e édit. Calmann-Lévy, Paris 1893, t. II, p. 269.

14. cité par M. Souriau, *Histoire du romantisme en France*. Spes, Paris 1927, t. II, p. 31.

Accourut à nos doux concerts!  
 Combien de fois la barque errante  
 Berça sur l'onde transparente  
 Deux couples, par l'amour conduits,  
 Tandis qu'une déesse amie  
 Jetait sur la vague endormie  
 Le voile parfumé des nuits!

Quand l'on cherche à percer le mystère de la femme qui a polarisé toutes les puissances affectives de Lamartine et lui a permis de lancer de si nobles cris, d'un insondable désespoir, il serait hasardeux de s'arrêter longuement à la frêle personnalité de la petite cigarière. Le cœur du poète n'a pas été dévasté par cet amour où il ne s'est jamais engagé tout entier; d'autres femmes apparaîtront dans sa vie, qui lui apprendront la souffrance. L'épisode de Graziella n'est qu'une manifestation de romantisme juvénile, à la périphérie des êtres, sans aucun de ces emportements où l'on songe au meurtre et au suicide.

Le prestige de l'italianisme n'a pas entièrement ébloui Lamartine. Le jeune homme, qui épousera plus tard une Anglaise, se sent beaucoup plus attiré vers la littérature anglo-saxonne. Il consent l'effort nécessaire pour acquérir les rudiments de la langue. Et il se jette dans toutes les œuvres qui lui tombent sous la main. Il s'emballe pour les ouvrages de Sterne, l'auteur de *Tristram Shandy* et du *Voyage sentimental à travers la France et l'Italie*. Il s'émeut aussi à la lecture des tragédies de ce malheureux auteur dramatique, Thomas Otway, qui a laissé, entre autres ouvrages, *Don Carlos*, *The Orphan* et *Venice Preserved*, en plus de quelques adaptations de pièces classiques françaises.

La lecture de Pope ne le laisse pas indifférent; on en trouve des traces dans son *Chrétien mourant*. Le poète londonien de l'époque de la reine Anne a tout pour le séduire. Il existe une subtile affinité entre certains poèmes des *Méditations* et l'Ode sur la solitude qui commence par ces vers:

Happy the man whose wish and care  
 A few paternal acres bound,  
 Content to breathe his native air  
 In his own ground...

Pourquoi Lamartine a-t-il traduit les *Night Thoughts* d'Edward Young, dont il s'est par la suite fort peu inspiré? Une certaine grandi-



loquence du poète anglais doit exercer sur lui de l'attrait. N'y a-t-il pas tout le débordement cher aux romantiques dans ces exclamations sur l'homme :

How poor, how rich, how abject, how august,  
 How complicate, how wonderful is man!  
 How passing wonder He who made him such!  
 Who centered in our name such strange extremes,  
 From different natures marvellously mixed  
 Connection exquisite of distant worlds!

Lamartine traduit avec plus de conviction, sous le titre de *Cimetière de Village*, une *Elegy written in a country churchyard*, du poète très lettré Thomas Gray. Ce ne sont là, pour le jeune poète que des exercices scolaires; il se fait la main! Quant à Byron, dont il est toujours fait mention au sujet de Lamartine, cette rencontre intellectuelle n'aura lieu que dans plusieurs années. A la période de formation, le nom d'Ossian est beaucoup plus à retenir.

Qui ne connaît, dans ses grandes lignes, l'histoire fameuse de ce faux littéraire? Un écrivain écossais, James Macpherson, annonce en 1761 qu'il a découvert le texte d'une épopée dont le sujet est Fingal, roi de Morven et père d'Ossian, deux personnages plus ou moins légendaires du IIIe siècle. Macpherson publie donc un ouvrage qui intitule *Fingal, an Ancient Epic Poem in Six Books, together with Several Other Poems composed by Ossian, the Son of Fingal, translated from the Gaelic Language*. L'authenticité de cette trouvaille est aussitôt sujette à grave caution. Après enquête menée sur place, le docteur Johnson affirme catégoriquement que Macpherson n'a découvert que des fragments de vieux poèmes qu'il a su relier entre eux pour en faire une œuvre homogène de sa propre composition. L'auteur mis en cause défie Johnson de fournir les preuves de sa prétention, mais il s'abstient de publier les originaux, alléguant qu'une telle entreprise serait trop dispendieuse... Piètre échappatoire, qui ne convainc personne. Les travaux d'érudition littéraire ont clairement établi que les poèmes d'Ossian sont l'œuvre de Macpherson, qui s'est maigrement inspiré de vestiges poétiques très anciens. Il s'agit néanmoins d'une œuvre d'art où s'expriment une compréhension profonde des beautés de la nature et une tendre mélancolie qui ont beaucoup contribué à l'essor du romantisme européen, surtout dans la littérature allemande. Goethe

et Herder étaient des admirateurs passionnés des poèmes d'Ossian; de même, Napoléon, qui les lisait dans la traduction italienne de Cesarotti<sup>15</sup>.

C'est dans la traduction française de Pierre Baour-Lormian que Lamartine s'éprend d'Ossian, comme un grand nombre de ses compatriotes de cette époque. Notre poète ne s'inquiète guère de l'existence du barde celte, et il a bien raison; ce qui le retient, ce sont les poèmes qu'il a sous les yeux, qui chantent dans sa mémoire et dont les rythmes lui ouvrent des voies nouvelles sur ses propres possibilités. Il tentera plus tard de nier ou du moins d'atténuer cette emprise: « Je n'essayai que très rarement de l'imiter; mais je m'en assimilai involontairement le vague, la rêverie, l'anéantissement dans la contemplation, le regard fixe sur des apparitions confuses dans le lointain »<sup>16</sup>. Ossian est en effet présent dans les *Méditations* dans les secondes *Harmonies*, dans, *Jocelyn*.

Si Lamartine a connu jeune quelques manifestations du romantisme étranger, il n'a rien retenu de ces écrivains en ce qui concerne la forme. Sa manière est strictement française, dans la plus sage tradition. Ce qui est grave, c'est qu'il se soit souvent contenté de ses prédécesseurs immédiats, c'est qu'il se soit trop exclusivement limité aux écrivains du XVIIIe siècle. C'est une grâce véritable que son génie n'en ait pas été à jamais étriqué.

Il y a les écrivains et les livres, il y a aussi la vie. Lamartine, né en 1790, ne peut échapper à l'influence massive de Napoléon; empreinte dont toute une génération demeure marquée et qui est à l'origine de plusieurs créations fécondes. Maurice Barrès traduit justement l'état d'âme de l'époque, quand il met dans la bouche de l'Empereur les paroles suivantes: « Au soir de Wagram, j'étais si fatigué que je suis tombé de sommeil, que j'ai dormi couché de tout mon long dans un sillon; j'étais la semence d'un lyrisme jusqu'alors inconnu »<sup>17</sup>. Ce propos, s'il était véridique, ne pècherait pas par excès de modestie; dans son symbole hardi, il correspond à la plus rigoureuse réalité.

15. cf. *The Encyclopaedia Britannica*, t. XVII, p. 267.

16. Lamartine, *Oeuvres complètes*, t. I, pp. 17-8.

17. Maurice Barrès, *Taine et Renan*, pages perdues, recueillies par Victor Giraud. Brossard, Paris 1922, p. 139.



Jeune homme, Lamartine éprouve la séduction des armes; la gloire militaire ne le laisse pas indifférent. Mais sa famille est légitimiste et considère l'Empereur comme l'usurpateur. Il rêve d'entrer dans la Garde impériale, il souhaiterait participer à l'épopée napoléonienne. Sa mère en serait au désespoir, aussi s'abstient-il. Il est toutefois frappé des feux de ce rayonnement. Plus tard, il s'en détachera entièrement; ce n'aura été que l'enthousiasme de la jeunesse, sensible aux rutilances des destins hors série. D'autant plus aisément que chez Lamartine, l'homme politique, le partisan, le diplomate, se développe parallèlement au poète.

L'heure va bientôt sonner où Mme Charles reculera très loin dans le passé le souvenir de Graziella. L'homme est mûr pour la souffrance. Elvire apparaît...

---

## L'INSTITUT D'ÉTUDES MÉDIÉVALES (1)

Benoit LACROIX O.P.

MOYEN AGE! Mot magique dont la seule évocation a la puissance de faire naître des images « horribles » dans les esprits trop mal informés. Imaginez! l'âge des invasions barbares, l'âge de l'Inquisition et celui des rois fainéants; nicolaïsme, simonie, grand schisme, la mort de Becket et le procès de Jeanne la Pucelle, la Jacquerie Guelfes et Gibelins, Orsini et Colonna, les Deux-Roses, Avignon, Canossa, Attila, Nogaret... Chacun de ces noms porte avec lui toute une série de phantasmes plus ou moins précis, qui menacent d'entraîner avec eux l'image du *vrai* moyen âge.

Mais un sage ne laisse pas son intelligence divaguer ainsi au gré d'imagination vagues et imprécises: il essaie au contraire de saisir l'exacte réalité. Il ne doit pas davantage se laisser conduire par la naïveté et la crédulité: il sait bien que chaque temps a ses misères et ses problèmes et que, de ce point de vue, notre temps n'est pas si différent du passé<sup>2</sup>. La seule différence peut-être, c'est qu'il y a au-

---

1. L'Institut d'Études médiévales reprendra en septembre prochain et pour la septième année, sa besogne universitaire. Depuis 1942, un étudiant a obtenu le *Doctorat* ès sciences médiévales; 12 la Licence et plus de 20 sont bacheliers ès sciences médiévales (grade qui suppose déjà le B.A. ou une équivalence). Dans le domaine de la publication, il y aurait à signaler d'abord les derniers volumes de l'édition de la *Summa theologiae* de saint Thomas d'Aquin, qui ont fait connaître avantagement l'Université et l'Institut en Europe (Voir des comptes rendus élogieux dans les revues *Ciencia tomista*, t. LXXIV (1948) p. 141-142; *Revue du moyen âge latin*, t. III (1947) p. 308; *Mélanges de science religieuse*, t. IV (1947) p. 227; *Nouvelle revue théologique*, t. LXXIX (1947) p. 682. — Il y a en plus les deux volumes sur le *Roman de la rose* du T. R. P. Paré, Provincial des Dominicains. Le premier est déjà connu en Europe et fut l'objet d'une recension très favorable de la part du grand savant bénédictin de Louvain, Dom Odon LOTTIN (cf. *Bulletin de théologie ancienne et médiévale*, t. IV (1943) n. 1898, p. 367). Le premier livre de M. Étienne Gilson de l'Académie française édité au Canada est aussi le premier volume de la nouvelle collection de l'Institut, dite *Conférences Albert-le-Grand*. D'autres publications sont actuellement en préparation.

2. A moins que l'on veuille conclure avec cet humoriste gallois du XIIe siècle Gautier Map: « Saeculis sua displicuit modernitas et quevis etas a prima preteritam sibi pretulit » (*De nugis curialium*, Lib. IV, cap. 5; éd. M.R. James, Oxford, 1914, p. 158).



jour d'hui plus de raffinement et plus d'élégance dans la façon de faire le mal. Il n'y aurait pour s'en convaincre qu'à établir des parallèles entre certaines guerres modernes d'occupation et les invasions du VI<sup>e</sup> siècle, entre Dachau et la tour de Londres, entre la mort de Mussolini et celle de certains rois mérovingiens. On ne connaît pas la valeur d'une époque, par plus qu'on ne connaît celle des individus, en alignant des scandales, et qui s'acharne à ne lire l'histoire que par ses « fissures » s'expose à rétrécir l'orbite de sa vision.

Quant au moyen âge, on peut dire, sans exagérer qu'il réserve sans cesse aux chercheurs qui s'y consacrent, des surprises et de fort belles. On y entre plus difficilement qu'on n'en sort. L'exemple d'un Gilson ou d'un Cohen est là. Le fait d'avoir été souvent mal informé par les historiens joue, il est vrai, en faveur du médiéviste et ajoute à sa surprise, quand il découvre une vérité entièrement étrangère à celle qu'il avait imaginée. Cet âge qui choisit Virgile comme *son* poète préféré, Cicéron comme *le* Rhéteur par excellence et Aristote comme *le* philosophe, n'est pas celui que la tradition nous a souvent peint. Les siècles qui ont donné à l'histoire un Charlemagne, un saint Louis et un Dugesclin, sont-ils si mauvais? Et toute cette phalange de docteurs; le Séraphique, l'Angélique, le Subtil et un poète tel que Dante, il faut les avoir tous fréquentés pour connaître leur noblesse. Ces intellectuels, qui étaient en même temps des saints de l'intelligence, sont rares dans l'histoire de la culture<sup>3</sup>.

Nous pourrions continuer mais des considérations plus urgentes nous pressent. Car nous voudrions maintenant exposer à notre lecteur le programme pédagogique de l'Institut d'Études médiévales de l'Université de Montréal pour l'année scolaire 1948-49; programme élaboré en vue d'une plus profonde connaissance de l'époque médiévale et de ses penseurs.

### *Les buts de l'Institut*

L'Université de Montréal a, depuis 1942, chargé l'Institut d'Études médiévales de faire connaître la vraie pensée du moyen âge. C'est autour et au sujet du but des programmes scolaires de cet Institut

---

3. L'éloge du moyen âge, Focillon, Cohen, Gilson et bien d'autres l'ont fait et il serait difficile de ne pas les approuver.

que nous proposons les considérations qui vont suivre. Après tout, il est bien permis de se demander où l'Université va et veut en venir avec tout ce moyen âge « lointain », qui semble si pauvre et si inutile pour celui qui n'est informé que de loin ou qui voudrait mesurer la valeur d'une chose à son utilité immédiate et temporelle.

L'Institut poursuit une double fin. Chacune de ses fins est poursuivie et réalisée d'après les meilleurs principes de la pédagogie moderne. Les programmes<sup>4</sup> de l'Institut ont été préparés, lus et approuvés par des penseurs, qui, comme Gilson et d'autres, sont en mesure d'assurer soit par leur expérience de la vie universitaire, soit par leur compétence en tel ou tel domaine de la culture médiévale, une vue précise des choses. Rien donc n'est fait au hasard et chaque année la question du programme des études est longuement étudiée et soumise à des modifications. Toute suggestion, qu'elle vienne d'un étudiant ou d'un maître de carrière, est acceptée, étudiée et souvent mise à l'épreuve. Cette vitalité interne des programmes prévient la stagnation.

La première fin de l'Institut, réalisée en *première année*, est de donner un enseignement général complet sur l'histoire des idées et des institutions du moyen âge occidental d'après les méthodes positives modernes. « Cet enseignement général a pour but, tout d'abord, d'initier l'étudiant aux méthodes positives de travail, et ensuite d'enrichir sa culture en la rattachant à ses sources traditionnelles. En vue de cette fin, l'Institut vise à donner dans son enseignement une connaissance complète du moyen âge. Aussi bien l'étude des langues et littératures, des arts, des institutions fait partie du programme, même si celui-ci vise surtout à l'étude des doctrines philosophiques, théologiques et canoniques. L'objet premier de cet enseignement est donc d'imprégner l'âme des étudiants de l'esprit des doctrines et de la civilisation médiévales, afin de les mieux préparer à enseigner la vérité et à juger les valeurs spirituelles de l'époque contemporaine » (cf. *Annuaire de l'Institut*, p.46).

A cette première fin qui est de donner un enseignement général complet sur l'histoire des idées et des institutions du moyen âge occidental, correspond, dans les programmes scolaires de première année, des « introductions » aux études historiques médiévales en général,

---

4. cf. *Annuaire, 1948-1949 de la faculté de philosophie et de ses trois Instituts*, Université de Montréal, p. 40 et suivantes.



puis à l'histoire de la culture médiévale dans l'ensemble de ses disciplines: théologie, philosophie, droit, culte, littérature, histoire, art ou archéologie. Le programme de première année est vaste et le titre modeste d'*année des introductions* lui va fort bien. Les étudiants, encore plus réalistes, appellent cela leur *année de novicial*. Des cours, nombreux et distribués sur plusieurs matières différentes, sont assurés par des spécialistes et des compétences choisies dans toutes les universités du monde<sup>5</sup> [vg. Paris, Oxford, Rome, Fribourg, Heildeberg, Toronto, Laval et Montréal]. Les étudiants y trouvent ce dont on a le plus besoin au début de toute spécialisation: une vue horizontale des problèmes. De plus le seul contact avec des esprits et des méthodes d'enseignement parfois bien divergentes n'est pas sans les enrichir, ni les favoriser. Ici on peut reconnaître et montrer comme du doigt la largeur de vue de l'Université de Montréal et de ses administrateurs, qui n'hésitent pas à couvrir la majeure partie des frais nécessaires afin de réunir en un seul et même institut et en vue d'une même fin, des professeurs venus de partout pour assurer la même fonction: celle d'initier l'étudiant à la culture médiévale et de la préparer ainsi aux deux années qui vont suivre, s'il désire devenir un médiéviste de métier.

L'Institut poursuit en effet une autre fin, qui correspondra cette fois à l'agencement et à la distribution des cours de deuxième et de troisième années. Cette fin est de donner un enseignement technique aux personnes qui désirent se spécialiser dans une branche ou l'autre de la science médiévale. C'est en deuxième et troisième année que le programme de première année prouvera son efficacité pédagogique. Pensons par exemple à l'étudiant qui a choisi à la fin de sa première année de continuer ses études soit en philosophie, soit en théologie médiévale. Se spécialiser en théologie médiévale, c'est pour lui étudier l'œuvre des grands maîtres qu'il n'a pas toujours eu le temps de fréquenter; c'est étudier saint Augustin, saint Anselme, saint Bonaventure, saint Thomas, Duns Scot, etc. Et il est certain qu'on ne s'approche

---

5. Nous renvoyons à un tableau des professeurs de l'Institut d'Études médiévales et de leurs grades, paru dans *Relations*, Octobre 1947, p. 316. On ajoutera à ce tableau pour l'année scolaire 1948-49, les noms des deux professeurs suivants: H.-I. Marrou, agrégé d'histoire (France), docteur ès lettres, professeur à la Faculté de Paris (Sorbonne); Révérend Père Thomas Deman, P.O. Maître en sacrée théologie, professeur aux facultés canoniques de l'Université de Fribourg (Suisse). Monsieur Marrou donnera ses leçons à l'Institut en septembre et en octobre prochain, tandis que le R.P. Deman y enseignera en Avril 1949.



pas de ces grands esprits ni de ces saints sans se sentir soi-même comme envahi par « l'immensité de la pensée » d'un âge qui a pu produire des intelligences aussi vastes et aussi profondes.

Les étudiants qui se spécialisent en philosophie, eux, apprendront à connaître la pensée philosophique d'un Abélard, d'un Thomas d'Aquin, d'un Guillaume d'Ockham, etc. Ils étudieront sous des perspectives tout à fait nouvelles les grands problèmes qui ont passionné le moyen âge, tels que ceux de l'intelligence, de la vie, de la connaissance: problèmes toujours modernes et d'une portée pratique pour l'intellectuel de notre temps, devant qui les crises de l'esprit se multiplient. Où et comment trouvera-t-il la vérité? Le moyen âge la lui offre et ici on touche comme du doigt la valeur pratique d'un retour à l'antiquité qui sera souvent pour le jeune philosophe tout simplement le chemin qui le conduira à la vérité. L'enseignement des deuxième et troisième année est adapté au deuxième but de l'Institut et c'est ce qui explique et justifie son caractère essentiellement pratique et expérimental. C'est ce qui explique aussi pourquoi, en deuxième et troisième année, contrairement à ce qui se produit en première année, le nombre des étudiants doit être nécessairement limité. En classe, au cours, l'étudiant est appelé à étudier directement les textes, dont il doit dégager lui-même le sens et le contenu doctrinal. C'est ici qu'il apprendra à manœuvrer les « sources doctrinales », à assouplir son intelligence, à équilibrer, à nuancer sa propre pensée, sous la direction du professeur qui est là pour le rendre actif, et pour corriger les interprétations trop risquées. Dans les classes-séminaires, il y aura sept ou huit étudiants au plus et la salle de cours est devenue leur laboratoire. Ils travaillent eux-mêmes et ensemble sur les textes de la pensée antique. Leur fraternité est réelle et c'est même une des plus hautes qui puisse s'imaginer: la fraternité de l'intelligence.

Tout de même, personne n'ignore que la spécialisation est une menace pour celui qui s'y livre avec trop d'abandon. Le spécialiste ou le technicien peut facilement devenir un maniaque dans l'exercice de son métier. La direction des études à l'Institut d'Études médiévales sait cela. Elle veut y remédier constamment et prévoit les erreurs d'une pédagogie trop fermée. Ses mesures préventives sont nombreuses et diverses. Il y a d'abord celle qui consiste à obliger le débutant en sciences médiévales à couvrir la scolarité de tout le programme de première année. Il est important que dans ce premier contact avec le moyen âge,



l'étudiant se rende immédiatement compte qu'on ne peut isoler ni les auteurs, ni les problèmes, ni même les idées, de leur contexte historique et doctrinal. Il y a des vérités immuables mais les intelligences qui les scrutent, progressent et se développent dans le temps. C'est ce qu'il faut savoir lorsqu'on étudie un saint Anselme, un Thomas d'Aquin ou un Dante. Même dans le programme de deuxième et de troisième année, on remarquera qu'il y a encore des *cours généraux* à suivre en plus des cours spéciaux et des séminaires. Ces cours sont là, non seulement pour le bénéfice de sa culture mais pour faire échec à l'influence qu'aurait sur l'étudiant une étude trop spécialisée. Par exemple, un étudiant qui écrit une thèse sur la notion d'intelligence dans la philosophie médiévale, doit suivre en même temps des cours sur l'histoire des théories sociales et politiques, revoir des questions d'histoire générale. Cette union entre le général et le particulier, entre la technique et les idées, le préserve contre les déformations du spécialiste; elle corrige à mesure qu'elles naissent ses tendances à l'isolacionisme doctrinal, qui est le pire que l'on puisse imaginer pour un intellectuel.

Ces cours généraux viennent lui rappeler les règles les plus sacrées de l'histoire: qu'il ne faut jamais isoler un auteur de son temps, qu'il y a d'autres problèmes que les siens, que la culture est un ensemble, et que sa thèse n'est pas le dernier mot de l'histoire des idées. —

### *La Bibliothèque*

On n'étudie pas sans livres et surtout, si on est spécialiste, on n'étudie pas sans textes, c'est-à-dire sans bibliothèque. La bibliothèque de l'Institut d'Études médiévales commence, et cependant elle réserve déjà des surprises à ceux qui ont quelque connaissance de la bibliothéconomie et de la bibliographie médiévale. Il y a d'abord dans la salle des livres et des revues ce fichier d'une rectitude scientifique impeccable (ce fichier contient actuellement environ 30000 fiches) l'œuvre d'un seul et dont les entrées sont faites d'après le système — de renommée aujourd'hui internationale — de la bibliothèque du Congrès de Washington. Avec cela et malgré les difficultés insoupçonnées causées par la guerre et la complication des échanges, plus de 6000 volumes sont déjà entrés et classifiés. Tous ces volumes, depuis les immenses ACTA SANCTORUM jusqu'aux modestes adaptations de Jeanroy

sur les poèmes et les récits de l'ancienne France, ont été choisis avec précaution sous la direction active et précise d'un bibliothécaire préparé pour cette besogne et qui en plus d'avoir les qualifications reconnues pour l'accomplir, sût profiter de la réflexion et du choix que lui imposait un budget forcément rudimentaire. Si certaines éditions et quelques collections manquent encore à la bibliothèque de l'Institut d'Études médiévales, ce n'est certes pas dû au fait qu'on était pas au courant et qu'on ne désirait pas les posséder, mais c'est plutôt le résultat de la condition désavantageuse dans laquelle se trouve toute bibliothèque sans budget adéquat et régulier. Il arrive alors que des « aubaines » passent et des « chances » d'acheter qui ne reviendront pas. Quel bibliothécaire ne connaît ce mal terrible de voir augmenter sans cesse le nombre de ses désirs et diminuer tout aussi vite l'argent qu'il faut pour les réaliser. Quoiqu'il en soit de ces difficultés, l'optimisme est grand. Nous espérons encore que la bibliothèque de l'Institut d'Études médiévales devienne un jour la grande bibliothèque en « *medievalia* » d'Amérique et qu'elle attire autour de notre université l'élite des savants de ce continent. Ne craignons pas : ces derniers sont ceux qui nous font à l'étranger la meilleure presse. Nous l'avons déjà souvent expérimenté.

### *Les Publications*

L'Institut d'Études médiévales a trouvé un autre moyen de préserver la vie de ses programmes et d'assurer à l'Université pour qui il existe, une place de choix dans le monde des sciences médiévales. Ce moyen par excellence et dont on ne soupçonne pas toujours la grande efficacité : ce sont les *publications scientifiques*.

Les publications scientifiques supposent un labeur dont le rendement pédagogique et intellectuel n'est plus à célébrer. S'il est vrai de dire qu'une université peut toujours s'imposer à ses étudiants par les qualités pédagogiques de ces maîtres, il reste que pour son rayonnement national et international elle doit avoir en plus ses chercheurs et ses découvreurs, ses savants et ses écrivains. Ici comme ailleurs on peut vivre d'importation, mais ce n'est pas une solution parfaite. L'Université doit produire et avoir ses savants et ses maîtres qui soient des autorités, non seulement durant la leçon, mais par leurs écrits et leurs découvertes ; ce qui lui garantira un rayonnement insoupçonné.



Nous avons déjà dans plusieurs facultés de ces maîtres réputés, qui s'imposent à nous par leur compétence et qui font connaître dans tout le monde, par leurs travaux, et leurs écrits scientifiques, le nom et le travail de l'Université. Ce sont eux qui sont les vrais fondateurs d'universités; ce sont eux qui sont notre meilleure réclame. L'Université sait tout ce que cela lui rapporte de prestige, sans compter que la présence de compétences et de savants dans un milieu relève nécessairement son niveau intellectuel et devient pour tous comme une provocation muette au travail. C'est autour de ces maîtres que s'établissent les traditions et les méthodes de haut-savoir. Il faut le savoir: une université, c'est un pays en miniature. Pour devenir « puissance internationale », il faut se faire connaître à l'étranger. Et comment se faire connaître comme université, sinon par des travaux dont aucun universitaire, fût-il à Tokyo, ne pourrait ignorer le contenu? C'est ainsi qu'ont procédé les grandes universités de Paris et d'Oxford.

L'Institut d'Études médiévales a commencé à publier 10 ans avant son incorporation à l'Université de Montréal à qui il offre maintenant l'acquis de ses efforts. Cet effort obscur, patient et laborieux, ceux qui l'ont commencé et entretenu savent ce qu'il a coûté d'énergie et d'audace. Prêcher et pratiquer l'érudition et la science médiévale quand tout le public est tourné vers le moderne, le sensationnel, l'anecdotique, le particulier, l'inédit, cela demande de la part de ceux qui s'y consacrent une sorte d'héroïsme et un détachement authentique. Ce n'est pas orgueil de le dire. C'est même une vérité qu'il est nécessaire de crier sur les toits.

Dans un communiqué que les responsables des *Publications de l'Institut d'Études médiévales* adressaient en mars dernier au public savant d'Europe et de l'Amérique, on lisait ces lignes qui résument bien les ambitions à la fois modestes et fermes de l'Institut en ce domaine:

Dans ses premières publications en 1932, *l'Institut d'Études médiévales d'Ottawa*, devenu depuis son incorporation à l'Université de Montréal, *l'Institut d'Études médiévales Albert-le-Grand*, a énoncé avec une conscience peut-être audacieuse les lois de son programme. Sans rien relâcher des rigueurs imprescriptibles de l'érudition, sans compromettre surtout l'autonomie des méthodes, l'Institut, à la fois dans son enseignement et dans ses publications, s'est interdit également de sacrifier la complexité historique et vivante de la culture médiévale aux lois statiques, au morcelage aisément artificiel et trompeur de la spéciali-

sation. Requis pour l'étude de toute époque culturelle, plus vérifiable cependant et plus profondément exigé dans l'histoire de la culture du moyen âge, un effort est ici prescrit par la méthode historique pour retrouver, sous la diversité technique des genres littéraires, la vive cohérence et l'ampleur d'une civilisation en travail de renaissance, à laquelle collaborent unanimement théologiens, philosophes et artistes ».

Les fins de l'Institut d'Études médiévales restent donc ce qu'elles sont : initier l'étudiant à la culture médiévale et plus spécialement à la théologie et à la philosophie, mais apporter aussi par des publications scientifiques « sa » contribution comme institution universitaire, au développement des études médiévales dans le monde. Si le premier but reste immédiatement limité à la vocation professorale, le second la dépasse en quelque sorte, mais au profit même de l'Université dont chaque professeur est une partie. Ceux qui décident de promouvoir les études médiévales à l'Université de Montréal, qu'ils soient de l'Institut d'Études médiévales ou de l'administration centrale veulent donc que l'on continue en Amérique française l'œuvre des pionniers européens, tels que Denifle, Grabmann, Mandonnet, Gilson, et plusieurs autres. Ces gens ont créé l'érudition médiévale chez eux. Pourquoi n'aurions-nous pas notre érudition à nous aussi ? Puisque ces gens ont apporté tant de renom à leur université, pourquoi la nôtre n'espérerait-elle pas le sien de la même façon ? HISTORIA... LUX VERITATIS!

Le lecteur, quel qu'il soit, nous trouvera peut-être un peu idéaliste. Nous le sommes, c'est vrai. Nous le savons et le voulons être encore. C'est ce moyen âge avec toutes ses aventures doctrinales, littéraires et artistiques, qui nous enseigne — lui qui a créé les universités — qu'il faut rester tels pour avancer. Vous avez peut-être lu ceci chez Duhamel, dans *La possession du monde* : « Quelle que soit l'issue d'un rêve généreux, il grandit toujours l'homme qui l'a porté ».

---

6. A lire la conclusion de Louis Charles Simard : « La science et les universités », dans *Action Universitaire* t. XIV (1948) p. 171 (texte en italique), et pourquoi ne pas continuer avec la belle citation de Mgr Vandry, Recteur de l'Université Laval (Québec); *ibid.* p. 171-172. Suggestions abondantes dans Jean Calvet, *Esquisse d'une université*, Paris, Lanore, 1945.



## ROCH BRUNET

*« Oui tout homme vivant n'est qu'un souffle, oui  
l'homme passe comme une ombre, oui c'est en  
vain qu'il s'agite;  
il amasse et il ignore qui recueillera ».*

J'ai mieux compris le sens profond de ce psaume en apprenant la mort soudaine de mon excellent ami Roch Brunet. Frappé en plein cœur à l'âge de quatorze-neuf ans, il a senti se consumer, durant les douze jours de sa cruelle maladie, le faisceau des qualités humaines qui avaient grandi son âme et dont il s'appropriait à enrichir le champ de l'avenir, la jeunesse. Vanité des choses! « Ici-bas tous les lilas meurent ». Fragilité de nos rêves! Même s'ils se racinent dans la réalité concrète, ils s'évanouissent au lieu de s'épanouir en immatérielle beauté.

Doué d'un cœur ardent, d'une imagination vive et d'une intelligence claire, Roch Brunet était sensible, fidèle à ses amis, je devrais dire à tous, puisqu'il avait conquis tous les cœurs. Il s'était élevé à un idéal humain qui tend à disparaître dans notre civilisation de mécanique et de spécialisation outrancières, où le démon de la matière détrône et dévore le dieu de l'esprit. Beau type d'humaniste XX<sup>ème</sup> siècle! Par ses études, par son habitude de l'observation directe des choses et des hommes; par son expérience de la vie, mûrie au cours des pérégrinations dans les greffes de notaires, il avait atteint un degré d'équilibre à peu près parfait des facultés supérieures. Malgré son goût des livres, il n'avait rien de livresque. La culture générale s'était en quelque sorte incarnée dans sa personne; elle avait imprégné toute son âme. Devenu un classique dans toute l'acception du mot, il avait gardé dans ses contacts avec les hommes une très grande simplicité, comme il sut conserver dans sa lutte contre la mort et en dépit des larmes de ses proches, le courage stoïque de l'homme de foi, courage qui ne manquait pas de grandeur.

Cette attachante personnalité n'était pas le fruit d'une génération spontanée. Combien de bacheliers es-arts, combien de diplômés, après avoir quitté le collège ou l'université, éprouvaient le besoin de parfaire leurs études? Échappant à la coutume générale, Brunet a sacrifié les joies transitoires aux plaisirs permanents, ceux de l'esprit. Il a connu et aimé la douceur des heures écoulées dans le silence du cabinet d'étude, ce silence dont la muette éloquence dissipe les brouillards de l'erreur et irradie la lumière du vrai. Pour satisfaire son goût de la méditation et de la recherche intellectuelle, il avait employé ses loisirs de jeune notaire à refaire sa philosophie. Pendant plusieurs années il avait ainsi nourri sa pénétrante intelligence de la Somme de Saint Thomas, il avait étendu son âme sur le domaine de l'infini. Il était sorti de cet océan de pensée humaine avec un esprit poli comme un coquillage de la mer, mais en même temps durci d'une imperturbable logique. Il avait contracté l'habitude

de la pensée claire. Il s'en servit pour résoudre le problème juridique des donations futures, ce qui lui valut son doctorat en droit.

C'est surtout dans ses fonctions d'inspecteur des greffes de notaires que Brunet a manifesté ses plus belles qualités. Il traitait ses confrères avec camaraderie, courtoisie et urbanité. Jamais il ne leur imposait ses vues, mais il avait le don de leur faire abandonner certaines routines et de leur faire accepter les plus récentes expériences de la pratique notariale. C'est ainsi qu'il a contribué à réhausser le niveau du notariat et à développer le sens de la solidarité professionnelle: autant un esprit brouillon est nuisible, autant une forte individualité est utile aux intérêts du groupe. Aussi aimait-il voir ses confrères les mieux doués se mêler aux diverses activités de la vie sociale. Il croyait qu'un notaire doit rendre à la collectivité, outre des services professionnels, des devoirs d'un ordre social plus élevé, parce que plus désintéressé. En les accomplissant avec générosité, il s'honore et honore sa profession d'un prestige qui rejaillit sur tous ses confrères. Cet honneur toutefois n'a de valeur que s'il s'inspire, non d'un vain désir de paraître, mais d'une volonté sincère d'apporter une certaine contribution au bien commun. Dans cette pensée, Brunet avait prononcé plusieurs causeries radiophoniques, où il s'efforçait de guider nos familles dans le labyrinthe des lois. Dans cette pensée, il avait accepté l'an dernier et avec quel enthousiasme! l'invitation que je lui fis de diriger l'équipe des notaires dans la campagne du « prêt d'honneur ». Dans cette même pensée, il avait accepté la chaire de droit romain et décidé de vouer les dernières années de sa vie à son œuvre de prédilection, l'enseignement.

Malheureusement la carrière du professorat s'ouvrit trop tard à ses nobles espoirs. Il aurait pu y consacrer vingt ans de sa vie, il n'y donna que quelques mois: trop longtemps les horizons avaient été bouchés. Fatalité! Voici un type accompli de professeur de carrière; il entre à l'Université au moment même où un décret de la Providence l'oblige d'en sortir. Il avait de beaux projets. S'il eût eu le temps de « condenser en étoiles la nébuleuse de ses rêves », il aurait fait école, car les étudiants l'aimaient. Ils aimaient en lui, non seulement l'homme de science qui instruit, mais l'homme de cœur qui se donne, qui sent, qui élève, qui oriente. Il était un éducateur-né.

Les jeunes ont perdu un grand frère compréhensif; ses confrères, un ami au charme irrésistible; son épouse et ses enfants, un père aimant et aimé. Son souvenir restera inaltérablement gravé dans nos mémoires, mais nous nous consolerons, contents qu'il jouit de la « paix des Justes ».

*« Aux yeux des insensés, ils paraissent être morts et leur sortie de ce monde semble un malheur et leur départ du milieu de nous un anéantissement; mais ils sont dans la paix ».*

L. Athanase FRÉCHETTE



## LES LIVRES

Émile Chartier, P.D. — « POÉSIE GRECQUE » (Collection Humanitas) Les Éditions Lumen, Montréal, 1947. 19 cm. 318 pp.

Le seul fait qu'un savant de chez nous présente à son public une petite somme de poésie grecque est significatif. Voilà qui suffira peut-être à encourager ceux qui parmi nous doutent encore de la sincérité de notre amour du grec. Car — il faut bien se le dire — c'est une prouesse de pouvoir éditer ici même, au Canada français, non seulement un texte grec mais des textes grecs, empruntés de différents auteurs. C'est vrai que celui qui a pu le faire a déjà à son crédit l'autorité de plus de cinquante ans d'enseignement de grec (1894-1946) et il n'en fallait pas tant pour inspirer la confiance, quand on connaît la contribution positive de Mgr Chartier, ancien vice-recteur de l'Université de Montréal, au développement de nos humanités.

Je remets à l'avance à un homme de métier, helléniste compétent, non seulement de vérifier les textes, d'examiner le choix même des extraits de *Poésie Grecque*, mais de montrer aussi d'après leur version la précision de leur traduction.

Quant à nous, n'ayant pas la compétence pour de telles analyses, nous nous contenterons d'examiner les contours et la structure de la présente compilation et de la juger du seul point de vue de la méthodologie. *Poésie Grecque* contient des extraits (91 en tout) de plus de trente auteurs grecs. L'auteur a eu raison d'accorder une plus longue audience aux grands classiques comme Homère, Hésiode, Pindare, Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Théocrite. On y trouvera même une page de Grégoire de Naziance. La vaste période qui couvre l'anthologie va du Xe siècle av. J.C. au IVE après J.C.

Dans un court *avant-propos*, on nous dit discrètement pourquoi et comment le choix des extraits a été fait. La lecture — toujours intéressante — des extraits qui suivent est une indication que l'auteur a réussi, comme il le voulait, à se rendre utile et agréable. Les spécialistes reprocheront peut-être à Mgr Chartier d'avoir omis des extraits plus « poétiques » et d'avoir parfois sacrifié l'agréable à la grammaire. C'est toujours possible, pourvu tout de même qu'on se rappelle à quelles catégories de lecteurs le compilateur s'adresse. Et les voici énumérées: « ...Nous lançons avec confiance dans notre public cette petite somme de Poésie Grecque. Utile, de toute évidence, aux professeurs de nos collèges, nécessaire peut-être aux candidats à la licence ès lettres, elle offrira sans doute certain agrément à ceux de nos professionnels qui n'ont pas fait divorce avec les *humaniores litterae* » (cf. *avant-propos*, fin). C'est justement et surtout en relation avec ce troisième groupe que nous examinons *Poésie Grecque* et proposerions peut-être quelques améliorations extérieures à la compilation que nous avons sous les yeux. Si les professeurs et les spécialistes savent par exemple, pour les avoir maniés eux-mêmes, d'où viennent ces textes grecs, si « nos professionnels » ont déjà devant eux plus que ce qu'ils peuvent absorber, il

reste que l'étudiant ès lettres voudra en savoir plus sur le *texte grec* qu'il lit. On lui a dit et à bon droit dans l'avant-propos qu'il s'agit là d'une traduction française dans laquelle « l'auteur s'est efforcé de suivre sans nuire à la clarté, non seulement le mouvement mais même la construction du grec ». Mais le spécialisme se demandera d'où vient ce texte grec? A-t-il été « établi » comme la traduction française? Est-il cité d'après une des grandes collections classiques d'auteurs grecs, et laquelle? (Didot? Teubner? Budé? Diehl?).

Nous nous demandons sérieusement si l'auteur de la présente anthologie n'aurait pas sacrifié un peu le groupe des candidats à la licence ès lettres à ses autres lecteurs. Ce n'est pas dévaluer *Poésie Grecque* que de vouloir trop penser à ceux-là, déjà aux prises avec les exigences de la scolarité. Nous aurions voulu en effet que l'auteur leur eût signalé certains livres qui les eussent aidés à utiliser *Poésie Grecque* avec plus de profit. La seule mention du *Manuel des études grecques et latines* (Paris, 1946) de Laurand, par exemple, leur assurerait tout ce qu'il faut savoir pour bien utiliser une anthologie du genre et cette mention aurait déjà été une raison pour n'avoir pas à indiquer des études et les éditions plus récentes des poètes grecs.

Si nous situons « Poésie Grecque » à l'intérieur de la Collection Humanitas, nous pouvons dire que ce dernier volume marque au point de vue technique un progrès réel sur plusieurs autres volumes de la même collection, surtout sur *Tradition du Québec*. Ici non seulement la chronologie des auteurs a été rappelée bien que trop vaguement encore, mais la lecture des textes a été préparée par un court sommaire; ce qui en favorise aussi l'usage scolaire et aide le lecteur à se remettre dans le contexte. L'auteur a aussi introduit des notes au texte. Ces notes servent à expliquer soit le texte grec, soit le texte français. Ces notes sont surtout *explicatives* (du texte grec) et elles ont un caractère nettement scolaire: vg. explications grammaticales, allusions littéraires, quelques références à l'histoire du texte, variations plus souvent que variantes.

Ces notes explicatives sont-elles toujours à propos? Évidemment, nous ne contestons pas l'autorité de Mgr Chartier en matière de grammaire. C'est d'ailleurs en ce domaine qu'il se montre le plus à l'aise et le plus généreux pour son lecteur. Nous en voulons plutôt à quelques notes explicatives... qui expliquent peu. Dans un recueil aussi sérieux, il me semble que les vers, si émouvants soient-ils, d'un Pamphile Lemay (cf. p. 274, n. 4), de Sully Prud'homme (p. 292), n'ajoutent pas grand'chose à la poésie grecque. L'allusion à Blanche Lamontagne-Beauregard (p. 306, no. 5) serait un autre hors-d'œuvre. La note 3, de la page 107, est trop vague et la note 11, de la page 279, est certainement trop « moderne » pour faire comprendre une variante d'un texte de Calistrate. De même les notes 7 et 9 de la page 98 (aussi p. 58 n. 2; p. 75 n. 11; p. 107 n. 5; p. 118 n. 1) et même les allusions bibliques seraient questionnables dans un recueil comme celui-ci. Ce n'est pas au *droit d'allusion* que nous en voulons ici mais au contexte dans lequel ces allusions interviennent et qui ne leur convient pas. Dans les notes explicatives encore, le lecteur aurait préféré une bibliographie, sinon plus abondante, du moins plus à point. Ne faudrait-il pas tenir un peu plus compte des caprices des jeunes et surtout de l'impitoyable critique historique à ce sujet? — Enfin la traduction en vers de Théolier serait moins égarée en appendice (cf. Théocrite, p. 251). — Toutes



ces remarques, ne devraient affaiblir en rien la compétence et le mérite de l'auteur de *Poésie Grecque*. Le plus important dans une anthologie, c'est le choix des extraits et, dans une traduction, c'est l'exactitude de la version adaptée. Or ce sont deux points auxquels nous n'avons pas touché, remettant la question à un spécialiste. Les éditeurs et imprimeurs et *Poésie Grecque* méritent aussi des félicitations. « *Poésie Grecque* » (comme l'« *Allouette* » de Marius Barbeau), est une recommandation en leur faveur et la tâche qu'ils ont accomplie suppose beaucoup d'optimisme et de confiance, pour lesquels nous devons non seulement de l'admiration mais un encouragement concret.

B. LACROIX, O.P.

Jean-Jules Richard, NEUF JOURS DE HAINE. (L'Arbre).

On a lancé cet ouvrage comme un chef-d'œuvre; ce qui nous oblige, bien malgré nous, à le juger comme tel. Et c'est un risque terrible pour l'auteur, qui en est à son premier volume. Richard a fait la guerre, il a connu des expériences humaines à plusieurs égards enivrantes. Il veut nous les raconter et utilise à cette fin le mode romanesque. Je demeure néanmoins réticent. La ligne de partage entre le roman et le documentaire est mal définie; nous lisons plutôt un reportage rédigé par un homme qui sait voir et raconter très minutieusement ce qu'il a vu. Comme il y a toutefois des longueurs des redites, comme tout cela gagnerait à être allégé! Et puis, des récits de guerre, nous en avons tellement lus, qui étaient écrits d'une autre encre! Ici et là, sans contredit, des trouvailles d'expression, qui manifestent un talent original et déjà robuste. Il faut cependant davantage dans un bouquin de 350 pages pour éviter la monotonie. C'est au style que j'en ai surtout: un style haché, haletant, trépidant comme une décharge de mitrailleuse. Sans être partisan de l'emploi constant de la phrase proustienne aux complexes cheminements, on se lasse vite d'un style télégraphique, qui ne nous laisse aucun repos. On peut cueillir des exemples à toutes les pages: « Vite. Le coiffeur d'en face va faire cela. Mais pas dans sa boutique. On ne verrait pas. Il faut voir. Il faut que chacun puisse voir. Rasons-les sur la place publique ». Toujours cette précipitation, qui devient un procédé invariable. Jean-Jules Richard prend rang parmi les quelques jeunes écrivains dont nous devons attendre beaucoup; peut-être est-il de taille à nous offrir un authentique chef-d'œuvre. Mais il devra au préalable s'être débarrassé de quelques manies; qu'il se livre à une féconde ascèse littéraire.

R.D.

Michel de Saint-Pierre, CONTES POUR LES SCEPTIQUES. (Éditions Henri Lefèbvre).

« Les femmes ne sont pas des êtres de joie. Elles veulent toutes mourir de l'amour d'un dieu ». Des observations de cet ordre, glissées presque négligemment dans un récit, révèlent l'écrivain de race, sûr de son inspiration et de sa langue. Pour accéder à la littérature, Michel de Saint-Pierre nous offre la caution de son cousin, Henry de

Montherlant, qui a rédigé quelques paragraphes de préface. Il n'a nul besoin d'un parrainage aussi flatteur. Ses contes possèdent une étoffe résistante. Et ils ont de la variété. L'auteur se dépayse lui-même, dans le temps comme dans l'espace, avec la plus grande facilité, comme en se jouant. Il est peut-être vain d'émettre des préférences. Je conserve toutefois un souvenir très vivace de cet étonnant poème en prose qui s'intitule « le jeu funèbre des chats », hallucinant en son tragique mystérieux et qui enchanterait Gérard de Nerval. « Pour le vaincu » nous fait pénétrer dans le milieu assez spécial des lutteurs. « J'aime la foule. Elle ouvre parfois sur les beautés du monde de grands yeux émerveillés et parfois elle tend vers des jeux cruels un mufle de lion. Aucune femme ne peut, à l'homme qu'elle a choisi, se montrer plus tendre qu'une foule. Celui qui a ressenti une seule fois cette tendresse aux mille mains, cette longue caresse de mille regards..., et cette vague de chaleur humaine dans une rumeur qui semble éternelle — celui-là ne peut plus vivre d'un seul cœur ni d'un seul amour ». Nous nous transportons au XIXe siècle avec « un bourgeois », nous partageons les espoirs élémentaires d'un matelot avec « Fly-tox », nous pénétrons dans une atmosphère de vice vulgaire et pauvre dans « une défaillance », le récit peut-être le plus humain du livre. Il faudra suivre Michel de Saint-Pierre; ou je me trompe fort ou il n'a pas fini de nous étonner. Il est possédé de la passion d'écrire: « qu'importe soleil ou nuit devant le plaisir violent d'écrire! Je dis qu'il n'est pas au monde de joie plus pure. Je dis que j'ai chanté à la pointe de mon rêve comme un artisan d'autrefois à la pointe de son clocher ». Ce chant devra s'amplifier, faire retentir de nouvelles harmonies.

R.D.

Robert Rumilly, HISTOIRE DE LA PROVINCE DE QUÉBEC (tomes XIX, XX et XXI). (Montréal-Éditions).

On a tout dit du labeur patient et fructueux de Robert Rumilly, qui s'astreint à la rude besogne de nous restituer notre passé et qui retrace, en larges panneaux, l'histoire de notre province. Nous sommes aujourd'hui rendus aux jours de la première grande guerre; les deux thèmes qui s'entrecroisent sont la réaction canadienne-française à la participation au conflit mondial et la lutte magnifique des Franco-Ontariens contre le règlement XVII. A certains égards, il est permis de constater que beaucoup de phénomènes ne varient pas tellement d'une génération à l'autre; il y a là un précieux enseignement. En 1914, lord Fisher, ancien premier lord de l'Amirauté, confiait à M. Henri Bourassa: « Croyez-moi, monsieur Bourassa, l'Angleterre ne dépensera jamais un farthing et ne risquera pas la vie d'un de ses marins pour défendre le Canada contre les États-Unis, le seul pays qui pourrait vous attaquer ». *Et nunc erudimini...* Comme à l'accoutumée, libéraux et conservateurs s'entendaient à merveille pour pratiquer une politique anticanadienne. Et certains Canadiens français ne se privaient pas d'apporter l'eau au moulin. Témoin le sénateur L.-O. David, qui écrivait: « L'Angleterre étant en guerre, le Canada, comme toutes les parties de l'Empire britannique est en guerre. Nos destinées sont liées à celles de l'Angleterre, notre devoir et notre intérêt nous commandent de l'aider à triompher, à nous protéger, à protéger la France. La loyauté, le patriotisme, nos intérêts, les



plus sacrés nous font un devoir de contribuer dans la mesure de nos forces au triomphe de leurs armes. La défaite de l'Angleterre et de la France serait un malheur pour le Canada, pour la province de Québec spécialement, pour les Canadiens français... » On se refuse de continuer à transcrire ce texte de propagande. Louons une fois de plus le courage de M. Rumilly qui ne recule devant la tâche souvent ingrate d'expliquer les événements dans leur véritable perspective. Son histoire est un cimetière de faux grands hommes d'où émergent parfois quelques grandeurs authentiques. —

R.D.

M. B. Ellis. Robert Charbonneau et la création romanesque. (Les Éditions du Lévrier).

Sans doute est-il bien tôt pour entreprendre une étude sur l'œuvre de Robert Charbonneau, mais il ne l'est pas pour tenter de dégager les tendances de la création romanesque à laquelle il a consacré son talent. Un professeur de littérature a voulu s'y employer, en utilisant les deux romans jusqu'à présent parus, *Ils posséderont la terre* et *Fontile*, et en s'aidant aussi de ce recueil d'essais, *Connaissance du personnage*, où le critique essaie d'explicitier les positions du romancier. L'étude forcément provisoire de M. B. Ellis devrait avoir pour résultat d'attirer un plus vaste public vers une œuvre un peu hermétique en ses postulats, mais d'une très profonde résonance. La haute ambition intellectuelle de Charbonneau l'écarte de la voie des succès faciles. Ce qu'il recherche ? « La vie spirituelle, qui est toujours l'objet de la création du romancier, agit devant nous, c'est-à-dire qu'elle est représentée d'une façon dramatique. Et de quelle sorte de drame s'agit-il ici ? M. Charbonneau voit l'homme, non pas dans ses rapports avec la nature comme les romantiques, ni dans ses rapports avec la société comme Balzac, mais dans ses rapports avec Dieu ». Ce qui n'est pas pour rendre sa tâche aisée. Qu'il parvienne à ne pas trop s'éloigner de cet idéal, c'est déjà l'accomplissement d'une très belle promesse.

R.D.

Jean Bruchési, ÉVOCATIONS. (Les Éditions Lumen).

Il y a des textes qu'il ne faut pas se laisser perdre. Bruchési a eu l'heureuse idée de réunir, sous un titre très général, certaines études solides rédigées à telle ou telle occasion, mais auxquelles le vaste public n'avait pas accès. Il nous entretient tour à tour de Cavelier de la Salle en qui il voit un aventurier de génie, de Madeleine de Verchères envisagée sous un éclairage tout à fait nouveau, de Georges Hériot, un personnage peu connu mais fort intéressant, de notre histoire économique, du temps de l'historien Garneau et surtout de son oncle, Mgr Paul Bruchési. Comme il connaît la correspondance inédite du distingué prélat, ce sont les études qu'il lui consacre qui retiennent davantage notre attention. Ce ne sont assurément que les pierres d'attente du grand ouvrage que Jean Bruchési nous doit sur cet évêque qui a joué un rôle débordant souvent le cadre strictement religieux de ses attributions. *Évocations* est rédigé dans un style aisé et correct qui en rend la lecture attachante.

R.D.

André Siegfried, *LE CANADA, PUISSANCE INTERNATIONALE*. (Librairie Armand Colin).

Cet ouvrage, solide et bien équilibré, est devenu un classique; la nouvelle édition, comportant quelques mises au point, ajoutera à son influence. Les différents aspects de la vie canadienne y sont étudiés par un esprit sagace et bien informé, nos problèmes sont envisagés par un homme qui a vécu à diverses reprises dans notre pays et qui n'entretient aucun préjugé. Le phénomène canadien a attiré André Siegfried dès le début du siècle et il n'a cessé depuis lors d'y prêter son attention. Il lui arrive peut-être de ne pas saisir certaines nuances particulières de notre comportement ethnique; ce ne sont dans l'ensemble que des erreurs minimales dont il n'y a pas lieu de lui tenir rigueur. Si ce Français protestant s'embrouille parfois dans l'analyse des sentiments et des réactions chez les Canadiens français catholiques, ce descendant d'un grand industriel havrais, qui a depuis toujours parcouru les routes du monde, se trouve tout à fait à son aise pour analyser les tendances du tempérament anglais. Voyez plutôt: « On peut dire de l'Anglais du Canada qu'il est anglais avant d'être canadien: à vrai dire, il n'a jamais cessé d'être anglais et il s'étonnerait qu'on pût imaginer de lui pareille chose... Ce n'est pas lui qui favorise les manifestations d'indépendance, telles que la création d'une diplomatie distincte ou la revendication du droit de signer les traités: il regrette au contraire et, mélancoliquement, désavoue ces innovations qui sapent l'unité impériale. Au fond de lui-même, et sans toujours l'avouer, il conserve une mentalité « coloniale », ce qui veut dire que, sous réserve de ces libertés auxquelles il tient comme tous ses compatriotes, il n'a que faire d'une nationalité ou citoyenneté nouvelle, qui pour lui ne saurait remplacer l'orgueil élémentaire d'être anglais... » Qui soutiendra que Siegfried n'a pas compris nos concitoyens? Tout le livre est de cette encre, robuste et lumineuse, et nous aide à nous connaître nous-mêmes.

R.D.

Jean Narrache, *BONJOUR, LES GARS!* (Les Éditions Fernand Pilon).

Quand Émile Coderre a fait paraître, il y a une quinzaine d'années, son premier recueil de vers à la Jehan Rictus, le public lui a fait fête, puisqu'il faisait entendre une voix indiscutablement nouvelle dans nos lettres. Ce style délibérément débraillé correspondait à un certain goût populaire. Mais le succès a engagé l'auteur à persérer dans ce genre mineur et bien limité. Il y revient sans cesse et produit de nouvelles moutures. Nous regrettons désormais de ne plus pouvoir le suivre avec plaisir. Dans son dernier livre, nous retrouvons la plupart des poèmes que nous connaissions déjà, mais dont le charme n'opère plus. L'auteur a cru bon de les faire précéder d'une longue autobiographie, beaucoup trop complaisante pour nous agréer. J'y lis ces lignes agaçantes: « Jean Narrache, en écrivant, a renoncé à toutes les fioritures (sic) du style, à tous les fignelements d'expression. Entre nous, je vous confierai que cela ne lui a pas été difficile, il eut (sic) été incapable de figner ». Mais qui nous parle de figner? On s'attend tout simplement à ce qu'un écrivain observé les exigences de l'art littéraire; s'il s'y refuse, il se place en marge de la littérature.

R.D.



M. HARRY BERNARD, journaliste, directeur du *Courrier de Saint-Hyacinthe*, a soutenu avec succès vendredi (19 mars), à l'Université de Montréal, une thèse de doctorat ès lettres. Le jury se composait de M. le chanoine Arthur Sideleau, doyen de la Faculté de Lettres, de MM. Jean Houpert et Jean-Paul Vinay, professeurs à la même Faculté.

La thèse de M. Bernard portait sur *Le roman régionaliste aux États-Unis*, période de 1913-40. Étude historique et critique du roman régionaliste dans les 48 États américains, depuis ses débuts en 1913, sous l'impulsion de Willa Cather, romancière du Nebraska, ce travail comprend près de 400 pages de texte, y compris bibliographie et tables. L'auteur y consacra plus de dix années de travail, en marge de sa besogne journalistique. En 1943, une bourse de la Fondation Rockefeller, de New York, lui permit de poursuivre ses recherches dans vingt États Américains. Il travailla alors dans les universités américaines, les bibliothèques d'État, universitaires et publiques, consulta nombre de romanciers, critiques et spécialistes du régionalisme. Il séjourna successivement dans l'État de New York, le Massachusetts, l'Ohio, l'Illinois, le Minnesota, l'Iowa, le Colorado, le Montana, l'État de Washington, l'Orégon, la Californie, l'Arizona, le Nouveau-Mexique, l'Utah, le Texas, la Louisiane, la Géorgie, le Tennessee, la Caroline du Nord et la Virginie.

Son ouvrage sera publié au cours de l'automne prochain, après une dernière mise au point dans la collection *Humanitas*.

Le nouveau docteur est âgé de 49 ans. Il compte 28 ans de journalisme actif, et fit ses débuts au *Droit* d'Ottawa, à la rédaction duquel il fut attaché de 1919 à 1923. Il dirige depuis le *Courrier de Saint-Hyacinthe*, doyen des journaux français du Canada, qui vient d'entrer dans sa 96<sup>e</sup> année d'existence. M. Bernard a fait une double carrière de journaliste et d'écrivain. On lui doit déjà dix ouvrages, dont le premier remonte à 1924. Il fut à trois reprises lauréat du prix littéraire de la province, en 1924 et en 1925, dans la section du roman et se vit décerner en 1930 le grand prix de littérature de la province. Il fut aussi, à six reprises, lauréat du Prix d'Action intellectuelle de l'A.C.J.C.

Ancien élève du Séminaire de St-Hyacinthe, où il étudia de 1911 à 1919, M. Bernard est licencié ès lettres de l'Université de Montréal depuis 1942, et membre de la Société Royale du Canada.

Chan. A. SIDELEAU

---

## *ECHOS ET NOUVELLES*

Ont été faits docteurs honoris causa pour services éminents rendus à l'Université, **ME ÉMILE MASSICOTTE**, notaire, président de l'A.G.D.U.M., **M. ÉTIENNE CREVIER**, secrétaire du Fonds des Anciens de l'A.G.D.U.M., le chanoine **ARTHUR DESCHÊNES** et le Major Général **E. DE B. PANET**.

---

L'Université a aussi décerné un doctorat honoris causa au Maître général des Dominicains, le Révérendissime **P. SUAREZ**; à **MM. FLORENTIN SOUCY** et **LOUIS TROTTIER** (doctorats en sciences commerciales); au **DR RALPH PEMBERTON** (docteur en médecine).

---

Ont été nommés Conseil du roi, **MES BERNARD DE L. BOURGEOIS**, **Hector LANGLOIS** **PHILIPPE BEAUREGARD** et **ROLAND BOUSQUET**.

---

**ME FRANCOIS CARON**, c.r. a été nommé Juge de la Cour Supérieure en remplacement de l'honorable Juge **PHILIPPE DEMERS** ancien doyen de la Faculté de Droit.

---

Nouveaux officiers du Conseil du Barreau: **MES VICTOR PAGER**, c.r., trésorier; **YVON JASMIN**, secrétaire; **JEAN TELLIER**, c.r. et **MARC-ANDRÉ BLAIN**, conseillers.

---

Font partie du nouveau conseil de la Corporation des Ingénieurs professionnels de la Province de Québec, **MM. J. ANTONIO LALONDE**, **LÉO DUFRESNE** et **ADRIEN POULIOT**.

---

Nouveaux officiers du Jeune Barreau: **MES JACQUES VIAU**, **GABRIEL MARCHAND**, **JEAN-PAUL BERGERON**, **GEORGES EMERY**, **FRANCOIS MERCIER**, **PAUL L'HEUREUX**, **ALAN-B. GOLD**, **ALBERT LANGEVIN** et **J.-P. GRÉGOIRE**.

---

**M. GÉRARD MONGEAU**, c.a., a été nommé contrôleur de la Maison **GENIN, TRUDEAU** et **CIE**.

---

**L'HONORABLE ÉDOUARD ASSELIN**, c.r., a été élu au conseil d'administration de l'**Abitibi Power & Paper Co.**

---

**M. CHARLES E. THIVIERGE**, a été élu membre de la direction du comité d'exportation de l'**Association des Manufacturiers canadiens**.

---



**MM. ESDRAS MINVILLE et ROLAND PHILIE** ont été élus respectivement président du conseil et trésorier honoraire de la Chambre de Commerce de Montréal.

---

**ME WILFRID-A. DURANCEAU** a été élu président de l'« Ouest commercial et professionnel ».

---

**ME JACQUES VADBONCOEUR** a été élu président de The Province of Quebec Lawn Tennis Association.

---

**ME J.-G. BEAUDRY, notaire,** a été élu préfet du comté de Montcalm.

---

**ME JEAN-MARIE BÉRIAULT** a été élu deuxième vice-président de la Chambre de Commerce des Jeunes.

---

**Le DR ADRIEN PLOUFFE** a été élu membre de la Société Royale du Canada.

---

**Le docteur MARCEL OSTIGUY** a été nommé chef du service de d'otohinolaryngologie de l'Hôpital St-Luc.

---

**Le docteur JEAN SAUCIER** devient professeur titulaire de la chaire de neurologie de l'Université.

---

**Le docteur L.-R. BOISVERT** a été élu président de l'Association des Médecins de langue française de la région des Cantons de l'Est.

---

**Le docteur CHARLES LEFRANCOIS** a été élu membre de la Canadian Association of Clinical Surgeons.

---

**Le docteur J.-A. ROULEAU** a été élu président du conseil médical de l'Hôpital Notre-Dame.

---

**La Cancer Research Society** a accordé des bourses pour recherches au docteur **LOUIS-CHARLES SIMARD**, ancien président de l'A.G.D.U.M. et au docteur **ANTONIO CANTERO**.

---

**Le docteur LOUIS-H. GARLÉPY** a présidé les « Journées médicales ».

---

Sous les auspices de l'Institut franco-canadien, le docteur **ROMÉO BOUCHER** est parti pour la France où il prononcera une série de conférences.

---

**Le docteur JULES THÉBAUD** a obtenu une bourse du Conseil National des Recherches scientifiques du Canada.

---

Le docteur CLAUDE FORTIER a reçu une bourse du Fonds de Recherches médicales des compagnies d'assurance-vie.

---

Les docteurs J. GÉRARD HÉBERT et EDGAR LÉPINE se sont embarqués pour un voyage d'études en France, en Angleterre et autres pays.

---

Boursiers de la Guggenheim Memorial Foundation: MM. PIERRE DANSEREAU et HENRI PRAT.

---

M. LÉON LORTIE a été élu président de la Société d'éducation des Adultes du Québec.

---

Le LT-COLONEL URGEL MITCHELL, trésorier de l'A.G.D.U.M. et président de l'Union des Latins d'Amérique, a remis au nom de cette Association, une bourse d'études à l'Institut de géographie de la Faculté des Lettres de l'Université.

---

M. LUCIEN TOUPIN, c.a., a été nommé gérant de la Ville de St-Laurent.

---

ME YVON CLERMONT a été nommé secrétaire du Tribunal d'arbitrage, chargé d'enquêter sur l'augmentation des tarifs du Tramway de Montréal.

---

Son Excellence JEAN DÉSY, ministre du Canada en Italie, a dirigé la délégation du Canada à la conférence des Nations Unies sur la liberté de l'information et de la presse, tenue à Genève.

---

M. PHILIPPE HURTEAU a été élu vice-président de la Société canadienne des relations extérieures et M. BERNARD BROUILLET a été élu directeur de cette même Société.

---

L'HONORABLE ALPHONSE RAYMOND a été réélu président de La Prévoyance. Le conseil d'administration comprend: MM. ÉTIENNE CREVIER, MARCEL FARI-BAULT, GÉRARD FAVREAU, LUCIEN H. GENDRON, HENRI GEOFFRION, J.-ÉDOUARD LABELLE, J.-O. MONTPLAISIR, RENÉ MORIN, CHÉNIER PICARD, ALPHONSE RAYMOND, JEAN RAYMOND et MAXIME RAYMOND.

---

ME GASTON RINGUET, c.r., a été élu par acclamation, maire de Drummondville.

---

L'École d'Hygiène de l'Université a reçu le DR HUGHES GOUNELLE, directeur du centre de recherches à l'hôpital Foch de Paris.

---

L'Institut de Mathématiques de l'Université de Montréal, l'ACFAS et le Congrès canadien de mathématiques ont reçu le grand savant français ARNAUD DENJOY.

---



Le nouveau bureau du Collège des Optométristes et Opticiens de la Province de Québec se compose de: M. J. ALPHÉDA CRÊTE, président, M. L.-C. GERVAIS, vice-président, M. J.-H. LIONEL HÉBERT, secrétaire, M. GÉRARD LEBLANC trésorier, MM. ALFRED MIGNOT, J.-A. MESSIER, RAYMOND MARCHAND, J.-E. L'HEUREUX, CHARLEMAGNE BOURCIER, A.-R. BASTIEN et ADRIEN SÉNÉCAL, gouverneurs.

---

Le docteur D.-A. HINGSTON a été élu président de la Banque d'Épargne de la Cité et du District de Montréal; ME GUY VANIER, c.r. a été réélu vice-président; les honorables HENRI GROULX et LÉON MERCIER-GOUIN font partie du conseil d'administration.

---

L'ACFAS accorde des octrois d'un montant de \$300.00 distribués deux fois par année, en mars et en septembre à des étudiants diplômés et à des professeurs désireux de se perfectionner par des cours spéciaux à l'étranger ou par des stages dans certaines institutions.

Les demandes doivent être faites au secrétaire général de l'ACFAS, 2900, boulevard du Mont-Royal, Montréal.

---

M. GUY PRATT, étudiant en droit, a été élu président de l'Association Générale des Étudiants de l'Université de Montréal.

---

Nous déplorons la perte de ME ROCH BRUNET, M. ALBAN JANIN, DR JOSEPH NOLIN, DR LOUIS VERSCHOLDEN et ME WILFRID LALONDE.

---

Nous déplorons la perte de M. EDMOND VADBONCOEUR, pharmacien, de M. ARMAND TÉTREAULT, ingénieur professionnel, de M. AUGUSTIN LAMOTHE, diplômé de Polytechnique et de ME ROBERT TASCHEREAU, c.r.

L'A.G.D.U.M. présente ses plus vives condoléances aux familles des disparus.

---

## TABLE DES MATIERES

### VOLUME XIV

#### OCTOBRE 1947

<i>Un mot d'explication</i> .....	3
<i>Coup d'œil sur la Littérature Franco-Canadienne</i>	
Roger Duhamel.....	5
<i>Etat de la poésie au Canada Français</i> , Louis-Marcel Raymond..	14
<i>Aspects de notre roman</i> , Guy Sylvestre.....	18
<i>Histoire, Traditions et Méthodes</i>	
Guy Frégault.....	35
<i>Perspectives scientifiques</i> , Léon Lortie.....	43
<i>La physique et les Canadiens Français</i> , Pierre Demers.....	56
<i>Nos trésors artistiques</i> , Gérard Morisset.....	62
<i>La vie à l'Université</i> .....	70
<i>Les Livres</i> .....	88
<i>Échos et Nouvelles</i> .....	92
<i>Document</i> .....	96

#### JANVIER 1948

<i>Bataille de sextants Autour du Lac Mistassini</i> , Jacques Rousseau..	99
<i>La confusion des pouvoirs</i> , Dollard Dansereau.....	117
<i>Mme de Stael à l'aube du romantisme</i> , Roger Duhamel.....	121
<i>Poèmes</i> , Alain Grandbois.....	136
<i>Luigi Pirandello, humoriste universel</i> , Claire Gervais.....	142
<i>Journal 1946</i> , Éloi de Grandmont..	149
<i>Le théâtre français au XVIIIe siècle</i> , Florent Forget.....	154
<i>Phèdre et le lecteur d'aujourd'hui</i>	
Madeleine Gariépy.....	159

<i>Édith Piaf et les compagnons de la Chanson</i> , Gérard Pelletier.....	163
<i>Documents</i> .....	167
<i>Les Livres</i> .....	180
<i>Échos et Nouvelles</i> .....	190

#### AVRIL 1948

<i>Les deux côtés de l'horizon</i> , Jean Désy.....	195
<i>Décentralisation ou asservissement</i> , Pierre-Paul Langis.....	204
<i>Tendances nouvelles de la littérature française</i> , Guy Sylvestre.....	209
<i>Jules Cambon</i> , René Ristelhueber..	226
<i>La jeunesse de Chateaubriand</i> , Roger Duhamel.....	230
<i>Priam et Achille</i> , Joseph Laliberté..	246
<i>Lecture de St-John Perse</i> , Louis-Marcel Raymond.....	255
<i>Document</i> .....	278
<i>Échos et Nouvelles</i> .....	286

#### JUILLET 1948

<i>Débuts dans la carrière diplomatique</i> , Marcel Cadieux.....	291
<i>Un poète canadien</i> , Paul Morin, Jean-Ethier Blais.....	303
<i>Stendhal</i> , René Ristelhueber,...	312
<i>Tendances nouvelles de la littérature française</i> , Guy Sylvestre.....	329
<i>Influences sur la formation de Lamartine</i> , Roger Duhamel.....	350
<i>Document</i> .....	362
<i>Roch Brunet</i> , L. Athanase Fréchet-te.....	371
<i>Les Livres</i> .....	373
<i>Échos et Nouvelles</i> .....	380
<i>Table des Matières</i> .....	384